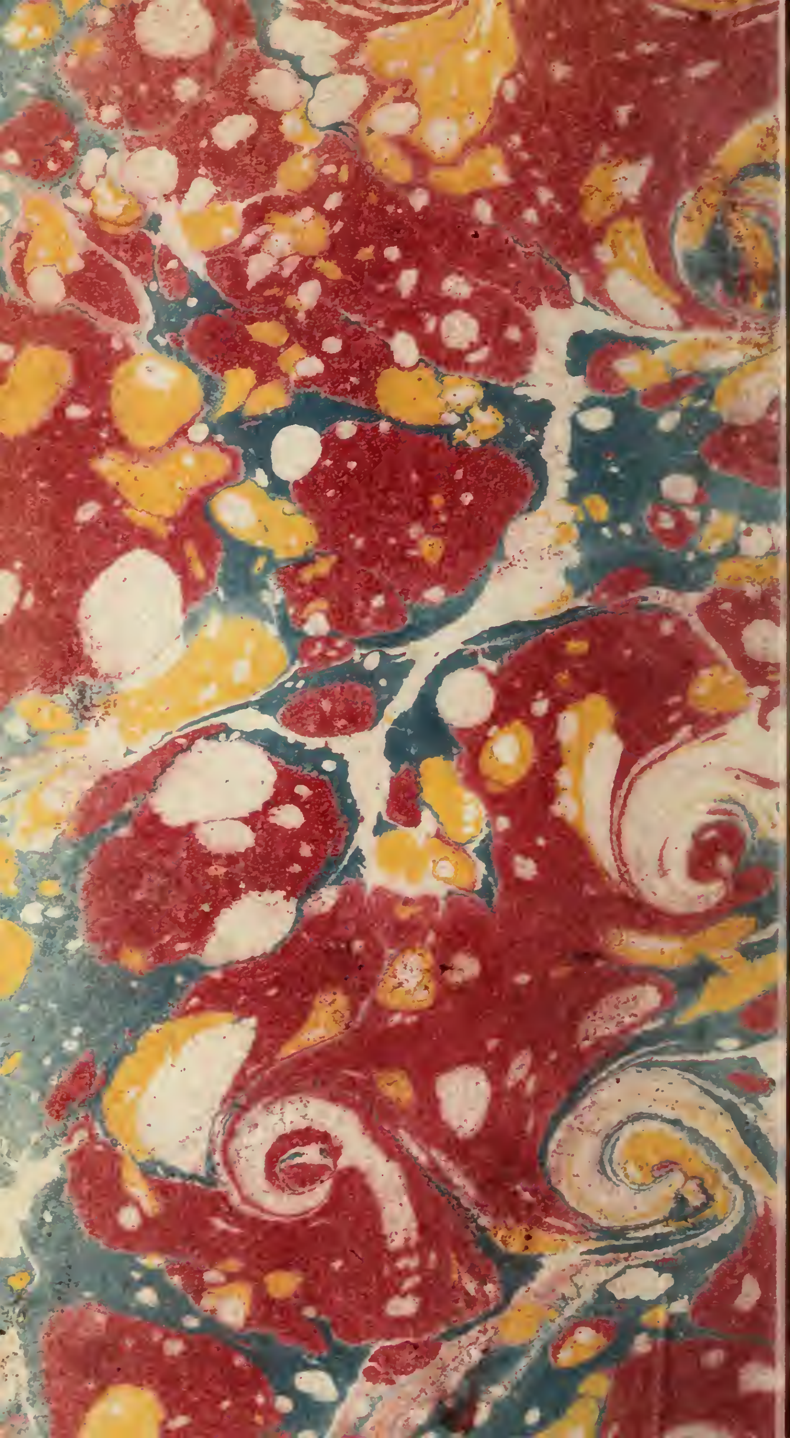






# LES OEUVRES
## DE MONSIEUR
# DE LA FOSSE

*Le prix est de 3 livres.*



A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire de l'Academie Royale de Musique, Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

Pieces contenuës dans ce Volume.

MANLIUS.

THESE'E.

POLIXENE.

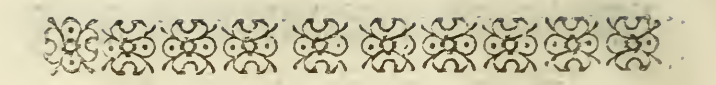
CORRESUS.

# MANLIUS
## CAPITOLINUS
*TRAGEDIE.*

# PREFACE.

LE ſujet de cette Tragédie ſe trouve dans le ſixiéme Livre de la premiere Decade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original tout ce qui m'a parû propre à ſoûtenir mon Ouvrage ; & j'ai laiſſé ce que je n'ai pas crû pouvoir traiter aſſez heureuſement. Je me ſuis encore appuïé de la lecture de pluſieurs fameuſes Conjurations anciennes & modernes ; & j'avouë que j'ai beaucoup emprunté, ſur tout de celle qui a été écrite en nôtre Langue, par un ſçavant Abbé, aſſez connu par le mérite des Ecrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruite pluſieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piéce, je ne perdrai point de tems à les réfuter par une Diſſertation ; & je leur donne pour réponſe l'approbation dont le Public a honoré mon Ouvrage.



# *ACTEURS.*

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, ſon ami.

VALERIE.

VALERIUS, Conſul, Pere de Valerie.

RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domeſtiques de Manlius.

*La Scene eſt à Rome, dans la Maiſon de Manlius, ſituée ſur le Capitole.*



# MANLIUS CAPITOLINUS.

## TRAGEDIE.

## ACTE I.

### SCENE I.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.



UN tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zele éprouvé me répond du silence.
Mon courroux à tes yeux peut, sans crainte, éclater.
Justes Dieux! quand viendra le tems d'exécuter.

Quand pourray-je à la fois punir tant d'injustices,
Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes services ?
Oüy, je rends grace, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée,
Sans scrupule, aujourd'huy j'envisage l'idée.
Car enfin dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du Peuple contre eux j'embrassay le parti,
Je voulois seulement, leur montrant ma puissance
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais aprés les affronts, dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne sçauroit trop tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris est sensible ;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oüy, Seigneur ; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un Peuple variable, incertain, & timide,
Dont le zele d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses Protecteurs un appuy fastueux,
Et qui dans le péril tremble, & les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne ?
Vous-même, qui deviez, par cent & cent bienfaits,
Le croire à vôtre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un Dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce Peuple, Seigneur pour vous-même assemblé,

De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé ?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre ?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le Sénat à me rendre,
Leur repentir accroît leur zele, & mon espoir.
Mes fers par eux brisez leur montrent leur pouvoir,
Et que, pour abolir une injuste puissance,
Tout le succés dépend de leur perseverance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans Chef, combien ont réussi ?
Ils ont fait des Tribuns, dont l'appui salutaire
A l'orgueïl des Consuls est un frein necessaire,
Aux plus nobles emplois on les voit appellez,
Les plus fiers des Romains par eux sont éxilez,
Ils ont forcé les Grands, en leur donnant leurs Filles,
A souffrir avec eux l'union des Familles,
Ils se font partager les terres des Vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus?
Que leur montrer un Chef dont les soins, le courage
Soûtiennent les efforts où l'ardeur les engage ?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, Seigneur, qu'à haute voix,
Par tout des Sénateurs vous décriez les loix ?
Quoi ! ne craignez-vous point qu'une audace si fiere
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumiere ?

MANLIUS.

Non, Albin, leur orgueïl, qui me brave toûjours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.
Ils connoissent trop bien Manlius inflexible.

Ils me ſoupçonneroient, à me voir plus paiſible
En me déguiſant moins, je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux,
Et preparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaiſir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévû.
Je croi qu'à tout auſſi vos ſoins auront pourvû.
Quels préſages heureux pour un deſſein ſi juſte!
Cet Ecueil des Gaulois, ce Capitole auguſte,
L'azile de nos Dieux, le ſalut des Romains,
Vous-même y commandez, ſon ſort eſt en vos mains.
Et que n'eſperer pas du courage & du zele
De tant d'Amis, armez pour la même querelle?
De Rutile, ſur tout, ce Guerrier genereux,
Qui preſſé des Arrêts d'un Sénat rigoureux,
Eut, ſans vos prompts ſecours, ſans vos ſoins ſalutaires
Fini dans les priſons ſa vie & ſes miſeres?
Et quel bonheur encor, que, ſans être attendu,
Servilius hier ſe ſoit ici rendu?
Des devoirs d'un ami qu'avec zele il s'acquite?
A peine, loin de Rome, il apprend dans ſa fuite
Du Sénat contre vous l'Arrêt injurieux,
Que, pour vous ſecourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie
A ſon Pere par lui ſi hautement ravie;
En vain tous ſes amis ont voulu l'arrêter.
Et quels tranſports de joye a-t-il fait éclater

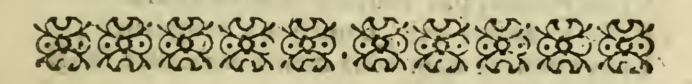
Lorsqu'en vous embrassant, il s'est vû hors d'allarme !
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes !

MANLIUS.

Il n'en sçait rien encor, & je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin :
Mais l'aurois-tu pensé ? la triste Valerie
Tremblante pour ses jours, & sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi, pour le joindre, arrive en ce moment.
Mais je vais au plûtôt, pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.



## SCENE II.

### PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

Pour vous voir Valerius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valerius ! Quel important souci
Oblige ce Consul à me chercher ici ?
Auroit-il sçu déja que sa Fille enlevée :
Aprés Servilius, chez moi fût arrivée.
Va, cours les avertir, & qu'ils ne craignent rien,
Tu chercheras Rutile aprés cet entretien.



# SCENE III.

## MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

JE viens sçavoir de vous, Seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit, qui se répand, & blesse vôtre gloire,
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y joüir, par vous, d'un azile assuré.
Il ose se flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oüi, Seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter.
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je sçais me garantir de cette erreur commune
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Regler sur son caprice & ma haine & mes vœux.
Ce qu'il a fait, Seigneur, vous semble un crime affreux,
C'est ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance,
Mais quoi qu'il en puisse être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, Seigneur, des plus grands cœurs cherie,

De n'avoir point d'amis plus chers que la Patrie.
De ſacrifier tout au maintien de ſes droits.
Vôtre ami par ſon crime en a bleſſé les loix.
A vos yeux comme aux miens il eſt par-là coupable.
Juſqu'à quand voulez-vous ; ſi prompt, ſi ſecourable,
Sans vous inquiéter de nos ſoupçons ſecrets,
De tout les mécontens prendre les interêts?
Les combler de faveurs : ordinaire induſtrie
De qui veut à ſes loix aſſervir ſa Patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos ſoupçons?
Où ſont de vos frayeurs les ſecrètes raiſons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux, qu'offenſe
D'un Sénat inhumain l'injuſte violence?
Et ſuis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'appaiſe leur courroux qu'irrite ſon orgueil?
C'eſt moi, c'eſt mon appui qui les conſerve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un ſeul homme,
Des miſeres d'autrui ſoigneux de ſe charger,
Offre à tous une main prompte à les ſoulager.
D'une pitié ſi juſte eſt-ce à vous de vous plaindre?
Si c'eſt une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du Peuple, par elle, on ſe fait un appui,
Pourquoi ſuis-je le ſeul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un ſi noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,

De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du Sénat appaiser les allarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du salut d'un Etat sont-ils les fondemens ?
Mes bienfaits vous font peur ? &, d'un esprit tranquile,
Vous regardez l'excés du pouvoir de Camille.
A l'Armée, à la Ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges, & d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre, il est lui seul l'arbitre.
Ses Collegues soûmis, & contens d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite ?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flateurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si dans le tems que Rome aux Barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu devorée,
Attendoit ses secours loin d'elle preparez,
Du Capitole encore ils s'étoient emparez ?
C'est moi qui, prévenant vôtre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit, qu'aprés moi,
Des ennemis déja battus, saisis d'effroi
C'est moi qui, par ce coup préparai sa victoire,
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu,
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce Sénat, ces Consuls, sauvez par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,

M'immolent, sans rougir, à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affrons enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma Race & du nom Consulaire.

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zele anime son courage,
Que suivre ses conseils du succés assurez,
C'est obéïr aux Dieux, qui les ont inspirez.
Avons-nous à rougir de cette obéïssance,
Par qui croît nôtre gloire, & nôtre indépendance?
N'est-ce pas là le but d'un cœur vrayment Romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'Etat, pour sa gloire.
Vos desseins sont pareils, & je veux bien le croire.
Mais à parler sans fard, est-ce sans fondement
Que Rome inquietée en jugeoit autrement?
Et quels soupçon sur tout ne dût pas faire naître
Ce jour, où devant nous forcé de comparoître,
Vôtre parti nombreux, & celui du Sénat
Sembloient deux Camps armez resolus au combat:
Quels flots de sang Romain s'alloient alors répandre,
Si jusqu'au bout le Peuple eut osé vous défendre?

On croyoit que vos ſoins, reglez ſur ce ſuccés,
A tout parti ſuſpect fermeroient tout accés,
Mais de Servilius appuyant l'inſolence...

MANLIUS.

Pour vous parler, Seigneur, je le voi qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un ſentiment plus doux
Prendra dans vôtre cœur la place du courroux.
Je vous laiſſe tous deux.

## SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

Que me veut ce perfide?

SERVILIUS.

Seigneur, ſi vôtre aſpect m'étonne & m'intimide,
Je ſçais trop à quel point je vous ſuis odieux.
J'en fait tout mon malheur, j'en atteſte les Dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colere un moment, voulez-vous bien m'entendre?

VALERIUS.

Et quel eſt ton eſpoir? Qu'oſes-tu ſouhaiter?
Moi, que tranquillement je puiſſe t'écouter?
Moi, j'oublirois ce jour, où préparant ta fuite,

Trop sûr d'être avoüé de ma Fille séduite,
Jusqu'aux pieds des Autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un Epoux l'enlever à mes yeux?
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je . . .

SERVILIUS.

Hé! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon Rival, Seigneur, recompenser la foi
D'un prix, que vous sçaviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux consulter, & mes droits & ma gloire.
Et si ce jour fatal frappe vôtre memoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où parmy le carnage, & la flâme & le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valerie.
Que faisoit mon Rival, en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux,
Je combatis pour l'une, & je vous sauvay l'autre,
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osay de mes travaux vous demander le fruit,
Et par vôtre refus au desespoir réduit,
Mon bras, contre un Rival superbe & téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vû faire.

VALERIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des loix
Tu prétendois, en eux triompher de moy-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême.
Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moy?
Je la perdois par eux, & je la perds par toy.
Aux vœux d'un autre en vain ma foy l'avoit promise.

Sur eux comme ſur moy tu crois l'avoir conquiſe.
Tu me traites enfin en ennemy vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu ?
Si ma promeſſe ailleurs engageant Valerie,
Donne un ſujet de plainte à ta flâme trahie,
Sa ſœur que je t'offrois, mon appuy, mes bienfaits,
De mes mépris pour toy ſont-ils donc les effets ?

SERVILIUS.

Ah ! ſur moy vos bienfaits avoient beau ſe répandre.
Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valerie avoit ſeule, & mon cœur, & mes vœux,
Ce qui n'étoit point elle étoit au deſſous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me ſatisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire ?
Tous mes raiſonnemens ne font que vous aigrir.
Hé-bien, ce n'eſt qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace toute entiére,
J'implore icy pour moy vôtre bonté premiere.
Plus je parois, Seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime eſt pour vous glorieux.
Vos Ayeux & les miens, que cet Hymen aſſemble
Peuvent ſans honte...

VALERIUS.

Hé bien ! parlons d'accord enſemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'appaiſer ?

SERVILIUS.

Pour un bonheur ſi grand, que puis-je refuſer ?
Parlez, Seigneur, parlez.

VALERIUS.

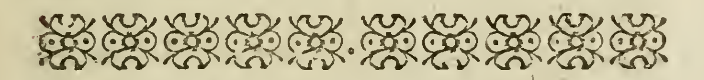
Ta valeur, ta naiſſance,
Peuvent faire, il eſt vrai, chérit ton alliance.
Mais je la tiens coupable, & ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius.
A ce ſuperbe eſprit, ſuſpect à ſa Patrie,
Sois ſi tu veux fidele à flatter ſa furie :
Mais dégage mon ſang du ſort, & des forfaits,
Où pourroient quelque jour t'entraîner ſes projets.
Romps aujourd'hui de gré, ce que tu fis de force.
Entre ma fille, & toi, ſouffre enfin un divorce :
Ou pour mieux m'expliquer, choiſi dès aujourd'hui
Manlius ſans ma fille, ou ma fille ſans lui.
Voi de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix deſarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si vôtre offre un moment avoit pû m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en eſt aſſez. Adieu.



## SCENE V.

SERVILIUS *ſeul.*

Moi pour fuir ta furie,
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valerie ?

Barbare ? ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts.
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, assouvi la fureur qui t'inspire.
De quels traits si cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puissent ... mais je vois Valerie avancer.
O justes Dieux ! témoins de ma flâme immortelle,
Jugez-en à sa vûë, ai-je trop fait pour elle ?



# SCENE VI.

## VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

HE' bien ? vous avez vû mon pere en ce moment ?
De tout vôtre entretien quel est l'évenement ?
Sa grace, & son aveu, sur l'Hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie ?
Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux ?
Quel malheur ....

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grans Héros ont reçû la naissance,
Où la faveur des Dieux fait sentir leur presence,
Où de tout l'Univers, s'il faut croire leur voix,

Les peuples asservis prendront un jour des loix;
Cette Rome en un mot, ma Patrie, & la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect desormais ne nous est plus permis,
Et nôtre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALERIE.

Je vous entens, Seigneur, rien ne fléchit mon Pere.
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colere.
Mais j'en suis peu surprise, ô destin rigoureux!
Le sort d'une Mortelle eut été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête,
Dont ses resentimens menacent vôtre tête.
Par un plus long séjour cessons de l'irriter.
Rien ne doit plus, Seigneur, icy nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis, nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien,
Et peut-t'on être heureux, sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus icy, Seigneur, besoin de vôtre zele.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'une à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vûë,
Venez. Que de ma foi la vôtre convaincuë,
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa Patrie, & ses Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidelle! ô vertu que j'adore!

Quel éxil· avec vous peut m'affliger encore?
Quel bien me peut manquer? Je conſerve, pour vous,
Tous les feux d' un Amant dans le cœur d'un Epoux:
Que dis-je? vos beautez, vos vertus dans mon ame,
Allument de plus près une plus vive flâme,
Et mon cœur chaque jour, ſurpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ſes derniers ſouhaits.
Oüy, Valerie, allons, fuyons ce lieu funeſte.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reſte,
Et dans nôtre embarras, dont ſes yeux ſont témoins,
Demandons-lui tous deux ſes avis & ſes ſoins.

FIN DU PREMIER ACTE.



# ACTE II.

## SCENE I.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'approuve point cette ſeconde fuite,
Ami. Ton ſort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif ſecret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaiſir je vais t'abandonner?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à ſon amour ton amitié trahie?
Plût aux Dieux que tous trois réünis à jamais,
Nos cœurs.... Mais vaine idée, inutiles ſouhaits!
Tu vois par quel crédit, & par quelle puiſſance
Valerius ici peut hâter ſa vangeance;
Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour lui,
Tes ſoins officieux m'offriroient un appuy;

Et lorſque, loin de Rome, une fuite facile
Peut contre leur pouvoir, m'aſſurer un azile,
Dois-je dans les perils d'un amour malheureux
Engager, ſans beſoin, un ami genereux?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune?
Où prétends-tu traîner une vie importune?
Quelle reſſource encore y pourras-tu trouver?
Sçais-tu dans le Senat ce qui vient d'arriver?
Juſqu'où Valerius a porté ſa colere?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t'il donc fait?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'eſt peu, pour t'accabler, que le Sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un éxil éternel?
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laiſſe,
Tes biens te ſont ravis, tes Titres, ta Nobleſſe,
Ta maiſon, dont bientôt les treſors précieux
Vont être le butin du Soldat furieux,
Et qui par mille mains auſſi-tôt démolie
Va dans ſes fondemens tomber enſevelie.
Pour remplir cet Arrêt, déja l'ordre eſt donné.
Le fier Valerius lui-même l'a ſigné.
En un mot, tu perds tout, & dans ce ſort funeſte
Juge, s'il te ſuffit de partager le reſte
Des biens, qu'avec mon ſang versé dans les Combats,
J'ai prodiguez en vain, en ſervant ces ingrats?

SERVILIUS.

Ainſi, Pere cruel, ainſi ta barbarie,
En éclatant ſur moi, tombe ſur Valerie.
Son ſort au mien uni devoit... Ah Manlius!
Tu ſçais dans les perils quel eſt Servilius,

Tu sçais si jusqu'ici le destin qui m'outrage,
Au moindre abaissement a forcé mon courage.
Mais quand je songe, helas! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la constance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoissance;
Je perds à cet objet toute ma fermeté,
Et pardonne de grace à cette lâcheté,
Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses allarmes,
Dans ton sein genereux me fait verser des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! Ah plûtôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyez dans leur sang ces perfides Romains.
Des larmes! jusques là ta douleur te possede?
Il est, pour la guerir, un plus noble remede,
Un Privilege illustre, un des droits glorieux,
Qu'un homme, tel que toi, partage avec les Dieux,
La vangeance. Ma main secondera la tienne.
Nôtre sort est commun. Ton injure est la mienne.
C'est à moi qu'on s'adresse, & dans Servilius
On croit humilier l'orgueïl de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vangeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
De tant d'affronts cruels vangeons nôtre vertu,
Perdons, & Senateurs, & Consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce discours obscur, ta voix, & ton visage
Relevent mon espoir, r'animent mon courage.
Tu sembles méditer quelque important projet:
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur, par sa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos Tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis, pour chefs de l'entreprise,
Et gagné par mes soins, ou par leur entremise.
Le Peuple a sçû choisir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu sçais la prudence & la foi.
Pour en hâter le tems, trop lent à ma vangeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence.
Tout me flate. J'ay sçû, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entre-nuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir legitime:
Non qu'il m'aveugle assez, pour me faire penser,
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser.
Je sçai trop quels revers tout à coup il déploye:
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voye
Manlius périssant, en voulant se vanger;
Que Manlius vivant, qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vangeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;

J'écoute, avec transport, ton dessein genereux ;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils sçauront à mon zele ajoûter ma furie.
Commande seulement, sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras.
Faut-il qu'avec ma suite, affrontant leurs cohortes,
Du Sénat, en plein jour, j'aille briser les portes?
Ou renverser sur eux leurs Palais embrasez ?
Tu vois à t'obéïr tous mes vœux disposez.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, presenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact, & difficile,
Il faudra qu'un serment, où tous se sont soumis,
De ta foi, dans ses mains, assure nos amis,
Et tu comprends assez, sans qu'on t'en avertisse,
Que soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice,
A tous autres après, & tes yeux, & ton front,
En doivent dérober le mystere profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche....

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler. Je le voi qui s'approche :
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeller.





# SCENE II.

## RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

ENfin il n'eſt plus tems, Seigneur, de reculer.
Nous avons par nos ſoins,& par nos artifices
Du ſort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions & non plus des conſeils.
La longueur eſt funeſte à des deſſeins pareils.
Peut-être avec le tems mes ſoins, aidez des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajoûteroient d'autres :
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à preſent,
En avoir joint enſemble un nombre ſuffiſant,
De peur qu'un coup du ſort les rompe, ou les diviſe,
Il faut s'en prévaloir, & tenter l'entrepriſe.
Quel tems d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens ?
Le Sénat, déclarant la guerre aux Circeïens,
Doit, pour la commencer ſous un heureux auſpice,
Venir au Capitole offrir un ſacrifice.
Quel tems, dis-je, quel lieu propice à nos deſſeins ?
Un tems, où tout entier il ſe livre en nos mains;
Un lieu dont je ſuis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'expoſent ſans armées.

Le jour n'en est pas pris : mais pour s'y préparer,
Des sentimens du peuple il se faut assurer.
Il faut contre un Sénat, dont il hait la puissance,
Par nos soins redoublez irriter sa vangeance.
La peur d'être suspect lui défend de me voir :
Mais en vos soins, Seigneur, je mets un plein espoir.
Je sçai qu'en nos projets l'ardeur, qu'il vous inspire,
Vous sçaura suggerer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'est pas tout encore, vous avez sçû, je croi,
Qu'hier Servilius est arrivé chez moi,
Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise ?

RUTILE.

Comment ? par vous Seigneur, sçait-il nôtre entreprise ?

MANLIUS.

Oüi. Quel étonnement . . .

RUTILE.

Je m'explique à regret ;
Et voudrois étouffer un scrupule secret,
Si vos desseins trahis n'exposoient que ma vie :
Mais sur moi de son sort un grand Peuple se fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi.
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquite.
Je connois vôtre ami. Je sçai ce qui l'irrite ;
Qu'il peut, en nous aidant, relever son destin :
Mais au sang du Consul l'Hymen l'unit enfin,
D'un superbe Consul, proscrit par nôtre haine :
Et quoiqu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux,

Est-il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât, Seigneur, l'oubli de sa vangeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance?
Sur quelques droits puissans que se fonde aujourd'hui,
Cette ferme amitié, qui vous répond de lui,
L'Amour y peut-il moins? En est-il moins le maître?
Que dis-je? s'il falloit que le hazard fit naître,
Quelque interêt, qu'entre eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'Amour à ceder?

MANLIUS.

Pour faire évanoüir ce soupçon qui l'offense,
Il suffit à vos yeux de sa seule presence.
Venez Servilius.

## SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE,

SERVILIUS.

Quel destin glorieux,
Quel bonheur imprevû m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein, que l'on m'a fait connoître,
Doit ... Mais quelle froideur me faites-vous paroître?
Vous serois-je suspect? Ai-je en vain prétendu...

RUTILE.

RUTILE.

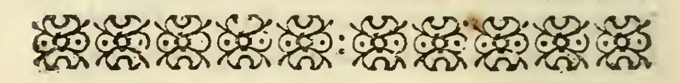
Pourquoi le demander ? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oüi, Seigneur, & bien loin que mon cœur s'en offenſe,
Moi-même j'applaudis à vôtre défiance.
Moi-même, comme vous, je recuſe la foi
D'un ami trop ardent trop prévenu pour moi;
Et ne veux point ici, par un ſerment frivole,
Rendre envers vous, les Dieux garants de ma parole.
C'eſt pour un cœur parjure un trop foible lien.
Je puis vous raſſurer, par un autre moyen,
Je vais mettre * en ſes mains, afin qu'il en réponde,
Plus que ſi j'y mettois tous lesSceptres du monde,
Le ſeul bien que me laiſſe un deſtin envieux.
Valerie eſt, Seigneur, retirée en ces lieux,
De ma fidelité voilà quel eſt le gage.
A cet ami commun je la livre en ôtage,
Et moi pour mieux encore vous aſſûrer ma foi.
Je répons en vos mains, & pour elle & pour moi.
Témoin de tous mes pas, obſervez ma conduite,
Et ſi ma fermeté ſe dément dans la ſuite,
A mes yeux auſſi-tôt prenez ce fer en main;
Dites à Valerie; en lui perçant le ſein,
*Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,*
*Servilius par moi t'aſſaſſine lui-même.*
Et dans le même inſtant tournant ſur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il ſoit aux yeux de tous,
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours aprés il ſerve de pâture.

* *En montrant Manlius.*

Vous, * Seigneur, de ma part; allez la préparer
A voir, pour quelques jours, le sort nous séparer,
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux, & calmer ses allarmes.



## SCENE IV.

### SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur,
Je vois, d'un œil charmé, vôtre noble fureur.
De vôtre foi, pour nous, c'est le plus sûr ôtage:
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres, qui seroient plus défians que moi.
Car enfin, le projet, où s'unit nôtre zele,
Est tel, qu'en vain chacun répond d'un bras fidele:
Il ne porte au peril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant penetré de vôtre ardeur extrême,
Je vous laisse, Seigneur, & vous rends à vous-même.
Consultez Manlius: qu'il choisisse avec vous

* *A Manlius.*

Le poste, où vôtre bras doit seconder nos coups,
Tandis que, pour hâter le jour de nôtre joye,
Je cours en diligence où son ordre m'envoye.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter des chagrins superflus,
Je fuirai Valerie, & ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'appaiser sa tristesse;
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux desormais ne laisser dans mon cœur,
Que l'espoir du succez, qui flate ma fureur.

## SCENE V.

RUTILE *seul.*

SOn front & ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pû davantage;
Cependant, c'est peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment.
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance;
Allons executer nôtre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver, si son cœur
Du dessein qu'il embrasse, a compris la grandeur.

FIN DU SECOND ACTE.



# ACTE III.

## SCENE I.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

NOn, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, ſans me voir, Servilius me quitte ?
Qu'un autre vient, pour luy, me porter ſes adieux ?
Quel eſt de ſon départ le but myſterieux ?
Quel deſſein forme-t'il, lorſque Rome l'exile ?
Il vient d'entretenir Manlius & Rutile.
Eſt-ce par leur conſeil, que s'éloignant de moy,
Il commence à cacher ſes ſecrets à ma foy ?
Mais quelque eſpoir me reſte, & fait que je reſpire.
Il eſt chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir ſortir, je veux l'attendre icy.

TULLIE.

Madame, quel ſujet vous peut troubler ainſi ?
Craignez-vous qu'un Heros, ſi grand, ſi magnanime

Vous veüille abandonner au sort, qui vous opprime ?
Connoissez-vous si mal un cœur si genereux ?
Ah ! perdez des frayeurs indignes de ses feux.
De sa fidelité vos malheurs sont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage.
Vous, qui si hautement, faites voir en ce jour
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour?

VALERIE.

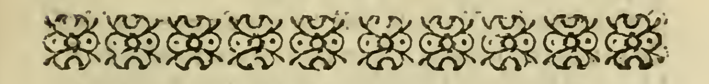
Déja, sur ces raisons j'ay condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,
Que troublant le repos qu'il commence à gouter,
D'autres soupçons affreux le viennent agiter.
Je ne sçaurois plus vivre en ce cruel supplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entens ouvrir. C'est luy, Madame.

VALERIE.

Laisse-nous



## SCENE II.

### SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS.

OUy Senat, ton orgueïl va tomber sous mes coups,
Et je viens de choisir le poste, où ma furie. . .
Mais que vois-je ?

VALERIE.

Ah, Seigneur, vous fuyez Valerie?

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de triſtes adieux?
Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma conſtance?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ay plus de ſi haute eſperance.
Il eſt vray, juſqu'icy, charmé de ſes liens,
Vôtre cœur à mes vœux ſoûmettoit tous les ſiens;
Mes moindres déplaiſirs inquietoient ſon zele:
Mais ce temps-là n'eſt plus; ce cœur eſt un rebelle,
Que l'hymen enhardit, par ſes ſuperbes droits,
A mépriſer enfin la douceur de mes loix.
Il me fuit, il me laiſſe en proye à mille allarmes,
Percer le Ciel de cris, me noyer dans mes larmes,
Et montre en m'affligeant un courage affermy,
Plus que s'il ſe vangeoit d'un cruel ennemy.

SERVILIUS.

Qu'entens-je, Valerie? eſt-ce à moy que s'adreſſe
Ce reproche odieux, que fait vôtre tendreſſe?
Eſt-ce moy dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle inſenſible à vos pleurs?

VALERIE.

Non, vous ne l'êtes plus, lorſque je vous écoute.
Je ne puis plus ſur vous conſerver aucun doute.
Vôtre aſpect rend le calme à mon cœur agité:
Mais, pour n'abuſer pas de ma facilité,
Donnez-moy des raiſons qui puiſſent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ny vous entendre;
Tout prêt à me quitter ne me déguiſez rien.
Dites-moy . . .

SERVILIUS.

C'est assez, quittons cet entretien,
Valerie, & sur moy quel que soit vôtre Empire,
Respectez un secret, que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? Ah! connoissez-moy mieux,
Et que mon sexe icy ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le peril, qu'un secret importune:
Mais comme la moitié d'un Heros, d'un Romain,
Comme un fidele amy reçû dans vôtre sein,
Qui sçût depuis long-temps, par une heureuse étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zele genereux, du mépris de la mort,
D'une foy toûjours ferme en l'un & l'autre sort.
Mon cœur peut desormais tout ce que peut le vôtre;
Et dequoy que le Ciel menace l'un & l'autre,
Pour vous je puis sans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontez pour moy n'ont que trop sçû paroître,
Et mon sang est trop peu, pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur, pourquoi me demander
Ce que ma gloire icy ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne vôtre puissance.
Les secrets, que je cache à vôtre connoissance,
Sont tels... Mais où se vont égarer mes esprits?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ay tout compris.
Nôtre départ remis, vôtre fureur secrete,
Dont cet air sombre & fier m'est un sûr interprete,
Vôtre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous vanger de mon Pere.

SERVILIUS.

Qui, moy?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire.
Mon amour inquiet de trop prés vous éclaire.
Rutile & Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liez.
De là ces entretiens, où l'on craint ma presence;
Et s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, Seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Aprés ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins, que la perte d'un homme,
De ses affrons recens, encor tout furieux,
Sur le Senat sans doute il va faire...

SERVILIUS.

Grands Dieux!
Qu'osez-vous penetrer? Sçavez-vous, Valerie,
Quel peril desormais menace vôtre vie?
Que vôtre sûreté dépend à l'avenir,
D'effacer ce discours de vôtre souvenir?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de vôtre vie, ensemble & de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'ôtage de ma foy.
Je le suis de la vôtre.

VALERIE.

Ah! je fremis d'effroy.

Moy l'ôtage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent perir mon Pere & ma Patrie ?

SERVILIUS.

Ah ! retenez vos cris. Eſt-ce là ce grand cœur ?

VALERIE.

Oüy, c'eſt luy, qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action ſi noire.
Vous, à vôtre vengeance immoler vôtre gloire ?
Contre vôtre Païs former de tels deſſeins ?
Vous au ſang de mon Pere oſer tremper vos mains ?
En ce jour, il eſt vrai, ſon courroux redoutable,
Vient de combler les maux dont le poids nous accable.
Mais c'eſt mon Pere, enfin, Seigneur. Pouvez-vous bien
Verſer vous-même un ſang, où j'ay puiſé le mien ?
A qui même eſt uni le ſang qui vous fit naître ?
Quoi, ſans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur juſqu'à ce jour ſi grand, ſi genereux,
Médite avec plaiſir tant de meurtres affreux ?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ſes auteurs elle eſt toûjours fatale,
Et qu'en proye au remords qui ſuit ſes noirs effets,
Souvent les mieux vengez ſont les moins ſatisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,
Moins à venger mes maux, qu'à ſauver ma Patrie.
Ce n'eſt point, pour la perdre, un ſanglant attentat,

Je verse un mauvais sang, pour en purger l'Etat.

VALERIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre ?
De qui prétendez-vous sauver vôtre Pays ?
Du Senat, des Consuls, par le peuple haïs ?
Ah ! d'un Peuple insensé suivez-vous les caprices ?
Et quoique le Senat ait pour vous d'injustices.
Quoique puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas & plus juste, & plus digne de nous,
De souffrir seuls les maux qui troublent nôtre vie,
Que de voir dans les pleurs toute nôtre Patrie ?
Ne croyez pas pourtant qu'aprés un tel discours,
Je trahisse un secret, d'où dépendent vos jours :
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix, que rien n'égale.
Mais, si, pour desarmer vôtre fureur fatale,
Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appuy.
J'en atteste les Dieux, je peris avec luy.
Je vous laisse y penser.

## SCENE III.

SERVILIUS *seul.*

PAr quel destin contraire,
A-t'elle pénetré ce dangereux mystere ?

Quel embarras fatale ! Je n'ay pû rien nier.
C'étoit un artifice inutile & grossier.
J'ay dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre aprés tout d'un cœur tel que le sien ?
Mais n'ay-je rien moy-même à soupçonner du mien ?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos Tirans proscrit, vient d'ébranler ma haine ?
Qui ? moy ? je douterois d'un si juste courroux ?
Je pourrois... Non, ingrat, non, vous perirez tous.
L'Arrêt en est donné par ma haine immortelle.



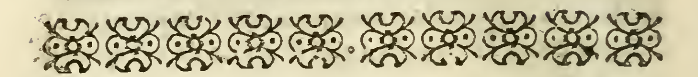
## SCENE IV.

### MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMy, je viens t'apprendre une heureuse nouvelle
Le Sénat pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux Sacrifice ordonne les apprêts,
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit icy se rendre.
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie est libre dans ces lieux,
Et sa vûë à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçûë en ôtage.
De Rutile par là j'ay dû guérir l'ombrage,

Devant luy ſeulement prens garde qu'aujourd'huy . . . . Mais-il entre.



# SCENE V.

## RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE *à part.*

Je vois Manlius avec luî ;
C'eſt ce que je ſouhaite. Eprouvons ſon courage.

MANLIUS.

Quelle joye à nos yeux marque vôtre viſage,
Seigneur ? De nos amis que faut-il eſperer ?

RUTILE.

Tout, Seigneur. Avec nous, tout ſemble conſpirer ;
A l'effet de nos vœux il n'eſt plus de remiſe.
En arrivant chez moy, quelle heureuſe ſurpriſe!
J'ay trouvé ceux du Peuple à qui de nos projets
Je puis en ſûreté confier les ſecrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du ſacrifice,
M'avertir qu'il falloit ſaiſir ce tems propice.
Tout transporté de joye, à voir qu'en ces beſoins,
Leur zele impatient eût prévenu mes ſoins ;
Oüy, chers amis, leur dis-je, oüi Troupe magnanime,
Le deſtin va remplir l'eſpoir qui vous anime,
Tout eſt prêt pour demain, &, ſelon nos ſouhaits

Demain

Demain le Consulat est éteint pour jamais.
De nos predecesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui détruisant d'un Roy la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux Tyrans,
Qui, pour nous accabler, sont changez tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre, heritans de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaines?
Tels & d'autres discours redoublant leur fureur,
Je croy devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagêmes,
Appuyez en secret par des Senateurs mêmes;
Ce que devoient dans Rome éxécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats;
Les Postes à surprendre, & d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les Chefs qu'il faudra suivre,
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer,
Les Maisons des Proscrits, que, sur nôtre passage,
Nous livrerons d'abord à la flâme, au pillage.
Qu'une pitié sur tout, indigne de leur cœur,
A nos Tyrans détruits ne laisse aucun vangeur.
Femmes, Peres, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets legitimes.
Tous doivent... Mais, Seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Vôtre visage change, & vôtre cœur fremit?

SERVILIUS.

Oüy. Si prés d'accomplir nôtre grande entreprise,

Je frémis à vos yeux de joye & de surprise,
Et mon cœur moins émû, ne croiroit pas, Seigneur,
Sentir, autant qu'il doit, un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, & m'écoutez. J'ajoûte.
Ils n'ont de nos desseins ny lumiere, ny doute.
Il faut qu'en ce repos, où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux, & le carnage,
De nos fureurs par tout étalleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux tous ces Palais formez,
Par les feux dévorans pour jamais consumez;
Ces fameux Tribunaux où regnoit l'insolence,
Et baignez tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus & brisez, sur la poussiere épars,
La terreur, & la Mort, errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs enfin toute la violence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, Amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, aprés tant de traverses;
Rendre, par d'autre voye, à l'Etat agité
L'Innocence, la Paix, enfin la liberté.
Chacun, à ce discours, qui flate son audace,
Sur son espoir prochain, s'applaudit & s'embrasse.
Chacun, par mille vœux, en hâte les momens,
Et pour vous à l'envy fait de nouveaux sermens.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice,

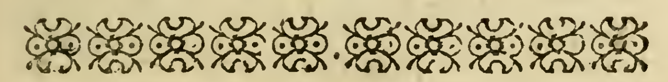
A' conduit nos Tyrans au bord du precipice :
Et je n'ay plus qu'un jour à souffrir leurs mépris.
Mais quel effort, Seigneur, quel assez digne prix
M'acquitant à vos soins....

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur, que vous pourriez me faire :
Mais cet Ami veut bien que, sur mes interêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentimens secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, Seigneur.



# SCENE IV.

## MANLIUS, RUTILE,

MANLIUS.

Par quel bonheur extrême
Vous puis-je...

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur, il vous souvient des sermens que j'ay faits,
Lors qu'avec nos amis, j'embrassay vos projets,
Je juray devant tous, que si j'avois un frere,
Pour qui m'interessât l'amitié la plus chere ;
Quand tous deux, en même heure, ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même sejour,

Le Ciel auroit uni, par les plus fortes chaînes,
Nos vœux, nos ſentimens, nos plaiſirs & nos peines,
Si ce frere ſi cher, troublé du moindre effroy,
Me pouvoit faire en luy craindre un manque de foy,
Par moy-même auſſi-tôt, ſa lâcheté punie
Previendroit nôtre perte, & ſon ignominie.
Vous loüâtes, Seigneur, ce noble ſentiment,
Et chacun, aprés vous, fit le même ſerment.

MANLIUS.

Hé bien?

RUTILE.

Voicy le temps qu'un effort neceſſaire
Doit de vôtre ſerment prouver la foy ſincere.

MANLIUS.

Sur qui?

RUTILE.

Sur vôtre ami. Je vous l'avois prédit:
Tandis qu'il m'écoutoit, réveur, triſte, interdit,
Les yeux mal aſſûrez, il m'a trop fait connoître
Un repentir ſecret, dont il n'eſt pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'éfroi;
Et ne l'avez-vous pas obſervé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne ſont pas évidentes:
Mais, ſelon nos ſermens, elles ſont ſuffiſantes.
Nous ſommes convenus que, dans un tel deſſein,
Le ſoupçon bien ſouvent doit paſſer pour certain;
Et qu'il vaut mieux encore, dans un doute ſemblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en eſt tombé d'accord.
De lui, de ſon ôtage il a conclu la mort:

Et ſi quelque pitié, s'emparant de nôtre ame,
Force nôtre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle ſoit en lieu ſûr gardé étroitement,
Et qu'il ſoit immolé, lui qui rompt le ſerment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'oſez-vous dire ?
Qu'elle eſt cette fureur, qu'un ſoupçon vous inſpire ?
Sçachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, ſeroit déja vangé.
Mais je vous rends juſtice, & croi que cette offenſe
Eſt un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grace, & calmant vôtre effroi,
Du choix de mes amis repoſez-vous ſur moi.
Songez que ce ſoupçon eſt une peur ſubtile,
Et par là qu'il ſied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet inſtant
J'éclairciſſe, avec vous, ce ſoupçon important.

FIN DU TROISIE'ME ACTE.



# ACTE IV.

## SCENE I.

### SERVILIUS *seul.*

OU m'égarai-je? Où suis-je? Et quel désordre extrême
Guide au hazard mes pas, & m'arrache à moi-même ;
Quel changement subit? ô vangeance! ô courroux!
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah! si le seul récit m'a pû faire frémir,
Quel serai-je? grands Dieux! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vangeance horrible!
Ah! fuyons; dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuïr? en quels lieux te cacher desormais.

Où dans des flots de ſang Rome entiere noyée
Ne s'offre pas ſans ceſſe à ton ame effrayée ?
En la laiſſant perir, ne la trahis-tu pas ?
Et même tes Amis, qui comtoient ſur ton bras ;
Envers les deux partis, ta fuite eſt criminelle.
Non, non, pour l'un d'eux, il faut fixer ton zele.
Pour tenir tes ſermens, il faut tout immoler ;
Ou bien, pour ſauver Rome, il faut tout reveler.
Tout immoler ? Ton cœur marque trop de foibleſſe.
Tout reveler ? Ton cœur y voit trop de baſſeſſe.
Tu perdrois tes Amis. Hé ! quel choix feras-tu ?
Deux écuëils oppoſez menacent ta vertu.
En ſe ſauvant de l'un, elle périt ſur l'autre.
O ! vous, dont l'équité ſert d'exemple à la nôtre,
Vous, qui de la vertu nous preſcrivez des loix,
Dieux juſtes, Dieux puiſſans, ſouffrez-vous cette fois
Que ce cœur, ſi fidele à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin, malgré lui, dans les piéges du crime ?



# SCENE II.

## VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE, *à part, les 2. premiers Vers.*

Ciel, qui m'as inſpirée en ce juſte deſſein,
Prête-moi, juſqu'au bout, ton appui ſouverain.
Seigneur, je juge aſſez quelle eſt l'inquiétude,
Qui vous fait en ce lieu chercher la ſolitude,
Quels ſoucis differens vous doivent partager.
Mais vôtre cœur enfin, veut-il s'en dégager ?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuſe induſtrie,
Sauve tous vos amis, en ſauvant la Patrie ?
Nous le pouvons, Seigneur, ſans danger, ſans effort.
Vôtre amitié pourra s'en allarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autoriſe.

SERVILIUS.

Comment !

VALERIE.

Il faut oſer reveler l'entrepriſe :
Mais ne la reveler, qu'aprés être aſſurez
Que le Senat pardonne à tous les Conjurez.
Garanti par nos ſoins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel ſervice ?

SERVILIUS.

Qu'entens-je, Valerie ? & qui me croyez-vous ?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici, pour le ſalut de tous.
Je ſçais à vos Amis quel ſerment vous engage,
Et voi tout l'embarras, que vôtre ame enviſage,
Quels noms dans leurs colere ils pourront vous donner :
Mais un ſi vain égard doit-il vous étonner ?
Eſt-ce un crime de rompre un ſerment temeraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire ?
Un juſte repentir n'eſt-il dont plus permis ?
Quoi ? pour ne pas rougir, devant quelques amis,
Que ſéduit & qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant vôtre Patrie ?
Devant tout l'Univers ? Pouvez-vous juſtement
Entre ces deux Partis balancer un moment ?
De l'un & l'autre ici comprenez mieux la ſuite.
Si nous ne parlons pas, Rome eſt par eux détruite,
Si nous oſons parler, quel malheur craignons-nous ?
Rome entiere eſt ſauvée, & leur pardonne à tous;
Et quand de ce bienfait conſacrant la memoire,
Elle retentira du bruit de vôtre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous ſeront rendus,
Leurs reproches alors ſeroient-ils entendus ?
Enfin, retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautez, ou vôtre bras s'engage.
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris
Des Enfans ſous le fer vous entendez les cris,
Que les cheveux épars, & de larmes trempée,
Une Mere ſanglante, aux Bourreaux échappée,
Vient, vous montrant ſon Fils qu'elle emporte en ſes bras,

Se jetter à genoux, audevant de vos pas.
Vôtre fureur alors est-elle suspenduë ?
Un Soldât inhumain l'immole à vôtre vûë;
Et du Fils aussi-tôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir sur vous le lait avec le sang.
Soutiendrez-vous l'horreur, que ce spectacle inspire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels, appuis de cet Empire,
Ces mots sont des éclairs, qui passant dans mon cœur;
Y font un jour affreux, qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi ? Rome inhumaine,
Tu devrois ton salut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer... Non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Vôtre amour suffit au bonheur de ma vie.
Vous seule remplissez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, justes Dieux, un si charmant bonheur
Ne m'est-il pas donné plus pur & plus paisible ?
Quels orages y mêle un destin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détourner ?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre, & puisqu'il faut tout dire,
De la foi du Senat j'ai ce que je désire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être surpris.

SERVILIUS.

O Dieux ! ſans mon aveu, qu'avez-vous entrepris ?

VALERIE.

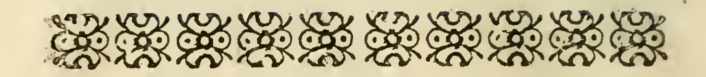
Je vous avois promis de garder le ſilence.
Sur vous des Conjurez je craignois la vangeance.
Mais enfin ce Parti met tout en ſûreté.
Sans vôtre aveu, Seigneur, j'ai tout executé.
A vous perſuader je voyois trop de peine.
C'eſt moi ſeule par là qui m'expoſe à leur haine,
Et quoi qu'en vous nommant j'aye agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuſer, devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel ! Par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colere terrible !
Et que me ſervira de vous deſavoüer ?
Après qu'ils ſont trahis, ce ſeroit les joüer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre,
Le ſecret, que par vous le Senat vient d'entendre ;
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous ?
C'en eſt fait, Valerie. Evitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
Je ne veux à ſes coups expoſer que ma tête.

VALERIE.

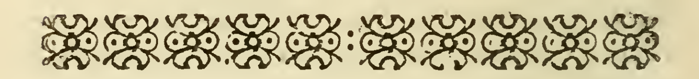
Allez ; ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un Témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, & gardons de rien faire connoître.



## SCENE III.

SERVILIUS *seul.*

DAns le trouble où je ſuis, qui vois-je encore paroître ?
Seroit-il averti de ce qui s'eſt paſſé ?
De quel front ſoûtenir ſon viſage offenſé ?
N'importe, demeurons, & dans un tel orage,
Après nôtre pitié, montrons nôtre courage.
Mais dans quelle penſée eſt-il enſeveli ?



## SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

COnnois-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oüi.

MANLIUS.

Tien, li.

SERVILIUS.

SERVILIUS lit.

*Vous avez méprisé ma juste défiance.*
*Tout est sçu par l'endroit, que j'avois soupçonné.*
*C'est par un Senateur de nôtre intelligence,*
*Qu'en ce moment, l'avis m'en est donné.*
*Fuyez chez les Veïens, où nôtre sort nous guide:*
*Mais pour flater les maux, où ce coup nous réduit,*
*Trop heureux en partant, si la mort du Perfide*
*De son crime, par vous, lui déroboit le fruit!*

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre.
Frappe, dis-je. Ton bras ne sçauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? où vas-tu t'égarer?
Sçais-tu bien ce qu'icy tu m'oses déclarer?

SERVILIUS.

Oüy, je sçais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur, que je t'offre en victime;
Que ma foy démentie a trahy ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein?
Pourquoy faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un Amy dans les traits d'un Perfide?
Qui? toy? tu me trahis? L'ay-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il est vray, Manlius. Peut-être je l'ay dû.
Peut-être, plus tranquile aurois-tu lieu de croire,

Que sans moy tes desseins auroient flétry ta gloire ?
Mais enfin les raisons, qui frappent mon esprit,
Ne sont pas des raisons à calmer ton dépit,
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe. De mon destin je meurs trop satisfait;
Puisque ma trahison, qui sauve ma patrie,
Te sauve en même tems, & l'honneur, & la vie ?

MANLIUS.

Toy, me sauver la vie ?

SERVILIUS.

Et même à tes Amis.
A signer leur pardon le Sénat s'est soumis.
Leurs jours sont assurez.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur sort & du mien te rend icy l'arbitre ?
Qui t'a dit que pour moy la vie eût tant d'attraits ?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais ?
Pour m'y voir des Romains le mépris & la fable?
Pour la perdre peut-être, en un sort miserable,
Ou dans une querelle, en signalant ma foy,
Pour quelque Amy nouveau perfide, comme toy ?
Dieux ! quand de toutes parts ma vive défiance
Jusqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance,
Par toy nôtre dessein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit.
Car je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui né pour l'esclavage,

Sauves de fiers Tyrans ſoigneux de t'outrager,
Et trahis des Amis, qui vouloient te vanger !
Quel ſera contre moi l'éclat de leur colere ?
Je leur ai garanti ta foi ferme, & ſincere,
J'ay ri de leurs ſoupçons, j'ay retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juſte trépas.
A leur ſage conſeil que n'ai-je pû me rendre ?
Ton ſang valoit alors qu'on daignât le répandre,
Il auroit aſſuré l'effet de mon deſſein :
Mais ſans fruit maintenant il ſoüilleroit ma main,
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offenſe,
Je laiſſe à tes remords le ſoin de ma vangeance.



# SCENE V.

## SERVILIUS *seul.*

QUelle confusion, à ce reproche affreux,
Quelle stupidité suspend ici mes vœux!
Que résoudre? il me fuit, comme un monstre funeste.
Irai-je lui montrer encore ce qu'il déteste?
O colere trop juste! O redoutable voix?
Noms affreux, entendu pour la premiere fois!
Moi lâche! moi perfide! & je vivrois encore?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même, inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur.
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré sa colere affermie;
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime, ou du remords.



## SCENE VI.

### ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

Tout eſt perdu, Seigneur, & dans Rome allarmée,
De nos projets trahis la nouvelle eſt ſemée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius,
Mais il n'étoit plus tems. Déja Valerius
Qui, pour plus d'aſſurance, en ce peril extrême,
Des ordres du Senat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec ſa ſuite, entré ſubitement,
L'avoit fait arrêter dans ſon appartement,
Et même dans l'inſtant qu'une noire furie
Avoit armé ſon bras, pour s'arracher la vie.
On lui laiſſe, Seigneur, ce Palais, pour priſon.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ſes amis ſecrets, armant la Populace,
N'accablent ſon eſcorte, & n'aſſurent ſa grace.

SERVILIUS.

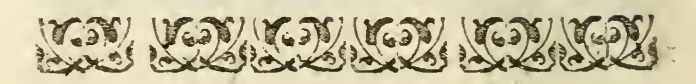
Juſte Ciel!

ALBIN.

De ſon ſort je vais ſuivre le cours.
Vous, ſauvez-vous, courez lui chercher du ſecours,
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre ....
Mais Valerius vient.



## SCENE VII.

### VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre ?
D'où vient que Manlius eſt par vous arrêté,
Seigneur ? Ay-je payé trop peu ſa liberté ?
Cette grace pour tous n'eſt-elle pas ſignée ?
Le Sénat reprend-il ſa parole donnée ?

VALERIUS.

De ſes ordres ſecrets je ne rends point raiſon.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,
Puiſque pour vous, Seigneur, ils ne ſont point à craindre.
Sa bonté ne vous laiſſe aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grace entiere, & veut que dans l'oubli
Son Arrêt contre vous demeure enſeveli.
Il vous rend tout, il veut de vôtre illuſtre zele,
Dans nos faſtes, garder la memoire immortelle.
C'eſt ce que, de ſa part je viens vous déclarer:
Et pour moi-même auſſi, je viens vous aſſurer
Qu'avec vous renoüant une amitié ſincere,

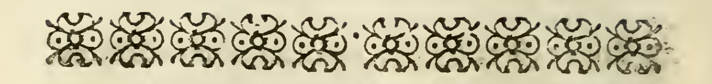
Je rends graces aux Dieux, dont le soin salutaire
A fait de vôtre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'est ce qu'ici mon ame desavoüe.
Je déteste à jamais ce Senat, qui me loüe.
Je lui rends ses faveurs, qu'il m'accorde à moitié.
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais, & mon malheur, & mon ignominie,
A Manlius trahi, s'il en coûte la vie.
Mon dessein n'étoit pas, en trahissant le sien,
Ni de vendre son sang, ni d'épargner le mien.
Pour son propre interêt, j'ai pris ce soin du vôtre,
Et ma pitié vouloit vous sauver l'un & l'autre.
Quoi? de ma trahison, dont le remords me suit,
N'aurois-je que la honte? Auriez-vous tout le fruit?
Perdrois-je tout moi seul, en sauvant tout l'Empire?

VALERIUS.

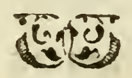
Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire:
Mais retenez, Seigneur, cet injuste transport.
Nous allons au Senat décider de son sort,
Et soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, desormais la gloire vous ordonne
De quitter sa querelle, ainsi que ses projets,
Et du bonheur public faire tous vos souhaits.
Le tems me presse. Adieu.



## SCENE VIII.

### SERVILIUS *seul.*

DAns quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude !
Le Sénat voudroit-il... Mais en peux-tu douter?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter ?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois ... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ses jours, souffrons encore la vie ;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort reglé,
Expirons aussi-tôt à ma gloire immolé.
Sur tout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons... Mais voici d'où naît toute ma peine.



## SCENE IX.

### SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

SEigneur, j'ai vû mon Pere, & ne puis expliquer
Les bontez qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais, pressé par le tems, il m'a soudain laissée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée,
Et sans doute .... Ah! Seigneur, ne jettez point sur moi
Ces severes regards, qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux? Quel horreur imprévûë ...

SERVILIUS.

Oses-tu bien encore te montrer à ma vûë?
Ne vois-tu pas ici le peril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc!

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours?
Où Manlius est-il? Qu'en as-tu fait, Perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahison, il y falloit songer
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger,

Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie,
De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je suis entré dans son projet,
De la foy de tous deux je t'ay faite l'ôtage,
Et de sa seureté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi, tes soins pour Rome ont réüssi.
Que tarde ma fureur de le vanger aussi ?

VALERIE.

Hé bien ? Pourquoy, Seigneur, ces transports, ces injures ?
S'il ne faut que mon sang, pour calmer ses murmures ?
Vous l'ay-je refusé ? N'est-il pas tout à vous ?
Je puis souffrir la mort, mais non vôtre courroux.
Immolez, sans fureur, une tendre victime.
Que ce soit seulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïssez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui jusques au trépas,
Vous aima, ne périt par vôtre main severe,
Que pour avoir sauvé ma Patrie, & mon Pere.

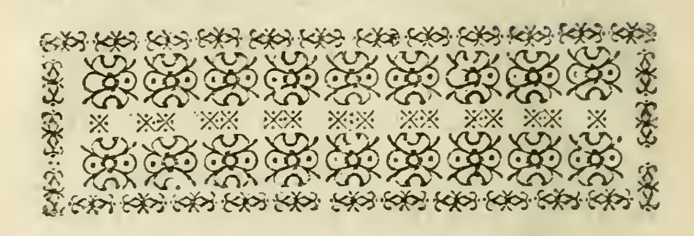
SERVILIUS.

Moy, te percer le cœur ? Ah ! rends-moy donc le mien :
Tel que je te l'offris, pour meriter le tien,
Fidelle à ses sermens, généreux, intrepide.
Tu n'en as fait helas ! qu'un lâche, qu'un perfide,
Et quoyque lui conseille un si juste courroux,
Lui-même il est l'azile, où tu brave mes coups.
Que dis-je ? En ce moment, les Dieux, sur ton visage,
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage,
Ou des Romains, par toi conservez en ce jour;
Le Démon tutelaire est le tien à son tour.

Hé-bien c'eſt donc à toi qu'il faut que je m'adreſſe.
Par tout ce que pour toi mon cœur ſent de tendreſſe,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sçait ſi bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un Ami, montre encore ta puiſſance,
Et tandis que je vais parler en ſa défenſe,
Avant que le Sénat ait pû rien arrêter,
A ton Pere cruel, va, cours te préſenter.
Tombe, pleure à ſes pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
Que par lui du Sénat s'appaiſe le courroux.
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

FIN DU QUATRIE'ME ACTE.





# ACTE V.

## SCENE I.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

OUY, j'ai tout craint pour vous, Seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vû le Senat, tenant mal sa promesse,
Se reserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile, & de vous.
Je craignois de vous voir seul, en proye à sa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine:
Mais puisque de ce soin moins prompt à se charger,
Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sçachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absourdre,
Sa crainte, vous livrant à des Juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.

C'est

C'eſt à Servilius que cette grace eſt dûë :
Car enfin, puiſqu'icy vous ſouhaitez ſa vûë,
J'oſe vous en parler, & loin d'être offensé...

MANLIUS.

O Dieux ! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé ?

ALBIN.

Quoy ? parlez-vous encor de haine, & de colere,
Aprés tout ce qu'a fait ſon repentir ſincere ?
Vous le voyez. Quel autre oſant parler pour vous,
D'un Sénat tout-puiſſant craint ſi peu le courcoux ?
Tandis que tout le Peuple effrayé des ſupplices,
Où vos projets connus expoſoient vos complices,
Se détachant de vous, croit, par cet abandon,
Prouver ſon innocence, ou payer ſon pardon,
Tandis que tout ſe taît, juſqu'à vos propres freres,
C'eſt lui qui, s'oppoſant aux Sénateurs ſéveres,
A produit, à leurs yeux, quatre cent Citoyens,
De l'horreur des priſons rachetez de vos biens,
Tant d'autres par vos mains ſauvez dans les batailles,
Tant d'honneurs remportez en forçant des murailles,
Dix Couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et vôtre ſang verſé cent & cent fois pour eux.
Sur tout quelle chaleur animoit ſon courage !
Quelle rougeur ſubite a couvert leur viſage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce Mont, d'où vôtre bras foudroya les Gaulois,
De nos Dieux, dont alors vous fûtes la défenſe,
Sa voix, ſur ces ingrats, atteſtoit la vangeance!

MANLIUS.

Vain remede à mes maux ! inutile ſecours !

Quand ſon zele, & ſes ſoins auroient ſauvé mes
jours,
Peut-il de mes deſſeins rétablir l'eſperance ?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vangeance ?
Toutefois que me ſert de cacher à ta foy
Un penchant, qui vers lui m'entraîne malgré
moy ?
Oüy, je te fais l'aveu de ma honte ſecrete,
Pour un perfide amy ma haine m'inquiéte,
M'embarraſſe; & tandis que ferme, indifferent,
Je vois, pour me ſauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ſes ſoins, mon cœur y trouve un
charme,
Qui malgré ſon dépit, le touche, & le déſarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu
jaloux,
Sans rien vouloir de plus, j'appaiſe mon courroux,
Je prétens... Mais il vient. Sors, Albin; & me
laiſſe
A ſes regards du moins dérober ma foibleſſe.





## SCENE II.

### MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

ENfin, tu prétens donc, dans mon cœur confondu
Triompher, malgré moy, d'un courroux qui t'est dû?
Je voy ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace:
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me deshonorer.
Il semble à mes Tyrans, que tremblant pour ma vie,
Dans tes soins mandiez c'est moy qui m'humilie.
Ton zele mal conçu m'expose à leurs mépris
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte à ce point t'inquiéte & t'afflige,
Tous tes efforts sont vains, sans un prix que j'exige:
Mais tel, qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foy,
Que tout ce que ton zele osa jamais pour moy.
Pourrai-je cette fois conter sur ton courage?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ay merité l'outrage.
Mais sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ny faire des sermens, que tu ne croirois plus,
Si j'ay peu fait encor, pour laver cette injure,

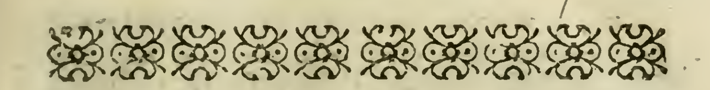
Songe bien ſeulement, après un tel parjure
Qu'en un cœur génereux, de remords combattu,
La honte de ſa chûte affermit ſa vertu.

MANLIUS.

Hé bien écoute, donc. Tu ſçais contre ma vie
Combien eſt animé le Sénat en furie,
Lié par le pardon qu'il t'a ſigné pour moi,
Il ſçait, & me pourſuivre, & te garder la foi;
Il me livre aux Tribuns & de ma mort certaine
Sur eux, par cette adreſſe, il rejette la haine.
Dévoüez à ſes loix, de ma gloire jaloux,
C'eſt ſa main contre moy qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inſpire,
Et le peuple ſoûmis n'oſera les dédire.
Enfin qu'eſperes-tu de tes ſoins pour mes jours?
Crois-tu que le Sénat ſéduit par tes diſcours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit aſſez imprudent, pour me laiſſer la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas eſt certain.
Et quelle honte à moy! Quelle rage en mon ſein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Diſpoſer de mon ſort, & choiſir mon ſupplice!
Verras-tu ton Ami terminer à tes yeux,
Par une main infame, un ſort ſi glorieux?
Enfin d'un tel trépas l'infamie aſſurée,
C'eſt toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être ſauvé par toi.
Obſervé, deſarmé, je ne puis rien pour moy.
Mes Gardes en entrant t'ont deſarmé toi-même:
Mais il faut pour tromper leur vigilance extrême...

SERVILIUS.

Je t'entens. Mais on vient.



# SCENE III.

## MANLIUS, SERVILIUS. ALBIN.

ALBIN.

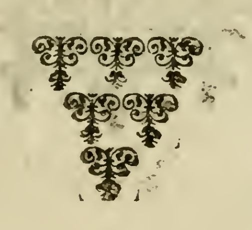
Un Triun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir ; Seigneur. Il monte au Capitole.

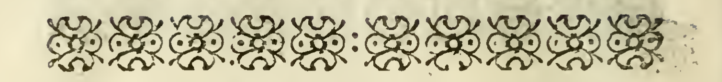
MANLIUS.

Lors que tout est connu, que sert ce soin frivole
Tu vois bien qu'il est tems de prendre ton parti,
Profitons des momens, quand il sera parti.
Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zele,
N'est plus, pour Manlius, qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai, par-delà tes souhaits.



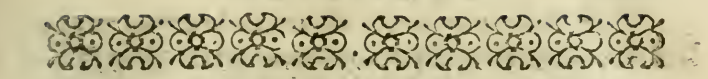


## SCENE IV.

### SERVILIUS *seul.*

OUy, ç'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux, dont ma gloire est flétrie ;
Il faut que l'avenir . . . Mais je voi Valerie,
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme, & constant,
Voici pour mon amour le plus affreux instant.





# SCENE V.

## VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

Je vais voir éclater, sur moi, vôtre colere:
Mais la plus prompte mort me sera la plus chere,
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Prés d'un Pere endurci, j'ay fait de vains efforts,
Mes pleurs ....

SERVILIUS.

Je le sçavois; mais enfin, Valerie
De mes ressentimens ne craint plus la furie.
J'ay fléchi Manlius, mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que, sur le cœur d'un Pere,
Pour sauver cet Ami, ton zele vient de faire;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le Destin a pouvoir sur les cœurs.
Il sçait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin, retiens ici le cours,
D'un ame raffermie, écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta Naissance.

VALERIE.

Je vous obéïray, s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Reſſouviens-toi de ce malheureux jour,
Où la haine des Dieux alluma nôtre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juſte Ciel !

SERVILIUS.

Quoy ? déja ton courage....

VALERIE.

Et puis-je avec conſtance écouter ce langage ?
Ainſi ce jour, témoin de ma félicité,
Eſt un jour malheureux, & par vous déteſté ?
Que vôtre amour, Seigneur, dans ſes tranſports ſincéres,
S'en ſouvenoit hélas ! ſous des noms bien contraires !

SERVILIUS.

Cet Amour inſenſé ne regardoit que ſoy,
Il ne prévoyoit pas les malheurs que ſur toi,
Déploiroient les Deſtins, depuis ce jour ſiniſtre,
Et qu'il devoit lui-même en être le Miniſtre,
Qu'il te feroit quitter un ſort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon ſort rigoureux;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'éxil, aux travaux de la fuite,
Et qu'enfin aujourd'huy des tranſports inhumains,
Contre ton propre ſang, exciteroient mes mains.

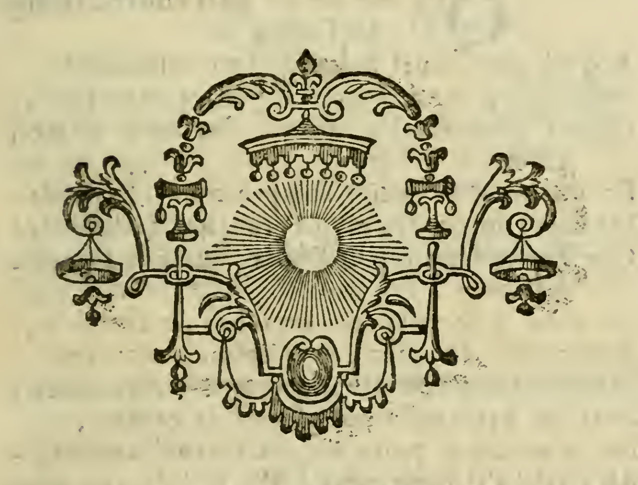
VALERIE.

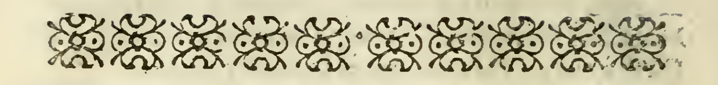
Ciel ! où tend ce diſcours ? Pourquoi dans ma penſée
Rappeller vainement cette image effacée ?

SERVILIUS.

D'un malheureux Ami tu comprens le danger,
Le conſeil des Tribuns eſt prêt à le juger,

Je vais, aux yeux de tous, y prendre ſa défenſe
Mais ſi l'événement trompe mon eſperance,
C'eſt à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre, ſans regret, l'Auteur de tous tes
maux.
Adieu.

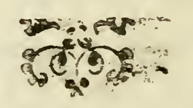




# SCENE VI.

## VALERIE *seul.*

QUe me dit-il ? quel nouveau coup de foudre
A quel parti cruel prétend-il me resoudre ?
Moy ! que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour ?
Et que veut-il enfin ? rompre mon Hymenée ?
Me fuir ? ou par ses mains trancher sa destinée ?
Que deviendray-je ? O Dieux ! quelque soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein,
A mes yeux étonnez, quel calme redoutable
Marquoit sur son visage une ame inébranlable ;
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame. . . .
Courrons m'en éclaircir.



# SCENE VII.

## VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Ah! vien, ſui-moi.

TULLIE.

Madame,
Des Gardes ſont ici chargez, par vôtre Epoux,
De retenir vos pas, & de veiller ſur vous.
C'eſt l'ordre qu'il donnoit lui-même, en ma preſence.
Quand Albin eſt venu lui dire en diligence,
Que ſon Maître, en partant, ſouhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel! que m'apprens-tu? que j'ai lieu de trembler!
Sçait-on ſi ſon Arrêt . . .

TULLIE.

On n'a pû m'en inſtruire.
Déja l'un des Tribuns chargé de le conduire,
Montant au Capitole, auroit laiſſé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du Peuple une troupe avertie,
Pour ſauver Manlius, n'attendit ſa ſortie.
Cependant ſur la route on plaçoit des Soldats,
Et d'autres ſont bien-tôt arrivez ſur ſes pas,
Qui ſur l'heure formant une nombreuſe eſcorte,

Conduisent aux Tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain, se dérobe à mes yeux,
Et sans doute, Madame, il court en leur presence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALERIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Mais que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je fremis d'y penser, & cependant captive
J'attendrois.... non Tullie, il faut que je le suive,
Il faut en ce Palais, les flâmes à la main,
M'allumer un bucher, ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'apperçois Albin, quel est son trouble extrême?



SCENE

## SCENE DERNIERE.

### ALBIN, VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Albin, où courez-vous ?
ALBIN.
Je l'ignore moy-même.
Et dans l'égarement d'un aveugle transport ....
VALERIE.
Vient-on de condamner Manlius à la mort ?
Servilius ... parlez, expliquez-vous, sans feinte.
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.
ALBIN.
Hélas ! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur, dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez, par ce recit fidelle,
L'effort d'une vertu magnanime & cruelle.
A pas précipitez l'ardent Servilius
Non loin de ce Palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, temoin de la victoire,
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Vôtre Epoux indigné, frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant.

Il leur dit qu'il sçavoit un secret important,
Que pour en informer le Sénat & l'Empire,
A Servilius seul il desiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point allarmé
De laisser avec luy son ami desarmé.
Moy seul, resté prés d'eux, j'entens tout, & j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire.
*C'en est fait*, disoit-il, *& tu n'en doutes pas.*
*Mes Juges ont signé l'Arrêt de mon trépas,*
*J'en ay l'avis certain. Si mon malheur te touche,*
*Epargne-moy l'affront de l'oüir de leur bouche,*
*Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,*
*Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.*
*Laissons à Rome au moins cette tache éternelle,*
*De m'avoir vû périr, où j'ai vaincu pour elle.*
*Ouy, répond vôtre Epoux, c'est par ce juste effort*
*Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort :*
*Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire*
*De cet affront cruel, que m'impute ta gloire.*
*Je veux, en t'imitant, te vanger aujourd'huy.*
Sur le bord aussi-tôt il l'entraîne avec luy.
On s'écrie, on y court. Mais ce soin est frivole.
Tous deux précipitez au pied du Capitole,
Ils meurent embrassez, tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

VALERIE.

Hé bien? ç'en est donc fait, ô fortune inhumaine?
Et je serois encor le joüet de ta haine?
Mais contre les rigueurs, que tu m'as fait prévoir,
J'ay sçû secretement armer mon desespoir,
Et je vay malgré toi, par ce coup favorable
Finir tous tes projets contre une miserable.

*Elle se poignarde.*

TULLIE.

Grands Dieux ! Quelle fureur ....

VALERIE.

Ne me plains point, je vais
A ce que j'ay perdu me rejoindre à jamais.

FIN.

## *APPROBATION.*

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Pieces qui doivent composer le Theatre François*; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impression. A Paris le premier Novembre 1704. Signé, POUCHARD.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*: mais comme il ne le peut faire réimprimer, sans s'engager à de trés-grands frais, il Nous a tres-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de Privileges, tant pour la réimpression de cet Ouvrage, que pour celles de plusieurs autres. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre, à son exemple, des Editions, dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & belles Lettres, qui fleurissent dans nôtre Royaume, ainsi qu'à soûtenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui y ont été jusqu'à present cultivées avec tant de succés; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits *Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*, & aussi de faire réimprimer *la nouvelle & parfaite Grammaire Françoise du Pere Chifflet, le Theâtre François, ou Recüeil des meilleures Pieces de Theâtre & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, d'Auteroche, de Pradon, de Poisson, de Boursault, de Quinault, de la Grange, de Dancourt, & de Baron, le Jeu de l'Hombre, augmenté des decisions nouvelles sur les difficultez & incidens de ce Jeu*, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, conjointement, ou separément, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffen-

ſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire leſdits Livres en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit duditExpoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le douziéme jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cens dix, & de nôtre Regne le ſoixante-ſeptiéme. Signé par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET, & ſcellé du grand Sceau de cire jaune.

*Regiſtré ſur le Regiſtre, n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 42. n. 42. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 11. Juillet 1710.*

*Signé*, DELAUNAY, *Syndic.*

# THESE'E

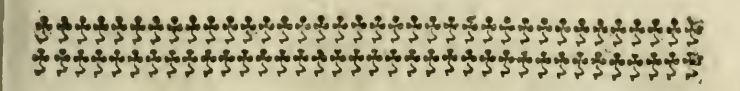
*TRAGEDIE.*

Par M. DE LA FOSSE.

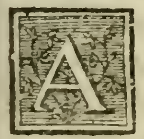
# A SON ALTESSE ROYALE,
# MONSEIGNEUR
# LE DUC
# DE CHARTRES.

IGNE Fils du Heros, qu'aux
plaines de Caſſel
Sa valeur couronna d'un laurier
immortel,
Race de tant de Rois, Prince dont le courage
Nous offre de leur gloire une vivante image.
Sur ces vers un moment daigne baiſſer les
yeux,
Et prête à ma foibleſſe un appui glorieux.
J'en connois tout le prix, je ſçai quelles lu-
mieres [ rieres.
Joint ton eſprit ſublime à tes vertus guer-
Ton amour & ton goût pour les plus nobles
Arts,
Tel que Rome l'a vû dans ſes premiers Ceſars.
Quel Protecteur pour moi! quel favorable
aſile!
Je cours une carriere & longue & difficile,
Où deux fameux Rivaux, applaudis tour à
tour,

Ont partagé les voix du Peuple & de la Cour;
Leur exemple à les ſuivre excite mon audace;
Mais enfin quelque éclat qu'ils laiſſent ſur
leur trace,
D'une Muſe trop foible un genie inſpiré,
En eſt plus ébloüy, qu'il n'en eſt éclairé.
La trace de leurs pas ſe perd dans leur lumiere,
Qui couvre les écüeils ſemez dans la carriere.
C'eſt pour m'en garantir que j'ai recours à
toi;
Sous ton auſpice heureux je marche ſans effroi,
Prince, & dans les efforts d'une Muſe ordinaire
J'oſe tout eſperer de mon zele à te plaire:
J'attens tous de mes ſoins à chercher dans
ton cœur.
Des plus hauts ſentimens la ſolide grandeur;
A m'échauffer l'eſprit par une vive image
Des périls, où la gloire expoſa ton courage.
Quels traits, quelles couleurs dans mes portraits divers,
D'une ſi belle idée emprunteront mes Vers!
Et qui doute qu'alors les Filles de memoire,
Qui font leur intereſt de celui de ta gloire,
Ne prêtent à l'envi leurs plus puiſſans ſecours,
A qui t'a conſacré ſes travaux & ſes jours?



# PREFACE.



APRE'S *avoir mis au Theatre deux Tragedies, dont la catastrophe est funeste, j'ay voulu en faire une qui eût une fin heureuse, quoi qu'Aristote donne la préference à celles de la premiere espece. Elles sont, dit-il, plus propres à la Tragedie & plus touchantes, & il remarque que les Poëtes, qui ont choisi les dénoumens heureux, l'ont fait par complaisance pour leurs Spectateurs, qui n'avoient pas assez de fermeté pour prendre plaisir à une catastrophe funeste. Mr D... dans les sçavans Commentaires qu'il nous a donnez sur la Poëtique de ce Philosophe, appuye cette opinion de ses raisonnemens, & dit dans la Preface de l'Electre qu'il a traduite, que les Pieces qui finissent heureusement, n'excitent ni la crainte, ni la compassion.*

*Avec tous les égards que je dois aux sentimens d'un aussi grand homme qu'Aristote, & d'un Commentateur aussi éclairé que Mr D... j'oserai dire ici, qu'il n'est nullement necessaire qu'une Piece ait un dénoument funeste, pour estre pathetique; que c'est assez que dans le cours de l'intrigue, la crainte & la pitié y soient excitées par les*

*perils où se trouvent les premiers Personnages, & que les larmes que nous arrache le plaisir de les en voir sortir heureusement, valent bien les larmes de tristesse que nous verserions à les y voir succomber. J'en prens à témoin la representation du Cid, & d'Iphigenie. Quelles Pieces dont le dénoument soit funeste, ont plus touché, plus fait verser de larmes que celles-là? Il est vrai qu'on nous impute à foiblesse le plaisir que nous y avons pris: mais j'avoüe que la raison m'en est tout-à-fait incomprehensible, & il me semble qu'il n'y a pas plus de grandeur d'ame à pleurer de douleur, qu'à pleurer de joïe.*

*Je ne dis point ceci, pour établir une préferencee d'une espece de Tragedies à l'autre. Au contraire je veux montrer qu'il n'y en a point à faire, que le choix en est indifferent, & qu'aïant cette fois traité un sujet, dont le dénoument est heureux, je n'ai pas cru avoir choisi le moindre.*

*Tant de personnes considerables m'ont objectée que j'avois alteré le caractere de Medée en l'adoucissant, contre ce precepte d'Horace.*

Sit Medea ferox invictaque,

*que je me crois obligé de me justifier. J'avoüe que la colere de cette Princesse n'agit pas ici comme à Corinthe, qu'elle ne souleve pas les Enfers, & ne met pas tout en feu, comme dans l'Opera, qui porte le nom de Thesée: mais j'ay consideré qu'elle se devoit*

*conduire autrement dans Athenes, où sa fortune l'obligeoit à ménager la bienveillance d'un Peuple, chez qui elle avoit trouvé un azile, & sur lequel elle devoit regner, & d'autant plus qu'elle ne croyoit alors avoir besoin que d'artifice pour perdre son ennemi. Medée, toute furieuse qu'elle étoit dans ses vangeances, les conduisoit pourtant avec tout l'artifice & tout le sang froid imaginable. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire comme elle vangea les Argonautes de la perfidie de Pelias à Jolcos, & comme elle ménagea la punition de sa Rivale, & de son Mary à Corinthe. Sa prudence, aussi-bien que la grandeur de son courage, l'avoit mise, malgré ses cruautez, en une telle estime, qu'on dit qu'après sa mort, Hercule l'épousa dans les champs Elysées. Enfin pourquoi veut-on que je lui fasse faire plus que l'Histoire n'en dit dans l'endroit de sa vie, où je la represente?*

## ACTEURS.

| | |
|---|---|
| MEDE'E. | |
| EGE'E, | Roy d'Athenes. |
| THESE'E, | ſous le nom de Sthenelus. |
| ERIXENE, | Fille de Pallante. |
| THRASILE, | un des Generaux d'Egée. |
| CLEONE, | Confidente de Medée. |
| THAMIRE, | paſſant pour Mere d'Erixene. |
| ARCAS, | Confident de Theſée. |
| AMINTAS, | Officier de la garde du Roy. |
| HYLLUS, | de la confidence de Medée. |
| GARDES, | |

*La Scene eſt à Athenes, dans le Palais du Roy.*

THESE'E



# THESE'E TRAGEDIE.

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

MEDE'E, CLEONE.

MEDE'E.

OUY, Cleone, le sort cedant à mes souhaits,
Semble de ses faveurs m'assurer pour jamais ;
C'est peu que dans Corinthe on ait vû mon courage,
Des mépris d'un époux vanger l'indigne outrage,

C'est peu que d'une Cour que je remplis d'horreur,
Ma fuite triomphante ait bravé la fureur;
Pour mieux joüir encor d'une entiere vangeance,
Je trouve une autre Cour, un Roy dont la puissance
Pour m'attacher à luy, me rend avec éclat
Tout ce que je perdis, en suivant un ingrat.
Athenes dans la joye en attend la journée.
C'est en vain que Corinthe à ma perte obstinée,
En menaces éclate, & me croit effrayer,
Une nombreuse Armée est preste à m'appuyer.
En cet état, ô Dieux! qui croiroit que Medée,
De quelque ennuy secret pût estre possedée,
Qu'il fust quelque mortel de ma gloire jaloux,
Qui pust à mes yeux même affronter mon courroux?
Cependant tu le vois, un Etranger, Cleone,
L'orgueilleux Favory d'un Roy qui me couronne,
Me traversant par tout, jette en mon cœur confus
Un chagrin, un dépit que je sens d'autant plus,
Que n'osant éclater, ni me vanger encore,
Il faut que mon orgueil en secret le devore.

CLEONE.

Madame, pardonnez si mon zele indiscret
Trouve peu de justice en ce dépit secret?
Sthenelus, je l'avouë, à tous vos vœux contraire,
A paru hautement braver votre colere;
Ses conseils, quelque temps, ont dans l'esprit du Roy
Combatu le dessein de vous donner sa foy:
Mais n'est-ce pas pour vous une douce vangeance
De voir, malgré ses soins, vostre Hymen qui s'avance?
Le jour ne peut tarder d'un nœud si glorieux:
Sthenelus cependant éloigné de ces lieux,
Assemble des secours pour en grossir l'Armée,
Et si l'effet s'accorde avec la Renommée.
S'il en est fait le Chef, quel sujet de courroux,

Quel affront il essuye en combattant pour vous ?
Plus il a de valeur, & plus contre luy-même
Son bras affermira vostre pouvoir supréme.

MEDE'E.

Ah ! Cleone, est-ce assez pour remplir mon espoir ;
Jusques dans mon Hymen éclate son pouvoir.
Il semble que craignant de luy faire une injure,
Le Roy devant ses yeux n'ait osé le conclure,
Et que s'il est nommé Chef des Atheniens,
Par ces honneurs nouveaux on le vange des miens :
On met entre ses mains de quoy combler sa gloire,
Et je me vois réduite à craindre sa victoire.
Si le Trône qu'on m'offre est par elle affermy,
Par elle croît l'orgueil de mon fier ennemy,
Et des peuples charmez justifiant l'estime,
De ma haine à leurs yeux il sçait me faire un crime,
Me force à le cacher ; mais tu connois mon cœur,
Tu sçais avec quel art déguisant ma fureur,
Quand à punir quelqu'un elle a pû se resoudre,
J'empêche que l'éclair ne parte avant la foudre.
C'est ce que je veux faire, & non comme autrefois
En armant les Enfers, asservis à mes loix,
Je dois craindre en ces lieux, où je dois estre Reine,
D'effaroucher les cœurs par l'éclat de ma haine ;
Et qu'est-il maintenant besoin de si grands coups ?
Je veux aux yeux du Roy soupçonneux & jaloux,
Loüant avec excés l'ennemy qui m'outrage,
Le forcer, s'il se peut, à craindre son ouvrage :
Si l'effet que j'attens répond à mes desseins,
J'oste à mon Ennemy la place, où je le crains.
Sa ruine en devient plus prompte & plus certaine,
Si mes vœux sont trompez ma ressource est prochaine.
L'impetueux Thrasile exclus de cet employ,
Craindra-t-il contre luy de s'unir avec moy ?

Puissant par ses amis, fier, ardent intrepide,
Suivra-t-il à regret ma fureur qui le guide ?
Et crois-tu qu'aujourd'huy l'objet de mon courroux
En butte à tant de traits puisse les parer tous ?

CLEONE.

Non, Madame, & pour vous sa perte est necessaire,
Tout rit à vos desseins. Cette jeune Etrangere
Que depuis quelques jours échapée à la mort,
Les flots avec sa mere ont jettée en ce port,
Et dont auprés du Roy vous redoutiez les charmes,
Bien-tost par son départ termine vos allarmes;
Il consent qu'à son choix elle quitte ses lieux,
Et dois dans un moment recevoir ses adieux.
Je sçay bien que l'amour n'est pas icy, Madame,
Le sujet qui pour luy peut allarmer vostre ame,
Son Trône est l'objet seul. Mais je le vois venir.

MEDE'E.

Laisse-moy sans témoins, je veux l'entretenir.

# SCENE II.

## EGE'E, MEDE'E.

EGE'E.

Rien ne m'arreste plus, & dès demain, Madame,
Je puis mettre le comble au bonheur de ma flâme,
Accomplir ma promesse, & comme Amant, & Roy,
De mon Trône payer le don de vostre foy.
Je voudrois qu'à ma flâme il fust aussi facile
D'offrir à vos appas ce Trône plus tranquile,

Mes ſuperbes neveux qui dans tous les eſprits
Sur mon ſterile Hymen répandoient leurs mépris,
Qui haſtoient de leurs vœux ma mort trop retardée,
Et déja devoroient ma Couronne en idée,
Voyant par noſtre Hymen leur eſpoir incertain,
De leurs reſſentimens menacent mon deſſein,
Font pour m'inquieter intrigue ſur intrigue,
Et même avec Corinthe ont déja fait leur Ligue :
Mais je ne les crains point, & pour les y chercher,
Mes Troupes dés ce jour ſont preſtes à marcher.

MEDE'E.

Seigneur, quelle fortune à mes vœux ſi facile
Me fait trouver un Trône où je cherche un aſile :
Mais pour moy cependant quel ſujet de douleurs
De vous porter pour dot la guerre & mes malheurs ?
De ſonger...

EGE'E.

Non, Madame, & ſans vous avoir veuë,
Cette Guerre en ſecret fut par moy reſoluë,
De cruels déplaiſirs me la firent jurer,
Du temps & des moyens je voulois m'aſſurer.
Vous ſçavez de mon fils la mort infortunée,
D'un fils l'unique fruit d'un ſecret Hymenée.
Mais comme tout le reſte eſt dans l'obſcurité,
Par le peu de témoins dont ſeul je ſuis reſté,
Souffrez qu'en peu de mots j'en trace icy l'hiſtoire,
Dont mon cœur à jamais gardera la memoire :
Dans le temps qu'il nâquit mille ſecrets complots
Agitoient mes Etats, & troubloient mon repos.
Mes perfides neveux, les cruels Pallantides,
Deſavoüoient en moy le ſang des Erechtides ;
Comme fils ſuppoſé, faiſoient tout leur effort
Pour me priver du Trône, en conſpirant ma mort.
Pour les jours de mon fils redoutant leur furie,

Loin de moy son enfance en secret fut nourrie,
Prés des murs de Trezene un Berger en prit soin,
Dans un lieu solitaire & presque sans témoin,
Et sur tout je voulus, par un ordre severe,
Qu'il luy teût sa naissance, & passast pour son Pere,
Et pour ne rien obmettre en ce peril pressant,
Un fer, marque du nom qu'il receut en naissant,
Fut mis alors par moy sous un autel champestre.
Afin qu'en le montrant il se fist reconnoître.
Vaines précautions contre un sort rigoureux?
Dans un âge à remplir son destin & mes voeux:
Je le mande, & tandis qu'heureux en esperance
Mes transports les plus doux préviennent sa presence,
Un bruit cruel m'aprend qu'instruit de son chemin,
Un des Fils de Pallante a tranché son destin;
Eux-mêmes s'en vantoient. N'ayant point d'autre indice,
Je pensay que ce bruit n'estoit qu'un artifice;
Qu'ils vouloient sur son sort, broüillant la verité,
Que mon Fils paroissant d'imposteur fut traité;
Mais je perdis bien-tost ce reste d'esperance,
Mon Fils ne parut point. J'en jurai la vangeance,
Et deslors resolut de les immoler tous,
Avec soin, & sans bruit, je préparay mes coups.
Heureux! que dans le temps de m'en faire justice,
Le bruit de vostre Hymen commence leur supplice.

MEDE'E.

Seigneur, par ce récit je comprens vos douleurs;
Mais l'équité des Dieux sçaura vanger vos pleurs,
J'en vois l'heureux augure à regarder quel zele
Range sous vos Drapeaux vostre Peuple fidelle.
Que n'espere-t-il point du bras & des exploits
De ce Chef dont il croit que vous ferez le choix?
Tous nomment Sthenelus, avant que vous entendre,

Soit en s'aplaudissant de pouvoir vous comprendre,
Soit pour vous avertir par un détour secret,
Qu'ils suivroient au combat tout autre avec regret.
Luy seul est à leurs yeux digne de tant de gloire,
Son nom seul à leurs vœux répond de la victoire:
Il n'est point d'entreprise en marchant sur ses pas,
Où leur zele pour luy pût refuser leur bras.
L'éclat de ses exploits, son appuy favorable,
De son facile accueil le charme inévitable
Attire sur ses pas une nombreuse Cour,
Qu'on voit par ses bienfaits augmenter chaque jour,
Et fait à vos sujets, dans leur ardeur extrême,
Regretter qu'à son front il manque un Diadême.
Et pouvez-vous, Seigneur, confier vos desseins,
Vos troupes, vostre Etat, en de meilleures mains?
De sa haine pour moy je connois le caprice;
Mais à mes Ennemis je sçai rendre justice:
S'il me hait, il vous sert, & je vois sans courroux,
Ce qu'il fait contre moy, sur ce qu'il peut pour vous.

EGÉE.

Ce sentiment m'oblige & j'aime à voir, Madame,
Cette équité pour luy qui regne dans votre ame:
Quoy qu'enfin ces vertus qui le font estimer,
En tout autre peut-estre auroit droit d'allarmer:
Mais pour en craindre rien sa foy m'est trop connuë,
Et je rens grace au Ciel qui l'offrit à ma veuë.
Par un charme impréveu dés son premier abord,
Du fils que je pleurois je sentis moins la mort,
Je crus voir mon vangeur, & mon ame charmée,
Le destina dés-lors pour Chef à mon Armée.
Je n'attens son retour que pour me declarer.
A mes vœux jusqu'icy tout semble conspirer:
Cependant vous diray-je un trouble qui m'agite?
Contre moy-même en vain ma raison s'en irrite,

Je fais pour le bannir des efforts superflus,
Un songe cette nuit m'a fait voir Sthenelus;
Mes troupes sous son ordre à partir toutes prestes,
Fondoient sur sa valeur l'espoir de cent conquestes;
Mille cris d'allegresse éclatoient dans les airs;
Quand un nuage affreux percé de longs éclairs
S'est avancé vers nous du côté de Corinthe,
Un coup de foudre en sort qui nous remplit de crainte,
Et renverse en passant Sthenelus à mes pieds:
Aux yeux de mes soldats de sa cheute effrayez,
Moy-même, & c'est sur tout ce qui me doit surprendre,
Saisi d'une fureur que je ne puis comprendre,
J'avois le bras levé pour luy percer le sein,
Une effroyable voix a retenu ma main.
*Arresté, me dit-elle, arresté téméraire,*
*Sçais-tu quel sang icy vient verser ta colere?*
Ces mots m'ont fait frémir, & mon émotion
A finy les horreurs de cette illusion.

MEDE'E.

Seigneur, je sçay qu'une ame au-dessus du vulgaire,
De ces erreurs des sens ne s'épouvante guere;
Mais d'un péril caché les Dieux plus d'une fois
Dans l'image d'un songe ont averti les Rois.
Déja sur vos desseins, pour prévoir tout obstacle,
De Delphes par vostre ordre on consulte l'Oracle,
Sa réponse, Seigneur, pourra vous reveler
S'il est quelque peril. . . Mais on vient vous parler.

## SCENE III.

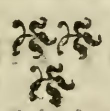
### EGE'E MEDE'E, CLEONE, AMINTAS.

AMINTAS.

SEigneur, en ce moment le peuple plein de joye
Découvre les secours que Thebes vous envoye,
A travers la poussiere on les voit des remparts,
En bon ordre vers nous suivre leurs Etendarts;
Sthenelus empressé devançant leurs cohortes,
D'Athenes cependant se fait ouvrir les portes,
Suivy de Chefs Thebains, qui viennent, pour leur Roy,
D'une étroite union vous confirmer la foy.

EGE'E.

Madame, pardonnez si des soins necessaires...
Mais je vois vers ces lieux venir ces Etrangeres,
Je vais d'elles & d'eux libres dans peu de temps,
Du bonheur de ma flâme avancer les instans,
Ordonner les aprests de l'Hymen où j'aspire.



# SCENE IV.

## ERIXENE, THAMIRE, EGE'E, AMINTAS.

THAMIRE.

MA Fille & moy, Seigneur, sortant de vostre Empire,
Où de vostre bonté les genereux effets.....

EGE'E.

C'est trop vous souvenir de si foibles bienfaits,
Madame. Il doit tarder à votre impatience
De vous revoir aux lieux où vous pristes naissance,
Vous pouvez toutes deux partir sans differer,
Mes soins, pour vous conduire, ont fait tout préparer.
S'il estoit cependant quelque marque nouvelle,
Que vous pussiez encor attendre de mon zele;
L'une & l'autre à loisir vous pouvez y penser,
Tandis qu'un nouveau soin m'oblige a vous laisser.

# SCENE V.

## ERIXENE, THAMIRE,

THAMIRE.

TOut succede, Madame, à nostre heureuse feinte,
Et nostre prompt départ va terminer ma crainte,

Venez, & ſans vouloir attendre ſon retour
Partons, abandonnons ce dangereux ſéjour :
Pour voſtre vie, ô Dieux ! quel péril manifeſte :
S'il alloit découvrir par quel hazard funeſte
La Fille de Pallante, au gré de ſes deſſeins,
Sous le nom de ma Fille eſt livrée en ſes mains :
Quoy donc ! qui vous arreſte ? & d'où vient ?...

ERIXENE.

Ah ! Thamire.

THAMIRE.

Quoy ? quel eſt ce ſoûpir, & que veut-il me dire ?

ERIXENE.

O ! ma chere Thamire ; en vain le ſort plus doux
D'un mortel ennemy m'aide à fuir le courroux ;
Pour calmer mes chagrins il n'a rien fait encore,
Et c'eſt toy maintenant, toy ſeule que j'implore ;
Et ſi tes ſoins pour moy dês que je vis le jour,
En mille occaſions m'ont fait voir ton Amour,
Jamais de cet amour une preuve certaine
Ne fut plus neceſſaire à la triſte Erixene.

THAMIRE.

Oüy, mais loin de ces lieux précipitons nos pas,
Vous me direz le reſte en fuyant ces climats,
Je pouray vous ſervir d'un eſprit plus tranquile.

ERIXENE.

Si je fuis, ton ſecours me devient inutile.
Et par qui craindrons-nous que nos ſoins ſoient trahis?
Nous avons déguiſé nos noms, noſtre pays,
Noſtre vaiſſeau briſé par l'effort de l'orage,
Et coulé ſous les eaux auprès de ce rivage
N'a laiſſé ſur ces bords que quelques Matelots,
Qu'un Eſquif avec nous a pû ſauver des flots ;
Leur foy, leur intereſt les engage au ſilence.
Preſte-moy donc, Thamire, un moment d'audiance.

Ecoute des ſecrets d'où dépendent mes jours,

THAMIRE.

Parlez, expliquez-vous, Ciel! où tend ce diſcours?

ERIXENE.

Tu connois Sthenelus, ce Heros intrepide,
Que la gloire conduit ſur les traces d'Alcide,
De cette heureuſe Cour l'ornement immortel.

THAMIRE.

Oüy, Madame, je ſçay que d'un monſtre cruel,
Pour ſon premier exploit, jeune & ſans nom encore,
Sa valeur affranchît les chemins d'Epidaure,
Je ſçay qu'on l'y reçeut en vainqueur glorieux,
Qu'il vous vit, vous aima, vous plût; qu'en ſes adieux
Sa douleur vous marqua la plus vive tendreſſe;
Mais quoy, n'avez-vous pas vaincu voſtre foibleſſe?
Rappellez-vous encore un fatal ſouvenir
Qui ne ſert . . .

ERIXENE.

Et comment le pourrois-je bannir,
Quand ce Heros courant de victoire en victoire
Détruit tous mes efforts par le bruit de ſa gloire?
Songe par quels exploits ſon bras & ſon deſtin
Juſques en cette Cour luy firent un chemin,
Quels monſtres étouffez par ſa main vangereſſe;
Et peux-tu bien Thamire accuſer de foibleſſe
Un amour genereux, dont la gloire eſt l'appuy;
Dois-je enfin l'oublier où tout parle de luy?

THAMIRE.

O Ciel! il eſt donc vray? vous l'avoüez, Madame;
Songez-vous quels périls menacent voſtre flame?
Songez-vous quel devoir vous ſépara tous deux?
Trop prompte à laiſſer naiſtre un amour malheureux,
Vous conceuſtes bien-toſt quel obſtacle invincible
Vos deſirs trouveroient en un Pere inflexible:

D'ambitieux

D'ambitieux projets l'eſprit toûjours frapé,
Pour remonter au rang qu'il ſe croit uſurpé,
Pouvoit-il ſe reſoudre à donner à ſa fille
Un Epoux reſté ſeul d'une triſte famille,
Errant, infortuné, ſans appuy, que ſon bras ?
Sthenelus genereux finit cet embaras,
Il fit pour vous quitter un effort neceſſaire ;
Vous-même enfin renduë aux volontez d'un Pere,
Sans les vents oppoſez, vous alliez avec moy
Au Roy de *Syracuſe* engager voſtre foy ?
Eſt-il temps aujourd'huy de rappeller l'idée
D'un amour dont enfin vous fuſtes poſſedée ?
Sur Sthenelus icy quel eſpoir fondez-vous ?
Prétendez-vous, ô Dieux ! en faire voſtre époux ?
Quelque rang dans ces lieux que la faveur luy donne,
Pour en porter le titre a-t-il une Couronne ?
Et voſtre cœur dût-il juſques-là s'abaiſſer,
En s'uniſſant à vous, voudroit-il offenſer
L'implacable ennemy du ſang qui vous fit naiſtre,
Un Roy dont l'amitié l'a fait ce qu'il peut eſtre ?
Que dis-je ? oubliez-vous que par divers avis
Vos freres ſont chargez du meurtre de ſon fils ?
Combien avidement la douleur qui l'anime
Au défaut de leur ſang vous prendroit pour victime ?
Vous-même au moins de vous prenez quelque pitié.

ERIXENE.

Je vois dans ces conſeils ta ſincere amitié,
Thamire, je t'en louë, & je voudrois moy-même
Pouvoir d'un digne prix payer ce zele extrême,
Mais les conſeils ſont vains pour les cœurs réſolus.
Tu me prédis la mort ſi je vois Sthenelus ;
Mais ſi ſans luy parler j'abandonne ces rives,
Je meurs le cœur percé des douleurs les plus vives,
A ce cœur malheureux laiſſe au moins le plaiſir,

S'il ne peut fuire la mort, qu'il puiſſe la choiſir;
Mais à trop de frayeurs tu te laiſſes ſéduire,
Depuis noſtre départ conſidere, Thamire,
Ce que pour moy les Dieux ont fait juſqu'à ce jour,
A des raiſons d'Etat immolant mon amour,
Contrainte de traîner ma vie & ma miſere
Sous le joug d'un hymen à tous mes vœux contraire,
A quels maux éternels j'allois livrer mon cœur!
Les Dieux ont pris enfin pitié de ma douleur,
Ils ont changé les vents, & l'onde impetueuſe
M'a pouſſée aux ſeuls bords où je puiſſe eſtre heureuſe,
Et me pardonnerois-je aprés cette faveur?
De n'oſer juſqu'au bout éprouver mon bonheur?
Sthenelus n'eſt pas Roy, mais un heros Thamire,
Qui fait trembler les Rois, ou ſoûtient leur Empire,
Qui trouve dans ſon bras le garant de ſes vœux,
Aux yeux de l'Univers eſt-il au-deſſous d'eux?
Enfin ſi mon repos t'eſt de quelque importance,
Si de mon deſeſpoir tu crains la violence,
Seconde les efforts d'une innocente amour,
Sthenelus, tu le ſçais, arrive en cette Cour,
Avant que nous partions, il faut que je le voye,
Thamire, & tu me dois accorder cette joye.
Cherches-en les moyens les plus ſeurs, les plus prompts.

THAMIRE.

Hé bien vous le voulez, je cede à vos raiſons,
Et vais, pour vous ſervir employer tout le zele,
Que l'on peut exiger du cœur le plus fidelle.
De voſtre deſeſpoir il faut parer les coups,
Vous vivrez par vos ſoins, ou je meurs avec vous.

ERIXENE.

Ah! tu me rens la vie & me combles de joye.

THAMIRE.

Rentrez. Je cours, Madame, où vostre ordre m'envoye.

## SCENE VI.

THAMIRE *seule.*

OUy je vous serviray, mais comme je le doy,
Moy ! trahir son honneur pour luy prouver ma foy ?
Moy-même la livrer au trépas volontaire,
Où l'expose en ces lieux un amour temeraire ?
En mourant avec elle, emporter la douleur,
D'avoir presté ma main pour luy percer le cœur !
Ainsi je remplirois les vœux & l'esperance
De ceux qui m'ont commis son sort dés son enfance ?
Non, non dans les perils où je la voy courir,
Allons contre elle-même il faut la secourir.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

### STHENELUS, ARCAS,

ARCAS.

De quel accueil, Seigneur, le Roy vient devant tous
D'honorer ces Thebains arrivez avec vous!
Avec quelle bonté sa faveur confirmée
Vient de vous declarer le Chef de son Armée!
Quelle noble carriere ouverte à vos exploits!
Combien sur vos rivaux vous éleve un tel choix!
Tout vous rit, tout vous cede, & Medée elle-même.
Vous avez entendu quelle chaleur extrême
Luy fait de vostre gloire embrasser le party.
De quel œil voyez-vous tant d'orgüeil démenty?
D'un si prompt changement quel est donc le mystere?
Vous craint-elle? est-ce feinte? est-ce amitié sincere?

STHENELUS.

Ou feinte, ou verité, je la connois trop bien,
J'en ay trop fait, Arcas, pour n'en soupçonner rien,
Et je sens que mon cœur, quelque effort qu'il se fasse,
Est encore trop loin de meriter sa grace.

Plus ſon pouvoir s'accroît, plus, au lieu de trembler,
Ma haine s'affermit, & ſemble redoubler;
Peut-eſtre que mon ame en eſt trop poſſedée;
Car enfin, quelques traits dont on peigne Medée,
Je ſçay que ſa beauté, ſon eſprit, ſon grand cœur,
Qui n'a jamais ployé ſous le faix du malheur,
De ſon Hymen rompu le trop ſenſible outrage
Pourroit à d'autres yeux en adoucir l'image;
Son amour éperdu fit tout ce qu'elle a fait:
Mais ſoit que dans mon cœur rien n'excuſe un fortfait,
Soit par un inſtinct que la nature inſpire,
Nous ſentions l'ennemy qui doit un jour nous nuire,
Je la vis à regret paroiſtre en cette Cour
Bien-toſt du ſouverain la faveur & l'amour,
Par des effets certains confirma ce préſage,
Et ſon Hymen prochain l'aſſure davantage,
Par les mêmes ſermens ils ſe vont engager;
Mais de tous mes ennuis c'eſt là le plus leger.

ARCAS.

Que dites-vous, Seigneur? vous à qui la fortune,
Rend preſque d'un grand Roy la puiſſance commune,
Vous qu'il vient d'honorer d'un ſi glorieux choix!

STHENELUS.

Ah! de là naiſt, Arcas, le trouble où tu me vois,
Tes yeux furent témoins du feu qui me devore,
Et dans quel deſeſpoir je partis d'Epidaure:
Reſolu de perir par un noble trépas,
Jaloux du nom d'Hercule, & marchant ſur ſes pas,
J'entrepris de vanger & d'affranchir la Terre
De Monſtres, de méchans échapez au Tonnerre,
Et du moins par l'éclat de mille exploits fameux,
Rendre illuſtre un amour qui ne pût eſtre heureux.
Le ſuccès en tous lieux ſuivit mon entrepriſe:
Enfin nous arrivons ſur les bords du Cephiſe,

Où, dans un ſacrifice offert aux immortels,
Je me purifiay ſur leurs ſacrez Autels
De tant de ſang impur dont m'a main fut ſoüillée.
Le Preſtre, en obſervant la victime immolée,
Plein d'un tranſport divin, m'annonce que les Dieux,
Par un ordre ſecret, m'appelloient en ces lieux:
Que j'y devois bien-toſt voir la fin de mes peines.
Moy-même toûjours plein de la gloire d'Athenes,
Je m'y ſentois porter par mes vœux les plus doux:
Mais lorſque ma grandeur m'y fait tant de Jaloux,
Lorſque verſant ſur moy ſes faveurs les plus cheres,
Un Roy met ſon Armée en mes mains étrangeres,
Qu'il ſe rend de mon ſort le garant & l'appuy,
Sçais-tu quel coup mortel il me porte aujourd'huy?
Ce qu'il vient d'exiger de mon obéïſſance?
Preſt à faire à Corinthe éprouver ſa vangeance,
De Pallante à la fois il proſcrit la Maiſon,
Et veut que j'en détruiſe & la race, & le nom.
Je ne puis trop permettre à mon zele homicide,
Et ſes vœux ſont trahis s'il reſte un Pallantide.
Ainſi d'un fils qu'il pleure il veut vanger la mort;
Juge, Arcas, des ennuis où me plonge le ſort.

ARCAS.

Je ne le voy que trop; une ſecrete flâme
Aux charmes d'Erixene aſſujettit voſtre ame,
Vous voilà devenu, d'Amant, d'adorateur,
L'ennemy de ſon ſang, & ſon perſecuteur.
Mais que dis-je, Seigneur, quelle eſperance vaine
Vous force à tant d'égards, & flate voſtre peine?
Le Roy de Syracuſe, épris de ſes appas,
Tout preſt à l'épouſer l'attend dans ſes Etats;
Elle eſt, dit-on partie, & peut-eſtre arrivée.
A vos deſirs ainſi pour jamais enlevée.
Cet Hymen entre vous a rompu tout lien.

Et que perd voſtre amour puiſqu'il n'eſperoit rien ?

STHENELUS.

Je te diray bien plus, & tu peux bien m'en croire.
Si ſon cœur préferant ſon amour à ſa gloire,
Avoit pû la réſoudre à me voir ſon Epoux :
Moy-même, cher Arcas, de ſa gloire jaloux,
J'aurois dédit ſon cœur, j'aurois ſçû la deffendre,
D'un Hymen inégal qui l'eût fait trop deſcendre.
Que dis-je ? pour témoins j'en prens icy les Dieux :
J'ay cent fois ſouhaité qu'un Hymen glorieux
Sur ſon front quelque jour remit le Diadême,
Et même j'eſperois dans mon amour extrême,
Faire éclater pour elle un zele genereux,
Juſqu'à pouvoir ſervir un Rival trop heureux.
Mais helas ! en perdant tout ce qui peut nous plaire,
Que cette grandeur d'ame eſt bien imaginaire ?
Qu'elle ſe ſoûtient peu contre l'affreux ennuy
De voir tout ce qu'on aime entre les bras d'autruy ?
Je poſſedois le cœur de l'aimable Erixene,
Un gage d'un tel prix flattoit-il peu ma peine ?
Me la voir enlever, n'eſt-ce rien perdre, ô Dieux !
Nous nous ſommes promis dans nos derniers adieux
Que le ſort, que le temps, qu'une abſence éternelle,
Ne pourroit jamais rien ſur noſtre amour fidelle ;
Ce ſerment mutuel dont les Dieux garands,
Devoit nous conſoler des malheurs les plus grands,
Ah ! combien de perils va courir ſa promeſſe,
Entre les bras d'un Roy qui l'aime avec tendreſſe !
Moy-même armé contr'elle & contre tous les ſiens,
Combien pour l'oublier elle aura de moyens ?
Et comment ſoûtenir cette image funeſte ?
Mais allons, de mon ſort il faut ſubir le reſte :
Je ne ſuis point, Arcas, obligé d'eſtre heureux,
Mais de ſuivre ma gloire en dépit de mes feux.

THESE'E,
Je voy bien que les Dieux, pour tromper ma tendresse,
Ont voulu m'ébloüir d'une vaine promesse.
Reprenons mon dessein, & qu'un noble trepas
Termine mes malheurs au milieu des combats.
L'Armée, & tous les Chefs attendent ma presence,
Pour haster leur départ, allons en diligence.
Qui vois-je? évitons-là.

## SCENE II.

MEDE'E, STHENELUS, CLEONE, ARCAS.

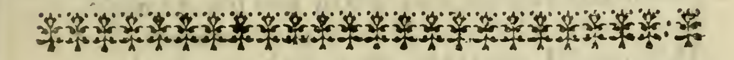
MEDE'E.

Seigneur, me fuyez-vous?
Suis-je encore à vos yeux un objet de courroux?
STHENELUS.
Je courois sans vous voir où mon devoir m'appelle.
MEDE'E.
Permettez qu'admirant vostre gloire nouvelle,
Et profitant du sort qui vous offre à mes yeux,
Un moment avec vous j'en rende grace aux Dieux,
Peut-être après vos soins à rechercher ma haine,
Ce retour soutient mal la fierté d'une Reine;
Mais tous mes vœux remplis par mon Hymen conclu,
Pourquoy vous garderois-je un courroux superflu?
Vostre bras est l'appuy de ce Trône où je monte,
Je ne puis desormais vous haïr qu'à ma honte,

Et partageant le fruit de vos exploits fameux,
Un même sort confond nostre espoir & nos vœux,

STHENELUS.

De la bouche du Roy j'en ay sçû davantage,
Vous-même vous m'avez donné vostre suffrage:
Vos éloges, Madame, ont devancé son choix.
C'est par trop de bonté me confondre à la fois:
Mais trop peu digne enfin du bonheur de vous plaire,
Je ne puis m'empêcher d'y craindre du mistere;
J'en combats vainement les secretes raisons:
Toutefois si mon cœur se trompe en ses soupçons,
Si le temps & mes soins m'en font voir l'injustice,
Loin d'en vouloir, Madame, éviter le supplice,
Je viens vous en vanger moy-même à vos genoux,
Par des soûmissions qui dépendront de vous.



# SCENE III.

## MEDE'E, CLEONE.

MEDE'E.

VA, garde tes soupçons, & prévois ma vangeance,
Je sçauray t'accabler malgré ta défiance;
Déja pour ce dessein j'ay préparé mes traits:
O quel triomphe heureux! quel comble à mes souhaits!
Si preste à me placer sur le Trône où j'aspire,
Je pouvois par sa perte augurer mon Empire!
Je ne néglige rien. Des témoins assidus
Par mon ordre sans cesse observent Sthenelus,
Ils le suivront par tout, à la Cour, à l'Armée,
Et de ses moindres pas je dois estre informée.

Toy va chercher Thrasile, & l'ameine en ces lieux,
Je veux que de concert... mais il s'offre à mes yeux.

## SCENE IV.

### MEDE'E, THRASILE, CLEONE.

THRASILE.

NOn, je ne puis caher le dépit qui m'enflâme,
Je ne souffriray point cet outrage.. Ah Madame!
Excusez le transport d'un trop juste courroux,
Et souffrez qu'en secret j'ose me plaindre à vous.
Aux mains de Sthenelus le Roy met son Armée.
Peut-il d'un tel affront flétrir ma renommée?
Quel conseil, quel idée, ou quel charme fatal
Luy fait me préferer un indigne Rival,
Qui de l'Epire icy poussé par sa misere,
N'apporta de sa foy que ce gage sincere?
Que dis-je? je l'apprens de mille endroits divers,
Vous servez qui vous nuit contre moy qui vous sers;
C'est par vous qu'il obtient la place qui m'est deuë.

MEDE'E.

Ah! plusque vous, Seigneur, ce coup m'a confonduë;
En l'élevant si haut, je voulois que le Roy
Craignit que son pouvoir me séduisit sa foy:
Mais sans perdre en discours une vaine colere,
Nous avons depuis peu découvert un mystere,
Par qui nostre ennemy peut se voir opprimé,
Si le Roy par vous-même en estoit informé.
Voicy le temps venu de le luy faire entendre;

L'Oracle d'Apollon que l'on luy vient d'aprendre,
Et dont je me suis fait informer aprés luy,
Le jette, me dit-on, dans un profond ennuy.
C'est sur quoy j'ay conçû l'esperance secrete...
Mais je le voy venir tel que je le souhaite,
Triste, & dans un état où l'esprit agité,
En proye à ses soupçons, prend tout pour verité.
Vous, secondez mes soins, je vay vous faire naistre
Le temps de s'informer de ce qu'il doit connoistre.

## SCENE V.

### EGE'E, MEDE'E, THRASILE.

EGE'E.

VOici le temps, Madame, où le Ciel en courroux
Se plaît, pour m'étonner, à redoubler ses coups.
La nuit à mon esprit offre une affreuse image.
Le jour je suis frapé d'un funeste presage,
Et cherchant dans mon trouble à me voir éclaircy,
Je rends grace au destin qui nous rassemble icy.
Je connois de tous deux le zele & la prudence,
Mon choix pour Sthenelus peut-estre vous offense,
Thrasile; mais je puis, content de vostre foy,
Payer assez d'ailleurs tout ce que je vous doy.

THRASILE.

Je vous abuserois, Seigneur, si j'osois dire
Que ce choix imprévû n'a rien dont je soûpire:
J'ay crû qu'il m'estoit dû; mais enfin ma douleur
Ne peut rien sur la foy que vous garde mon cœur,

Là loy de mon devoir ſur mes vœux ſouveraine....

EGE'E.

Aprenez donc tous deux le ſujet qui m'ameine,
Jugez ſi c'eſt à tort qu'il trouble mon repos,
Delphes ſur mes projets s'explique par ces mots.

*Dans tes deſſeins ſecrets un vain eſpoir te flate,*
*Et tu pers ta Couronne, au lieu de te vanger,*
*Si tu n'évites pas une main trop ingrate,*
*Dans ton ſang preſte à ſe plonger.*

MEDE'E.

Ah! Seigneur.

EGE'E.

Le ſujet qui trouble mon courage,
Ce n'eſt point le trépas que le Ciel me préſage,
C'eſt de laiſſer mon Trône à de fiers ennemis,
Qui pour m'en dépoüiller ſe ſont crus tout permis;
De les voir inſultant au courroux qui m'anime,
Joüir par mon trépas du ſuccès de leur crime.

THRASILE.

Seigneur, quoyque le Ciel vous donne à redouter,
Ce n'eſt point un malheur qu'on ne puiſſe éviter,
C'eſt un avis ſecret de vous garder d'un traiſtre,
Qui n'eſt plus dangereux, ſi l'on peut le connoiſtre;
C'eſt ce qui par nos ſoins doit eſtre examiné.
N'avez-vous rien, Seigneur, encore imaginé?

EGE'E.

Helas, tant d'ennemis jaloux de ma puiſſance,
Laiſſent-ils de ſoupçons manquer ma prévoyance?
Mais j'ignore aprés tout ſur qui les arreſter,
Et je crains qu'au hazard les faiſant éclater,
Je ne les rende vains, & ne haſte peut-eſtre
L'effet d'un noir complot que je ne puis connoiſtre.
Vain déſir de ſçavoir la volonté des Dieux,
Qui ſous le voile obſcur de mots myſterieux,

Nous

Nous marquant un danger digne de noſtre crainte,
Nous taiſent les moyens d'en éviter l'atteinte !
Ainſi dans nos perils, moins inſtruits que troublez,
Et par divers ſoupçons nos eſprits ébranlez,
Ne ſçachant que choiſir, où tout eſt vray-ſemblable;
Ont trop peu de clartez pour voir le veritable.

MEDE'E.

Oüy, Seigneur, mais les Rois, comme plus prés des Dieux,
Sont ceux à qui leur voix ſe fait entendre mieux,
Ils vous inſpireront un parti ſalutaire,
C'eſt à nous cependant à voir ce qu'il faut faire;
Dans nos moindres ſoupçons rien n'eſt à negliger.
Voſtre Sceptre & vos jours, Seigneur, ſont en danger;
D'un attentat ſi grand qui peut eſtre capable ?
Quel bras dans voſtre Empire eſt aſſez redoutable ?
Pallante dans ces lieux, pour ce lâche projet,
N'a-t-il point quelque Fils, ou quelque amy ſecret ?
Cherchons, examinons, que rien ne nous échappe.
O Ciel ! quel eſt icy le ſoupçon qui me frape.

EGE'E.

Quoy ! qui ſoupçonnez-vous? & ſur quel fondement...

MEDE'E.

Mais, non, c'eſt un ſoupçon conçû trop promptement,
A ſa haute vertu c'eſt faire trop d'outrage,
Et je ne m'en veux pas expliquer davantage.

EGE'E.

N'importe, à nos ſoupçons, dûſſent-ils nous tromper,
Vous-même l'avez dit, rien ne doit échaper,
Il faut examiner la plus foible apparence.

MEDE'E.

Des jugemens humains déplorable inconſtance!
Celuy de qui tantôt mes ſoins officieux
Etaloient hautement le merite à vos yeux,

Dans la crainte pour vous, dont mon ame eſt preſſée,
Eſt celuy qui d'abord a frapée ma penſée.

EGEE.

Sthenelus?

MEDEE.

J'ay banny cet injuſte ſoupçons:
Cependant j'y voyois d'abord quelque raiſon.
Enflé de ſa fortune & de ſa renommée,
Diſois-je, & ſi chery du Peuple & de l'Armée,
A qui cet attentat ſe peut-il imputer,
Qu'au ſeul, dans ces Etats, qui peut l'executer?
Ce grand nom, ces vertus dont je vantois les charmes,
Sont pour de tels projets les plus puiſſantes armes,
Et c'eſt-à-dire vray, Seigneur, ce qu'aujourd'huy
Il faudroit redouter en tout autre que luy.
Mais enfin mieux que nous vous devez le connoiſtre,
Vos immenſes bienfaits nous font aſſez paroiſtre,
Que vous n'avez ſi haut élevé ſon pouvoir,
Que bien perſuadé qu'il feroit ſon devoir;
Et moy j'aime à luy voir conſerver voſtre eſtime,
S'il eſtoit criminel, pourrois-je eſtre ſans crime?
On diroit que mes ſoins à le trop aplaudir,
A tout oſer, Seigneur, auroit ſçû l'enhardir.

THRASILE.

Et moy, quoyque l'éclat de ſa grandeur ſoudaine
Me rende icy ſuſpect, & d'envie, & de haine,
Ce ſcrupule ne peut m'empêcher de parler,
Lorſque voſtre peril me force de trembler.
J'oſe donc, inſpiré par ma crainte ſecrete,
Soûtenir le ſoupçon que la Reine rejette,
Et vous dire, Seigneur, qu'avec tous les appuis,
Que trouve Sthenelus chez vos Peuples ſéduits,
Un autre appuy d'ailleurs peut flatter ſon attente,
Avant qu'il vous ſervît il avoit vû Pallante,

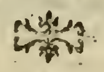
Et si j'en crois, Seigneur, quelques avis secrets,
Sa Fille le soûmit dès-lors à ses attraits.
Gagné secrettement par l'accüeil qu'ils luy firent?
Qui sçait alors entr'eux les mesures qu'ils prirent?
C'est ce qu'avec le temps nous pourrons éclaircir;
Mais quand pour General vous osez le choisir,
Maistre de vos Soldats qu'il prit soin de séduire,
Songez à quels périls il pourra vous réduire?
Quels moyens il aura de se débarasser,
De ceux qu'à la revolte il ne poura forcer?
Et qu'un Chef dangereux qui pour luy seul travaille;
A propos, quand il veut sçait perdre une bataille.

MEDE'E.

J'ignorois ces raisons, & mon étonnement...
Mais à quoy pensez-vous, Seigneur, en ce moment?

EGE'E.

Je songe, en le nommant pour Chef de mon Armée,
Que son ame d'abord de cet honneur charmée,
N'a pû, contre Pallante, apprendre mon dessein,
Sans faire dans ses yeux voir un trouble soudain.
Toutefois je ne puis à son cœur magnanime,
Malgré tant de raisons, imputer un tel crime,
D'autres motifs secrets auront pû le troubler,
Je veux, pour les sçavoir, l'entendre & luy parler.
Il faut que de ma main un ordre le rappelle.
Gardons tous cependant un silence fidelle;
Je veux voir sa surprise, y sonder ses secrets,
Sur ce que j'auray vû, nous resoudrons aprés.



## SCENE VI.

### MEDE'E, THRASILE.

MEDE'E.

PAr ce commencement vous jugez de la ſuite,
Il faut le ſoûtenir par la même conduite;
Il faut de toutes parts... Mais j'aperçois Hyllus,
Que j'ay commis au ſoin d'obſerver Sthenelus.

## SCENE VII.

### MEDE'E, THRASILE, HYLLUS.

MEDE'E.

VOus pouvez, ſans rien craindre, ouvrir icy voſtre ame.
Parlez Hyllus.

HYLLUS.

Je viens vous apporter, Madame,
Un avis dont mes yeux ſont les garants certains,
Et que j'ay crû pouvoir ſervir à vos deſſeins.
Je ſuivois Sthenelus. De la jeune Etrangere,
Vers luy ſur ſon chemin j'ay vû venir la Mere;
Elle l'aborde, & moy plus loin de quelques pas,
Feignant de n'écouter que ſon fidelle Arcas,

Trop loin pour les oüir, ne pouvant davantage,
J'ay du moins obſervé leur maintien, leur viſage;
Ils paroiſſoient tous deux déplorer leurs malheurs,
Et Sthenelus tâchoit de retenir ſes pleurs.
Il m'a même ſemblé qu'ils nommoient Erixene.
Aprés un long diſcours, elle le quitte à peine,
Qu'un pretexte tout preſt m'en ſeparant auſſi,
J'ay devancé ſes pas pour vous chercher icy.

MEDE'E.

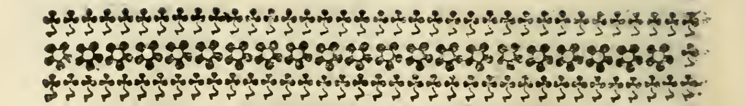
O Dieux ! de cet avis que faut-il que je penſe ?
Allons, courons au Roy l'apprendre en diligence.
Venez par voſtre voix confirmer ce raport.

THRASILE *ſeul.*

Allons. Ciel ! que de traits aſſemble icy le ſort,
Pour perdre l'ennemy dont la grandeur m'accable ?
Ah ! plût aux juſtes Dieux qu'il ſe trouvât coupable.
Que ſans devoir ſa cheute à mes efforts jaloux,
Ma gloire en ſeureté pût ſervir mon courroux !

*Fin du ſecond Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ERIXENE *seule.*

EN vain je cours par tout, brûlant d'impatience,
En vain de tous mes vœux je haste ma presence,
Elle ne paroît point. Dans quel cruels tourmens
Mon cœur, de son retour, contre tous les momens!
Qui pourra m'en donner enfin quelque lumiere?
C'est moy qui découvrant Sthenelus la premiere,
Au devant de ses pas l'ay fait d'abord voler,
Je les ay vû tous deux s'aborder, se parler;
Mais un détour bien-tôt m'a dérobé leur vûë.
O destins ennemis! qu'est-elle devenuë?
De noirs pressentimens me remplissent d'effroy;
Je vais m'en éclaircir. Enfin, je l'aperçoy.

## SCENE II.

### ERIXENE, THAMIRE.

ERIXENE.

HE' bien, Thamire enfin, Sthenelus ? ...

THAMIRE.

Ah ! Madame,
Que mes justes conseils n'ont-ils touché votre ame ?
Que n'avons nous plûtôt abandonné ces lieux ?
Que d'ennuis épargnez !

ERIXENE.

Je tremble, justes Dieux !
Et n'ose te presser d'expliquer ce mystere.

THAMIRE.

Armez-vous bien plûtôt d'une juste colere.
Vous m'avez veu, Madame, aborder Sthenelus ;
Mais, ô triste succès de mes soins superflus !
Il s'est d'abord troublé quand il m'a reconnuë,
Et sembloit éviter & mes pas, & ma veuë :
Ah ! Seigneur, ay-je dit, avec empressement,
*De la part d'Erixene, écoutez un moment,*
Il s'arreste, il s'étonne à me voir dans Athenes ;
Je luy conte en deux mots nos perils & nos peines.
L'Hymen de Syracuse où résistoient vos vœux,
Et reculé du moins par un naufrage heureux.
J'attendois, que pressé de son amour extrême,
Pour venir vous trouver, il s'offrist de luy-même ;

Mais réveur, interdit, il me laissoit parler;
Je brûlois d'un dépit difficile à celer,
Et mon zele, pour vous, a trop osé peut-estre.
Mais s'en reserve enfin, j'ay voulu le connoistre;
J'ay dit qu'en vostre nom, je voulois l'avertir,
Que vous vouliez le voir, avant que de partir,
Le perfide à ces mots a rompu le silence.
*Moy la revoir?* dit-il, *quelle est son esperance?*
*Emporté quelque temps par mes jeunes desirs,*
*Sa beauté, je l'avouë, eut mes premiers soûpirs:*
*Mais les soins de ma gloire ont purgé ces foiblesses,*
*Je dois à mon Roy seul mon zele, & mes tendresses,*
*Je tiens à son pouvoir par d'éternels liens,*
*Et tous ses ennemis sont devenus les miens.*

ERIXENE.

Ciel!

THAMIRE.

*Ainsi plus d'amour, & qu'une prompte fuite*
*La tire des perils, où son sort l'a conduite.*
*La plaindre en ses malheurs, & n'en rien découvrir,*
*C'est tout ce qu'à ma foy ma gloire peut souffrir.*
L'infidelle à ces mots se dérobe à ma veuë,
Et me laisse à tel point surprise & confonduë,
De douleur, de dépit si saisie à la fois,
Que j'en pers quelque tems l'usage de la voix.

ERIXENE.

Juste Ciel! qu'ay-je fait, & quelle ignominie
Ternit en un moment le reste de ma vie?
Quel affront m'attendoit en ces funestes lieux?
O ma foy méprisée! ô ma famille! ô Dieux!

THAMIRE.

Madame, ou je me trompe, ou je voy sa pensée,
Le lâche mouvement d'une ame interessée,
Sous ces fausses raisons luy fait cacher sa peur.

Il voit que dans ces lieux Pallante est en horreur.
Il craint que pour sa Fille une ardeur plus fidelle
Ne renversât bien-tost sa fortune nouvelle :
Mais sans plus regretter de frivoles amours,
Le temps presse, il faut fuir, il faut sauver vos jours.

ERIXENE.

Fuir avec un affront qui comble mes miseres?

THAMIRE.

Oüy, fuir pour vous vanger, pour voir bien-tost vos Freres,
Avec leurs Alliez fondre sur ces Etats;
D'un Roy qui vous adore allons armer le bras:
Qu'en soldats, en Vaisseaux Syracuse fertile,
Bien-tost dans cette guerre entraîne la Sicile.
Athenes, croyons-en mille Oracles divers,
Par Syracuse un jour doit estre mise aux fers;
Eprouvons son destin en un temps si propice;
Essayons, s'il se peut, en vous faisant justice,
De détruire un Etat où le lâche aujourd'huy
Croit voir à sa grandeur un si solide appuy.

ERIXENE.

Ouy, ç'en est fait, partons. Tu m'y vois resoluë;
Toute plainte, Thamire, est icy superfluë.
Qu'une juste colere étouffe un lâche amour.
Je brûle de quitter cet odieux séjour.
Va, dis que pour partir au Port tout se dispose,
Et toy de ton costé prépare toute chose,
Je suy tes pas.

THAMIRE.

J'y cours, Madame, en ce moment,
O de mon artifice heureux évenement!

## SCENE III.

### ERIXENE *seule.*

ARreste, malheureuse, une fureur si prompte.
Où prétens-tu porter ton malheur & ta honte?
Vas-tu rendre ton cœur aux tendresses d'un Roy
Qui t'attend pour t'offrir son Trône avec sa foy?
Vil rebut d'un ingrat, quel don vas-tu luy faire?
Et tel qu'il est ce cœur, indigne de luy plaire,
Crois-tu qu'il y consente, & se puisse trahir,
Pour le bonheur d'autruy, dont il ne peut joüir?
Et de quel front vas-tu, quand c'est toy qui l'offenses,
De ce Prince qui t'aime implorer les vangeances?
L'ingrat dont tu plains l'a sçû vanger de toy;
C'est toy qu'il faut punir du mépris de sa foy.
Oüy, devant que ta honte en tous lieux se publie,
Où tu laissas ta gloire, il faut laisser la vie.
Allons, tranchons nous-même un destin odieux:
Mais cherchons le perfide, expirons à ses yeux;
D'un triomphe si beau qu'il goûte l'avantage;
Ou plûtost, s'il se peut, que cette triste image,
Puisse, pour le punir, luy laisser dans le cœur,
Un souvenir affreux, une éternelle horreur.
Mais qui vient m'arrester?

## SCENE IV.

### EGE'E, ERIXENE, AMINTAS.

EGE'E *à Amintas.*

Avant que l'introduire,
D'abord qu'il paroiſtra qu'on vienne m'en inſtruire.
*à Erixene.* *Amintas ſort.*
Votre Mere n'eſt point, Madame, dans ces lieux.

ERIXENE.

Quelques ſoins du départ l'éloignent de mes yeux,
Seigneur : mais je la vois, & je vous laiſſe enſemble.

EGE'E

Non, un même intereſt en ce lieu nous aſſemble,
Madame, & devant vous je veux auſſi m'ouvrir.

ERIXENE *à part*

O Ciel ! ſelon mes vœux ne puis-je au moins mourir.

## SCENE V.

### EGE'E, ERIXENE, THAMIRE.

THAMIRE.

Vous, Seigneur, en ces lieux, quelle faveur nouvelle !
Noſtre départ eſt preſt, & le vent nous appelle.

Mais de tous vos desirs nous faisant une loy . . .

EGE'E.

Je ne veux qu'un moment, Madame, écoutez-moy:
Depuis que sur ces bords les flots vous ont poussée,
Vous sçavez jusqu'icy quelle ardeur empressée.
M'a fait, où je l'ay pû, prévenir vos souhaits.
Pour azile d'abord vous eustes mon Palais;
En vous y recevant, vous me fistes connoistre,
Que d'illustres parens l'Elide vous vit naistre:
Toutes deux, disiez-vous, vous traversiez les flots;
Pour porter vostre hommage au Temple de Delos.
Pour accomplir vos vœux, troublez par un naufrage.
J'ay fait tout préparer, je n'ay pû davantage,
Je vous l'ay déja dit; mais enfin à mon tour,
Avant que de vous voir éloigner de ma Cour,
Puis-je du moins, Madame, esperer pour salaire,
Que vous vous expliquiez avec un cœur sincere,
Et que vous me disiez, sans détours superflus
Quel interest icy vous joint à Sthenelus.

THAMIRE.

Moy, Seigneur? Je voy bien qu'on vous a fait entendre,
Que je viens de le voir, & pourquoy m'en deffendre?
Mais au plus dur trépas qu'on me livre aujourd'huy,
S'il est quelque interest qui me lie avec luy.
Un favorable sort l'amena dans l'Elide,
Où son bras nous défit d'un ennemy perfide,
Nous luy devons beaucoup: & lors qu'en vostre Cour
Un bruit par tout semé nous apprend son retour,
Quels sentimens ingrats aurions-nous fait paroistre,
De partir sans le voir, sans luy faire connoistre
Quelle part nous prenons à ses felicitez,
A ce comble d'honneurs qu'il tient de vos bontez.

EGE'E.

EGE'E.

Pourquoy donc à ses yeux montrant tant d'allegresse,
Vous a-t-il écoutée avec tant de tristesse ?
Quelle douleur secrete agitoit son esprit ?

THAMIRE.

Il plaignoit nos malheurs tracez dans mon récit.

EGE'E.

Et que luy disiez-vous, en parlant d'Erixene ?
D'où vient à tous deux cette rougeur soudaine ?
Quel trouble a donc frapé vostre cœur inquiet ?
Ah ! vous me déguisez icy quelque secret,
Il faut me l'avoüer sans differer, sans feindre ;
Ou ma juste rigueur sçaura vous y contraindre.

THAMIRE.

Que vous dire, Seigneur, si vous n'en croyez rien ?
Vous doutez de ma foy.

EGE'E

Vous résistez. Hé bien,
Gardes.

ERIXENE.

Ah ! retenez, Seigneur, vostre colere :
Je vais vous éclaircir par un aveu sincere :
Mes jours meritent-ils que par tant de détours
On cherche à prolonger leur déplorable cours ?
Valent-ils que pour eux l'innocence périsse ?
Sur moy seule, Seigneur, doit tomber le suplice.
C'est pour moi, c'est par moi qu'elle agit en ces lieux,
Sa foy pour sa Maistresse est tout son crime.

THAMIRE.

O Dieux !

EGE'E.

Qu'entens-je ? & comment donc est-elle vostre mere ?

ERIXENE.

Elle a sous ce faux nom vostre colere.

Dès mes plus jeunes ans attachée à mon sort,
Elle m'a cru par là garantir de la mort:
Mais je reprens mon nom pour luy sauver la vie,
Pour offrir au courroux, dont vostre ame est saisie,
Un sang plus criminel, plus digne de vos vœux,
Et qui pourra suffire enfin pour toutes deux.
Cette faveur a droit de flater mon attente,
Et je vous en conjure en fille de Paliante.

EGE'E.

Vous!

THAMIRE.

Ah! qu'avez-vous dit?

ERIXENE.

Pouvez-vous en douter?
Est-ce un nom qu'en ces lieux il fût doux d'emprunter?
Oüy, vous voyez en moy cet Erixene même,
Qui loin de son Païs, cherchant un Diadême,
Triste joüet des vents, & des flots, & du sort,
Est jettée en vos bras pour y trouver la mort.

EGE'E.

Qu'entens-je? & quel objet à mes yeux se presente!
Vous Erixene! vous la Fille de Pallante?
La Sœur de ces cruels, dont la noire fureur,
Du meurtre de mon Fils ose avoüer l'horreur?
Mais avec ces ces raisons de craindre ma vangeance,
D'où vient à l'éviter si peu d'impatience?
Quel dessein si long-temps vous arreste en des lieux
Où ma haine a proscrit vostre sang odieux?

ERIXENE.

Je vous ay dit, Seigneur, ce que j'ay pû vous dire,
Pour obtenir de vous la mort que je desire.
Le reste est inutile, & ne vous touche point.

EGE'E.

Non, je veux estre encor éclaircy sur ce point.

Je veux apprendre tout.

ERIXENE.

Et comment m'y contraindre ?
Qui souhaite la mort, qu'a-t-il encore à craindre ?
Voulez-vous faire plus que de m'oster le jour ?

EGE'E.

En vain vous me croyez tromper à vostre tour.
Je voy, trop averty par le Ciel favorable,
Le perfide dessein dont vous estes capable ;
Et quelque fermeté qui vous puisse assurer,
Du fond de vostre cœur je sçauray le tirer.

THAMIRE.

Ah ! Seigneur, arrestez, je vais ne vous rien taire.
Et pourquoy vous cacher un innocent mystere.
Il est vray de Pallante elle a receu le jour :
Mais loin qu'un noir dessein l'arreste en vostre Cour,
Bien loin d'y partager la haine de ses freres,
On l'y verroit sans peine oublier ses miseres,
Y disputer de zele avec tous vos sujets,
Si le sort & l'amour secondoient ses projets.
Elle aime en vos Etats

ERIXENE.

Ah ! que fais-tu, Thamire ?
Tu me couvres de honte, au moment que j'expire.

THAMIRE.

Est-ce un crime honteux que d'aimer Sthenelus ?
Oüy, les déguisemens sont icy superflus,
Seigneur, c'est ce Heros, c'est ce sujet fidelle,
Qui maistre de son cœur, vous en répond pour ellle.

EGE'E.

Ils s'aiment donc tous deux, ce n'est point un faux bruit !
Ah ! c'est de quoy sur tout je voulois estre instruit.
Le reste qu'on me cache est facile à comprrendre.

## SCENE VI.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE, AMINTAS.

AMINTAS *bas à Egée.*

A Vos ordres, Seigneur, Sthenelus vient se rendre,
Il demande à vous voir avec empressement.

EGE'E.

Conduis les l'un & l'autre en leur apartement;
Qu'on les garde avec soin dans un profond silence,
Après tu le feras venir en ma presence.
Suivez-le toutes deux.

THAMIRE.

Qu'avez-vous fait? helas!

ERIXENE.

Je m'arrache à des maux pires que le trépas.



## SCENE VII.

EGE'E *seule.*

ENfin les justes Dieux offensez par le crime,
A mes ressentimens livrent une victime,
Je la puis immoler aux manes de mon Fils,

Je puis voir à leur tour pleurer mes ennemis :
En attendant qu'un jour par des coups plus funestes,
Dans les flots de leur sang j'en étouffe les restes.
Je ne crains plus rien d'eux, je tiens entre mes
mains,
Le traistre dont l'audace appuyoit leurs desseins :
Il n'en peut éviter la peine legitime,
Tout le convainc, tout sert à me prouver son crime.
Mes songes, mes terreurs, les Dieux, ce lâche amour,
Que son cœur perfide m'a teu jusqu'à ce jour.
Oüy, voilà contre luy dans ce songe sincere,
Quelle cause inconnuë allumoit ma colere ;
Le voilà ce nuage environné d'éclairs,
Qui vers nous de Corinthe avançoit dans les airs.
Ce coup de foudre affreux, échapé de la nuë,
Par qui fut renversé le perfide à ma veuë.
Enfin voilà l'ingrat dont je suis menacé.
O triste aveuglement! ô projet insensé!
D'ennemis éloignez craignant les entreprises,
Je me mets en état de braver leurs surprises,
Et sous le nom d'amy, je laisse un imposteur
Se cacher dans mon sein pour luy percer le cœur.
Il vient. O justes Dieux dont la bonté me guide!
Vous qui voyez son cœur, n'est-ce là qu'un perfide?
Avec quelle assurance il paroist à mes yeux?

## SCENE VIII.

### EGE'E, STHENELUS.

STHENELUS.

SEigneur, pour vous trouver j'ay volé vers ces lieux.
Par votre ordre preſſant rappellé de l'Armée,
J'en ay ſenty mon ame en ſecret allarmée.
Quel obſtacle imprévû, quelle neceſſité
Vous fait changer ſi-toſt un projet arreſté?
D'où vient ſur voſtre front une douleur ſi grande?

EGE'E.

M'oſes tu bien encore faire cette demande?
Qui le ſçait mieux que toy?

STHENELUS.

Seigneur, que dites-vous?
Quel motif inconnu m'attire ce courroux?

EGE'E.

Va je ſuis éclairé ſur tes vains artifices;
Je ſçay tous tes deſſeins, je connois tes complices,
Il en eſt en mes mains, tu ne me trompes plus.

STHENELUS.

Et ce diſcours, ô Ciel! s'adreſſe à Sthenelus?

EGE'E.

A luy-même, à l'ingrat dont la noire furie,
Pour prix de cent bienfaits, veut m'arracher la vie.

STHENELUS.

Moy?

EGE'E.

L'oses-tu nier quand tout est éclaircy ?

STHENELUS.

Et qui de vostre foy s'ose joüer ainsi ?
Qui peut donc vous tenir cet horrible langage ?
A ! je m'étonne peu de ce soudain orage :
Je sçay trop les écüeils, où facile à changer,
Le sort, dans une Cour, expose un Estranger.
En luy la nouveauté d'abord a de quoy plaire :
Mais si son zele enfin l'y rend trop necessaire,
Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits,
Sont autant de larcins qu'il fait à ses sujets.
Aussitost en secret, ou bien à force ouverte,
Mille ennemis jaloux travaillent à sa perte :
Par l'espoir du succés d'autant plus animez,
Que sans aucuns parens de sa cheute allarmez,
Il n'a que des amis, qu'à sa grandeur nouvelle
Attacha la fortune, & qu'il perd avec elle.
Mais vous, Seigneur, mais vous pour qui la verité,
Dans les plus sombres cœurs n'a point d'obscurité,
Vous dont mille bienfaits semblent faire paroistre,
Qu'à vos yeux pleinement ma foy s'est fait connoître
De vils flateurs icy secondez-vous les vœux ?
Vostre bonté, pour moy, fait mon crime envers eux.
Voilà ce qui les blesse, & comme en ma presence
Ils n'osent contre moy hazarder leur vangeance,
Les lâches, en secret, me frapent par vos coups,
Et pour cacher leur honte ils se couvrent de vous.
Ne leur servez plus d'ombre, & laissez-les paroistre,
Souffrez que tels qu'ils sont je les fasse connoistre,
Et qu'en les confondant, je sauve vostre foy,
D'un piege dangereux qui vous nuit plus qu'à moy.
Je ne sçaurois, Seigneur, y perdre que la vie,
Ma gloire, après ma mort, contre leur calomnie,

Laisse dans l'Univers d'assez fameux témoins :
Mais tandis qu'à ma perte ils engagent vos soins,
Que vous les secondez, souffrez que je le die,
De mon trépas, sur vous, va tomber l'infamie,
Sur mon tombeau, Seigneur, votre gloire périt.
C'est-là ce qui contr'eux redouble mon dépit,
Et doit aussi contr'eux tourner votre colere,
Et non contre un sujet qui fidelle & sincere,
Eut mieux aimé de vous le plus cruel trépas,
Que ce reproche affreux qu'il ne meritoit pas.

EGE'E.

Ciel ! faut-il qu'à tes yeux, le crime qui t'outrage,
Ose de l'innocence emprunter le langage,
Et sous ses propres traits se déguise aujourd'huy,
Jusqu'à faire douter le Juge entr'elle & luy ?
D'un assassin caché ma vie est menacée ;
Je le cherche, & sur luy tout jette ma pensée,
Luy seul me rend suspect tout ce qu'on me fait voir.
Quel est icy sur moy l'effet de ton pouvoir ?
Pour séduire mon cœur quels sont enfin tes charmes ?
Moy qui regnay toûjours au milieu des allarmes,
Qui d'ennemis couverts tout prest d'estre surpris,
Sur d'éternels soupçons vois floter mes esprits,
Par quel art en dépit de mon experience,
Peux-tu calmer si-tost ma juste défiance ?
De quel trouble saisi je te laissois parler !
Que dis-je ! de mes yeux je sens des pleurs couler.
Quel affront pour mon cœur, si tu n'es qu'un perfide!
Et que faut-il enfin icy que je décide ?
Avec ce que je sens, te puis-je condamner ?
Après ce que je sçay, te puis-je pardonner ?

STHENELUS.

Ny l'un, ny l'autre icy n'est en vostre puissance.
Vous ne pouvez, Seigneur, condamner l'innocence,

Ny sa juste fierté n'admet point de pardon,
Ce seroit une tache imprimée à son nom.
Pour luy rendre justice il faut la reconnoistre,
Et ce trouble secret dont vous n'estes pas maistre,
Ce tendre mouvement qui vous vient d'agiter,
C'est elle par ma voix qui vient de l'exciter.
Dans votre ame pour moy, souffrez qu'elle décide.
Vos pleurs n'ont point, Seigneur, coulé pour un perfide.
Laissez à votre cœur desabuser vos yeux.
Et quel tigre cruel, quel monstre furieux,
Aprés tous les effets d'une bonté si tendre...

EGE'E.

Va fatal séducteur, je ne veux plus t'entendre,
Que sert de m'éclaircir? que sert de menacer?
Ton sang me fut trop cher, pour le vouloir verser.
Fuy plûtost, sans t'armer d'une audace coupable,
Si tu sens qu'on t'impute un crime veritable.
Fuy, dis-je, sauve-moy du honteux embarras,
De punir à regret, ou de ne punir pas,
Et sans vouloir poursuivre une indigne victoire,
Quand j'épargne ton sang, épargne aussi ma gloire.

## SCENE IX.

STHENELUS *seul.*

NOn, je ne puis, Seigneur, obéïr cette fois,
Ma gloire... Mais il fuit, il n'entend plus ma voix.
Justes Dieux! à quel point a-t-on pû le séduire?

De mon amour peut-eſtre on aura ſçû l'inſtruire ?
Peut-eſtre avec Thamire on m'aura vû parler,
Et quelqu'un l'aura pû connoiſtre & déceler.
Mais craint-on un amour ſans fruit, ſans eſperance ?
Et que m'a-t-elle dit qu'il prenne pour offenſe ?
Qu'Erixene entraînée où l'appelloit ſon ſort,
Syracuſe déja l'a reçûë en ſon port;
Et qu'elle allant l'y joindre, un effroyable orage,
La força d'aborder ce dangereux rivage;
Qu'elle en alloit partir. Quel lieu de ſoupçonner . . ;
Mais l'impoſture enfin peut tout empoiſonner.
L'innocence eſt en proye aux plus foibles indices.
Mais qui ſont contre moy ces témoins, ces complices ?
Qui ſont ceux en ſecret qui les ont fait parler ?
C'eſt ce que par nos ſoins il nous faut démeſler.
Allons, n'épargnons rien pour vanger mon injure,
Pour confondre à jamais l'envie & l'impoſture.
Monſtres plus dangereux, plus dignes de courroux,
Que tous ceux qu'à la Grece ont immolez mes coups.

*Fin du troiſiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

### MEDE'E, THRASILE.

THRASILE.

O Dieux! quelle avanture impréveuë, étonnante!
Cette jeune Etrangere est Fille de Pallante!
Un faux nom la cachoit aux yeux de cete Cour!
Elle vient d'avoüer son sort & son amour!

MEDE'E.

Oüy, Seigneur, & le Roy m'en a dit la nouvelle.

THRASILE.

Il voit la verité de mon avis fidelle.
Il voit que sur ce traistre, avec trop de raison,
Je luy voulois tantost inspirer mon soupçon:
Il ne peut plus douter quel but, quelle esperance,
De Pallante & de luy fondoit l'intelligence.
Sa perte est infaillible, & tout doit la haster.
Et quel scrupule encor pourroit nous arrester!
La fortune nous guide, & le Ciel nous éclaire.
Que dis-je? à nos efforts que reste-t-il à faire?

Le Roy par son Arrest va regler son destin.

MEDE'E.

Ah ! qu'un esprit si juste est encore incertain!

THRASILE.

Quoy ! doute-t-il du crime, aprés tant d'évidence ?

MEDE'E.

Je ne sçay; mais l'on peut douter de la vangeance.
Il a veu Sthenelus, & quand je l'ay pressé
De me conter entre-eux ce qui s'estoit passé,
A mes yeux, il est vray, sa bouche a fait paroistre
Un vif ressentiment prest à punir un traistre :
Mais, ou je suis trompée, ou sous ces vains éclats
De son cœur incertain il cachoit l'embaras :
Il ne suit qu'à regret un courroux légitime.
Et d'où vient qu'un Coupable accusé d'un tel crime,
Tranquile & triomphant, bien loin d'estre arresté,
Ose encore à nos yeux étaller sa fierté ?

THRASILE.

Juste Ciel ! Ainsi donc notre haine trompée,
Verroit à tous ses coups sa victime échapée ?

MEDE'E.

Que dites-vous ? Peut-il éviter aujourd'huy,
Le supplice cruel qui s'appreste pour luy ?
Ne l'allons-nous pas voir au gré de nostre haine.
Frappé mortellement dans le cœur d'Erixene ?
Rien ne la peut sauver, & le Roy l'a promis,
Sur elle il vangera le meurtre de son Fils.
Il vient de donner même un ordre en ma presence,
De la conduire au fort pour plus grande assurance :
Les Juges sont choisis qui doivent prononcer
L'Arrest de son trépas, que l'on veut avancer.
Mais ce sang est trop peu pour contenter Medée,
D'une entiere vangeance il faut remplir l'idée ;
Dès ce jour, s'il se peut, il faut que tous les deux,

L'un

L'un à l'autre, en mourant, soient un spectacle affreux.
Que leur amour servant à leur douleur extrême,
Chacun, en expirant, tremble pour ce qu'il aime;
Un vain espoir icy n'ébloüit point mon cœur,
Je tends à Sthenelus un piege si flateur,
Que dût-il le prévoir, il est inévitable,
Et je veux que le Roy le trouve si coupable,
Qu'il n'ose plus en croire un amour confondu,
Et prononce à tous deux l'Arrest qui leur est dû.

THRASILE.

Quoy? que méditez-vous, Madame, & quelle adresse...

MEDE'E.

Amintas, dont les yeux veillent sur la Princesse,
Est de ceux dont sous main mes soins & mes bienfaits
Ont disposé le zele à suivre mes souhaits:
D'accord avec Hillus, il m'a promis sans peine...
Mais Sthenelus paroît, voyez ce qui l'ameine,
Et mon dessein après, entre nous concerté,
Aura besoin de vous pour estre executé.

## SCENE II.

### STHENELUS, THRASILE.

STHENELUS.

Mon abord en ces lieux semble chasser la Reine,
Mais il suffit de vous pour me tirer de peine:
C'est vous sur tout, Seigneur, que je cherchois.

THRASILE.

Pourquoy?

STHENELUS.

D'une horrible imposture on a flétry ma foy;
On a dit, & mon cœur frémit à le redire,
On a fait croire au Roy qu'un noir projet m'inspire,
Qu'une aveugle fureur m'arme contre ses jours.

THRASILE.

Hé bien, si l'imposture a semé ce discours,
Il est trop éclairé pour s'en laisser séduire;
Dans son cœur aisément vous pourrez la détruire.
Que pouvez-vous en craindre ?

STHENELUS.

Et ce n'est pas aussi
La crainte qui me trouble, & qui m'ameine icy.
Mais je voudrois quel cœur assez perfide
Ose icy me charger d'un si noir parricide ?
Pourriez-vous me l'apprendre, &...

THRASILE.

Non, je ne sçay point
Qu'un perfide vous ait accusé sur ce point:
Mais je sçais un sujet fidelle, inébranlable,
Qui garde pour le crime une haine implacable,
Et qui ne craignant rien de tout votre courroux,
S'est osé jusques-là declarer contre vous.

STHENELUS.

Et quel est-il?

THRASILE.

C'est moy.

STHENELUS.

Toy! Cette perfidie
En ce même moment te coûteroit la vie,
Mais il faut arrester ce mensonge en son cours,
Et jusques-là ma gloire a besoin de tes jours.
Je veux, pour réparer pleinement mon injure;
Que tu meures chargé d'une vaine imposture.

THRASILE.

Et moy, trop juſtement animé contre toy,
De ton crime déja j'aurois vangé le Roy,
Si ta mort n'eſtoit dûë au courroux qui l'anime,
Et je ne luy veux point dérober ſa victime,
Mais ſi par ton adreſſe heureuſe à le tromper,
Son courroux ébloüy te laiſſoit échaper.
Moy-même je ſçaurois, par ta perte ſoudaine,
Le ſauver des périls où ſa bonté l'entraîne.

STHENELUS.

Hé bien donc, ſi c'eſt là ce qui flate tes vœux,
Oſe aller le preſſer de nous oüir tous deux:
Oſe devant ſes yeux paroiſtre en ma preſence.

THRASILE.

Je feray ce qu'il faut pour haſter ſa vangeance,
Et confondre à la fois quiconque devant luy,
De l'amy de Pallante oſe eſtre icy l'appuy.



## SCENE III.

### STHENELUS *ſeul.*

DE l'amy de Pallante! ah! c'eſt aſſez me dire,
Je n'en puis plus douter. L'entretien de Thamire,
Mes feux qu'en vain toûjours j'ay cru tenir ſecrets,
Voilà d'où l'impoſture emprunte tous ſes traits,
Il court même un bruit ſourd, que loin d'eſtre partie,
Thamire eſt arreſté, & qu'on craint pour ſa vie.
Je voudrois la revoir, je voudrois eſtre inſtruit...
Ah! quel eſt, loin de vous, le ſort qui me pourſuit
Belle Erixene? helas! c'eſt peu de tant d'allarmes
Qui déchirent mon cœur, éloigné de vos charmes,

C'eſt peu qu'à Syracuſe un Hymen trop fatal,
Livre tout mon bonheur aux mains de mon Rival:
De ma douleur icy l'on m'oſe faire un crime.
La faveur de mon Roy, ſes bienfaits, ſon eſtime,
Maiſtreſſe, amis, grandeurs, je perds tout en ce jour:
Et je n'ay conſervé qu'un malheureux amour.
Cependant, pourſuivons, achevons de connoiſtre
Le crime, les témoins... Mais qui vois-je paroiſtre?

## SCENE IV.

ERIXENE, STHENELUS, AMINTAS. Gardes.

ERIXENE *à Amintas.*

LE Roy l'ordonne: Allons. Ah! qu'aperçois-je icy?

AMINTAS.

De tous leurs ſentimens tâchons d'eſtre éclaircy.

STHENELUS.

Quelle avanture, ô Dieux! quelle ſurpriſe extrême!
Quoy! c'eſt vous que je voy, vous en cette Cour même!
Vous vous taiſez, Madame, & détournez les yeux.
Amintas, par quel ſort eſt-elle dans ces lieux?

AMINTAS.

C'eſt de quoy maintenant je ne puis vous inſtruire,
Et de ce pas au Fort je m'en vais la conduire.

STHENELUS.

Souffrez que je luy parle icy quelques momens.
Vous inſtruirez le Roy de tous nos ſentimens.

Vous les allez ſçavoir. Vous, ô Ciel ! dans Athenes.
Vous ?

ERIXENE.

Et quel intereſt prenez-vous à mes peines ?

STHENELUS.

Quel intereſt j'y prens ! ne me connoiſt-on plus ?
Avez-vous à ce point oublié Sthenelus ?

ERIXENE.

Vous Sthenelus ? Jadis un Heros magnanime,
Sous ce nom, il eſt vrai merita mon eſtime,
La Grece, l'Univers d'une commune voix
Celebroit ſes vertus, & vantoit ſes exploits :
Mais il n'en reſte plus qu'une vaine memoire,
Un autre a pris ſon nom, dont il flétrit la gloire,
Et marche ſur les pas de ces monſtres cruels,
Dont le vray Sthenelus délivra les mortels.

STHENELUS.

Quel diſcours, juſte Ciel ! & qu'y puis-je comprendre ?

ERIXENE.

Au perfide ! tu feins de ne le pas entendre.
Tu viens ſous cette feinte à loiſir contempler
Les maux dont il te plaiſt icy de m'accabler.
Regarde, aſſure-toy de l'excés de mes peines.
Tes plaiſirs ſont certains tu me vois dans Athenes,
Aux mains d'un ennemy de mon ſang alteré,
Par ſa haine déja mon trépas eſt juré.
On t'oſte pour jamais ma preſence importune,
Et l'obſtacle qu'en moy redoutoit ta fortune.
Ma mort de tes deſſeins te rend maiſtre abſolu,
Et tu vas eſtre heureux comme tu l'as voulu.
Triomphe maintenant & vante ta victoire,
Fier auteur de mes maux dont tu tires ta gloire,
Et pour plaire à ce Roy que tu ſers aujourd'hy,
Fay luy bien concevoir ce que tu fais pour luy.

L'oubly de ton bonheur trahy par tes parjures,
Ce que je souffre icy, mes périls, mes injures,
Ma mort, dont tes mépris m'ont sçû faire une loy,
Tu n'as que trop payé ce qu'il a fait pour toy.

STHENELUS.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine,
O Dieux! c'est Sthenelus dont se plaint Erixene.
Moy parjure! & l'auteur du malheur qui vous suit!
Contre moy dans ce jour tout est-il donc séduit?
N'est-il donc plus pour moi d'ami qui ne m'accable?
C'est trop long-temps ici s'allarmer d'une fable,
On impose à tous deux, Madame, & je le voi.
Sur un recit trompeur vous accusez ma foi,
Et moi je vous croyois déja dans Syracuse.
Thamire m'a trompé, comme elle vous abuse.

ERIXENE.

Thamire jusques-là m'auroit osé trahir?

STHENELUS.

J'ignore contre moi ce qui la fait agir:
Mais quelle honte à moi que vous l'ayez pû croire!
Que vous-même à l'envie abandonniez ma gloire!
Et que vous confirmiez, en outrageant ma foi,
Tout ce qu'on ose ici publier contre moi!
Qu'enfin un seul moment détruise dans votre ame,
Toute l'impression qu'y fit jamais ma flâme!

ERIXENE.

O Dieux! d'un Infidelle est-ce là le discours?
Qu'ay-je fait, juste Ciel! Si vous m'aimez toujours?
Helas! dans ma douleur, croyant votre inconstance.
Je viens d'apprendre au Roy mon nom & ma naissance:
Mais qu'il regle mon sort, au gré de sa fureur,
Desabusée enfin de ma funeste erreur,
Qu'un doux calme succede à ma douleur mortelle!

Quel bonheur de penſer que vous m'eſtes fidelle ?
O comment expier mon juſte courroux !
Et toutefois helas ; Seigneur, puniriez-vous
Un cœur qui ſe croyant trahi par ce qu'il aime,
Pour ne rien épargner, commence par lui-même ?

STHENELUS.

Ah ! que dans d'autres temps un diſcours ſi charmant,
Me combleroit de joïe & de raviſſement ?
Mais il ne s'agit plus du bonheur de ma flâme,
Quelle crainte pour vous agite ici mon ame ?
O ! barbare deſtin qui ſçait faire à mon cœur,
Du bonheur de vous voir, le comble du malheur !
Sur mon amour connu pour une Pallantide,
Le Roy croit que je trame un deſſein parricide.
Je puis, en me lavant d'un forfait inconnu,
Détruire les diſcours dont il eſt prévenu.
Mais par quelques efforts que je me juſtifie,
Dans le même péril je laiſſe votre vie.
Vous n'en eſtes pas moins du ſang infortuné,
Que pour vanger ſon Fils ſa haine a condamné.
Ainſi ce même bras, à qui tout fut facile,
Utile à l'Univers, à vous ſeul inutile,
Ne peut plus me ſervir contre un deſtin jaloux,
Qu'à me percer le ſein, pour mourir avec vous.

ERIXENE.

Que dites-vous, ô Ciel! voudriez-vous vous-même ;
Combler par votre mort mon infortune extrême,
Corrompre les douceurs que m'offre le trépas ?
Voulez-vous que par moi, privez de votre bras
L'Univers indigné déteſte ma memoire ?
Vivez, Seigneur, vivez pour lui, pour votre gloire ;
Pour la mienne. Ma mort n'enleve à vos ſouhaits,
Que ce qu'un triſte Hymen vous oſtoit pour jamais,
Elle épargne du moins à voſtre ame bleſſée,

Du bonheur d'un Rival l'effroyable pensée ;
Elle épargne à mon cœur le desespoir secret,
De se voir pour jamais unie à ce qu'on haït.
Qu'est-ce que le trépas auprès d'un tel supplice ?
Souffrez, Seigneur, souffrez que je m'en affranchisse.
Laissez-moy dans la tombe, assurant mon repos,
Me flater que je vis dans le cœur d'un Heros,
Dont à tout l'avenir la gloire justifie,
Un malheureux amour qui m'a coûté la vie.

AMINTAS,

Madame, avec regret j'interromps vos discours,
Ma pitié pour tous deux en a souffert le cours :
Mais à plus differer je me rendrois coupable.

STHENELUS.

Ah ! Madame.

ERIXENE.

Cedons au sort inévitable.
Adieu, Seigneur.

## SCENE V.

### STHENELUS.

O Ciel ! où me vois-je réduit ?
De tant d'amour pour moy sa mort sera le fruit ?
Pour en parer le coup quel parti dois je prendre ?
Allons trouver le Roy, courons lui faire entendre.

## SCENE VI.

### STHENELUS, HYLLUS.

HYLLUS.

ON vient de m'apporter, Seigneur, en cet instant,
Ce Billet, qui pour vous est, dit-on, important.
Voyez, consultez bien ce que l'on vous annonce,
Et faites-moy sous main tenir votre réponse.

## SCENE VII.

### STHENELUS *seul.*

QUe me veut-il? Ouvrons. Je n'y voi point de seing;
Et je ne connois point les traits de cette main.

*Profitez d'un avis fidelle,*
*Le Roy vient de signer l'Arrest de votre mort.*
*Erixene aura même sort.*
*Sauvez-vous cette nuit, & fuyez avec elle.*
*Celuy qui dans vos mains remettra ce billet*
*Est fidelle, & doit vous apprendre,*
*Et l'heure & les moyens d'accomplir ce projet,*
*Et la route qu'il faudra prendre.*

D'où me vient cette lettre? & qui dans mon malheur,
M'offre icy son secours avec tant de chaleur?

Quel amy... Mais plûtoit n'eſt-ce point que Medée
N'eſperant plus ma mort, ſans succès demandée,
En m'effrayant, du moins, me voudroit écarter
D'une Cour où je ſuis pour elle à redouter ?
Allons, montrons au Roy par cet écrit coupable,
Des pieges qu'on me dreſſe, un témoin veritable ;
Qu'il comprenne. . . Mais non, quand ce billet rendu
Juſtifieroit mon cœur d'un crime prétendu,
Ce n'eſt que me ſauver, & toute cette adreſſe
N'aſſure point icy les jours de ma Princeſſe.
Et qui ſçait, aprés tout, ſi cet avis ſecret,
Ne me vient point du Roy, qui me perd à regret ?
Tantôt de mon deſtin craignant pour moi la ſuite,
Lui-même il me vouloit obliger à la fuite.
Mais quoy ? remettroit-il ſa victime en ma main ?
Quoi qu'il en ſoit, il faut hazarder ce deſſein.
Eſt-il d'autres moyens de ſauver Krixene ?
Si je n'entreprens rien, ſa mort eſt trop certaine,
Je ne ſuis pas certain, flatté par ce Billet,
Que le ſens qu'il contient cache un piege ſecret.
Ah ! contre mon devoir en quel pas je m'engage ?
De tous mes ennemis quel ſera le langage ?
Qu'ils ſe vont applaudir de m'avoir accuſé !
Mais enfin ce que j'aime à la mort expoſé,
Emporte ma raiſon, éperduë, égarée.
Allons : Mais de ces lieux quand je l'aurai tirée,
Je reviens auſſi-toſt me rendre aux mains du Roy,
Et payer de mon ſang, & pour elle, & pour moy.

## SCENE VIII.

### ARCAS, STHENELUS.

ARCAS.

SEigneur, qu'ay-je entendu ? quelle étrange nouvelle ?

STHENELUS.

Vien, ſur moi, cher Arcas, j'ay beſoin de ton zele.
Allons, où le deſtin, vainement combattu,
Malgré tous mes efforts, entraîne ma vertu.

*Fin du quatriéme Acte.*



## SCENE PREMIERE.

### EGE'E *seul.*

JUste Ciel ! Qu'ay-je appris ! ma vangeance est bravée,
Du Fort, avec Thamire, Erixene est sauvée ;
Et sa garde séduite avec elle sortant,
Deux hommes ont paru, qui l'ont jointe à l'instant.
De loin, & dans la nuit, on n'a pû les connoître ?
Mais quoi qu'en mes Etats je craigne plus d'un Traître,
Quoi qu'Erixene ici puisse estre en ce projet,
Des amis de son Pere appuyée en secret,
Je n'en puis accuser que la main d'un Rebelle,
Qu'une amour éperduë interesse pour elle.
C'est Sthenelus, sans doute, accompagné d'Arcas,
Mes ordres sont donnez pour courir sur leurs pas ?
Il leur reste à passer les portes de la Ville :
Mais comme cet obstacle à prévoir est facile,
Il est à présumer qu'ils ont aussi séduit,
Ceux qui pour les garder, y veillent cette nuit.
Ainsi pour me trahir tout est d'intelligence.
Voilà pour un Ingrat le fruit de ma clemence.
De toutes mes bontez voilà quel est le prix.

SCENE

## SCENE II.

### EGE'E, HYLLUS.

HYLLUS.

CAlmez l'inquietude où flotent vos esprits ;
Seigneur, avec vos vœux la fortune conspire,
Et l'on vient de reprendre Erixene, & Thamire,
On les rameine.

E G E' E.

O Dieux ! vous m'avez secouru.

H Y L L U S.

De leur fuite averty Thrasile est accouru,
Suivy d'un gros d'amis & de soldats fidelles,
Et sans peril d'abord a crû s'emparer d'elles :
Leur escorte en effet a fuy sans résister,
Deux seuls à vos soldats osent les disputer,
Et leur courage aidé du desordre & de l'ombre,
Balance quelque temps l'avantage du nombre.
Ils se font un rempart de mourans & de morts ;
Et tandis qu'a les prendre on fait tous ses efforts,
On emmeine Erixene, & j'ay cru que mon zele
Vous en devoit, Seigneur, la premiere nouvelle.

E G E' E.

Allez, que sans Thamire on l'ameine en ces lieux,
Je veux l'entendre seul.

## SCENE III.

EGE'E *seul.*

O Secourable Dieux,
Vous ne permettez pas que l'audace & le crime
Bravent si pleinement mon courroux legitime,
Et faisant avorter un dessein odieux,
Sur son perfide Autheur vous dessillez mes yeux.
Plus de lâche retour, plus d'indigne clemence,
Si l'Ingrat une fois retombe en ma puissance.
Mais déja ma captive est remise en mes mains.

## SCENE IV.

EGE'E, ERIXENE, HYLLUS.

EGE'E

QUoy! Madame, c'est vous qui formez ces desseins?
Vous qui braviez tantôt la mort en ma presence,
Vous craignez maintenant & fuyez ma vengeance?
Sans doute depuis peu vos projets glorieux,
Par de nouveaux attraits vous ont frapé les yeux?

ERIXENE.

N'insultez point, Seigneur, au malheur qui m'entraîne,
Et joüissez du sort qui m'offre à votre haine:

Immolez un objet qui vous blesse les yeux.
Le Ciel me fit d'un sang qui vous est odieux.
Voilà quel crime en moy doit icy vous déplaire.
Pourquoy m'en chercher un frivole, imaginaire ?
De quoy m'accusez-vous, & qu'est-ce que je puis ?
Suis-je donc tant à craindre en l'état où je suis ?
Des rives où j'allois par l'orage écartée,
Vous cherchois-je en ces bords, où les flots m'ont jettée ?
Et si vous me croyez, le motif & le prix
De ce complot secret contre vous entrepris,
M'auroit-on envoyée au Roy de Syracuse ?
Ce n'est point la frayeur qui fait que je m'excuse.
Pallantide, ce nom me condamne à la mort,
J'en accepte l'arrest ; mais du moins dans mon sort,
Ne mefiez pas, Seigneur, ceux que de vaines Fables
A vos yeux abusez, font passer pour coupables.

EGE'E.

Pour garans de leur foy je prendray vos discours.
Et qui m'assurera trompé par vos détours,
Que le bruit d'un hymen, qu'on prit soin de répandre,
N'estoit pas un faux bruit semé pour me surprendre ?
Tandis que vous veniez, pleine de vos projets,
Inconnuë, & presente, en hâter les effets :
Votre haine commune à toute votre race,
Votre déguisement, votre amour, votre audace,
L'avis des Dieux, les vents & les flots en courroux,
A l'aspect de ce Port declarez contre vous :
Votre desespoir même après tant d'artifices,
Sont-ce là contre vous de trop foibles indices ?
Mais si la verité parle par votre voix,
Sans feinte, sans détour, dites-moy cette fois,
Quels sont ces défenseurs, de qui l'audace extrême:

## SCENE V.

### EGE'E, AMINTAS, ERIXENE.

AMINTAS.

N'En doutez plus, Seigneur, c'eſt Sthenelus luy-même,
Et ce fer vous en eſt un témoin aſſuré,
Je l'ay tiré du ſein de Thraſile expiré.
Sans doute Sthenelus accablé par le nombre,
Dans la confuſion de cette nuit ſi ſombre,
Aſſez ſubitement ne l'a pû dégager
Du corps, où ſa fureur venoit de le plonger :
Je l'arrache avec peine, &c.

EGE'E.

Me trompé-je ? donne,
Que vois-je ? juſtes Dieux !

AMINTAS.

Seigneur, qui vous étonne ?
Quel mouvement ſoudain agite vos eſprits ?

EGE'E.

Ah ! je connois enfin l'aſſaſſin de mon Fils.
Mais quoy ? ne s'eſt-on pas aſſuré de ce Traiſtre ?

AMINTAS.

Oüy, Seigneur, & bien-tôt vous l'allez voir paroître.
Vos Soldats ont pris ſoin, ſur vos ordres exprès,
De reſerver ſa vie à vos juſtes Arreſts.
Mais comme l'on craignoit que le peuple en allarme,
Pour un captif ſi cher ne prit contr'eux les armes :

Pour éviter la foule, en conduisant ses pas,
Ils prennent des détours qu'on ne soupçonne pas.
Arcas est en lieu seur, & par ma vigilance
Je sçauray... Mais je voy Sthenelus qui s'avance.

EGE'E.

Enfin, graces aux Dieux, je vais estre vangé.

ERIXENE.

O sort! pour m'accabler tu n'as rien negligé.



## SCENE VI.

### EGE'E, STHENELUS, ERIXENE, AMINTAS.

STHENELUS.

Seigneur, sans qu'il falut y forcer mon courage,
De mon retour certain vous aviez là le gage,
Moy-même je venois m'offrir au chastiment
D'un dessein genereux entrepris vainement;
C'est l'unique forfait où ma flâme trompée...

EGE'E.

Le seul forfait, Ingrat! connois-tu cette épée?

STHENELUS.

Oüy, Seigneur, c'est la mienne, & cette même main
D'un perfide ennemy vient d'en percer le sein.
Par elle j'ay puny sa trahison connuë.

EGE'E.

Et comment en tes mains est-elle parvenuë?

STHENELUS.

C'est de tout l'Univers un secret ignoré,
Et qui jamais par moy ne sera declaré.

Quel fruit tirerez-vous de sçavoir ce mystere ?

EGE'E.

Quel fruit peux-tu pretendre en me le voulant taire ?
Je ne connois que trop d'où partent tes refus,
Perfide, c'est par toy que mon Fils ne vit plus.
Sa mort a mis ce fer dans tes mains homicides,
Et c'est avec raison que les fiers Pallantides
Se sont vantez du coup dont ils t'avoient chargé,
Mais que visiblement les Dieux m'ont protegé!
Qu'ils t'ont bien aveuglé, quand ta main sanguinaire
Osa porter contre-elle un témoin si sincere!
Par quel évenement tes crimes éclaircis...

STHENELUS.

Qui moy! vous m'imputez la mort de votre Fils?
Où l'aurois-je connu? Par quel nouvel outrage
Veut-on...

EGE'E.

Cette fierté t'est un foible avantage:
Il faut, il faut parler? il faut me confesser,
Par quel sort en tes mains ce fer a pû passer.

STHENELUS.

Si ma fidelité frape peu votre veuë,
Ma fermeté du moins vous est assez connuë,
Pour comprendre qu'il n'est ni pouvoir, ni rigueur,
Capable d'arracher un secret de mon cœur.
S'il vous est cependant d'une extrême importance,
Qu'aujourd'huy, malgré moy, je rompe le silence:
Je souhaite, Seigneur, une grace de vous;
J'en excepte mes jours dévoüez à vos coups:
Faites-moy seulement une ferme promesse,
Que vous épargnerez cette jeune Princesse.
Peut-être mon secret, quand vous l'aurez apris,
Ne vous paroistra pas, Seigneur, d'un si grand prix;
Mais tel qu'il est enfin, si vous voulez l'entendre,

Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis vous l'aprendre.

EGE'E.

Ses jours sont assurez, je te le jure.

ERIXENE.

Et moy,
Quelque soit ce secret que veut sçavoir le Roy,
J'en atteste des Dieux la puissance suprême,
Vous en perdrez le fruit, & par cette main même,
Je meurs, si vous mourez, & malgré votre effort.

STHENELUS.

Vous perdrez ce dessein quand vous sçaurez mon sort.
Je me vais attirer votre juste colere;
Ouy, celuy qui forma le dessein de vous plaire,
Pour qui d'un Roy puissant vous méprisez les vœux,
Et bravez tous les traits d'un sort si rigoureux,
N'estoit qu'un Imposteur, qu'un peu de renommée;
Cachoit sous un faux nom à votre ame enflâmée,
Et qui brûlant d'un feu qui vous doit outrager,
N'offroit à votre amour que le Fils d'un Berger.

ERIXENE.

Qui? vous?

EGE'E.

Et d'où vient donc que tu t'es osé dire
Du sang de Sthenelus, illustres en Epire?

STHENELUS

Le sort en fut l'auteur, les Dieux m'en sont témoins,
Et l'endroit, où ce fer fut trouvé par mes soins.

EGE'E.

En quel temps? en quel lieu?

STHENELUS.

Sous un Autel rustique,
Dans un bois où l'on vient par un usage antique,
Implorer tous les ans Jupiter Sthenien.
C'est là, c'est de ce nom que je formay le mien,

Au lieu du premier nom, qui donné par mon Pere,
De ma basse origine eût trahy le mystere,
Et par mille travaux je courus démentir,
Le sort injurieux qui m'en a fait sortir.
Frapé de leur éclat, chacun me voulut croire
D'un sang dont en effet je soutenois la gloire,
Je laissay dans l'erreur tous les Peuples surpris,
Et dérobay par là mon sang à leurs mépris.

EGE'E.

Quel trouble dans mon cœur ce récit a fait naistre?
Et qui t'avoit appris où ce fer pouvoit estre?

STHENELUS.

Mon Pere qui touchoit aux portes du trépas.
Il m'appella, me prit, pleurant entre ses bras,
Me dit que de mon sort je prisse peu d'allarmes,
Qu'il sçavoit que les Dieux, pour essuyer mes larmes,
Me feroient retrouver bien-tôt dans leur appuy,
Tout ce que par sa mort je croyois perdre en luy;
Que par ce fer caché sous un Autel champestre,
Un jour avec éclat je me ferois connoistre:
Il me marqua l'endroit où je l'irois trouver,
Et surpris de la mort, il ne put achever;
J'executai son ordre, & pour n'y plus paroistre,
J'abandonnay déslors le lieu qui m'a vû naistre,
Et sous un nouveau nom déguisant mon destin,
De mon trépas alors courut un bruit certain;
J'appuyay ce faux bruit qui cachoit ma naissance.

EGE'E.

O Ciel! ne démens point ma secrete esperance.
Et ton Pere? quel nom portoit-il? en quels lieux
As-tu reçû de luy la lumiere des Cieux?

STHENELUS.

De tout mon sort, Seigneur, je vous ay rendu conte;
Qu'est-il besoin encore de vous prouver ma honte?

EGE'E

Il y va de tes jours, de ton bonheur, du mien.

STHENELUS.

Son nom estoit Lycas.

EGE'E.

Dieux! qu'entens-je? & le tien?

STHENELUS.

Vous le voyez, Seigneur, gravé sur cete épée.

EGE'E.

De quel étonnement ay-je l'ame frappée!
Et ton pays?

STHENELUS.

Un lieu nommé Celenderis;
Prés des murs de Trezene.

EGE'E.

Ah Thesée! Ah mon Fils!
Est-ce toy que le Ciel offroit à ma colere?
Est-ce toy que je trouve armé contre ton Pere?

STHENELUS.

Moy Seigneur!

ERIXENE.

Luy son Fils!

EGE'E.

Ouy, reconnois ton sort;
Crois-en d'un Pere émû la joye & le transport.
Un autre par mon ordre en prit le caractere;
Rends-moy le cœur d'un Fils, tu vois l'amour d'un Pere,
Et détachant ton sort d'un complot odieux,
Vien regner sur le Trône, où regnoient tes Ayeux.
O Dieux! où m'emportoit une aveugle furie?
Pour vanger ton trépas j'allois t'oster la vie.
Vous, courez à la Reine annoncer ce bonheur.

Vous, courez à la Reine annoncer ce bonheur.

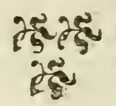
ERIXENE *à part.*

Croiray-je, justes Dieux, ce que je voy ?

STHENELUS.

Seigneur,

Pardonnez à mon ame interdite, éperduë.
Le silence où me jette une joye imprévûë.
Moy le Fils de mon Roy ? Par quel tendre transport
Je sens que mon amour me confirme mon sort !
Que je suis de ce nom digne par ma tendresse !
Mais, Seigneur, vous voyez cette jeune Princesse,
C'est moy, c'est mon amour qui causa ses malheurs,
Et bien loin de songer a séparer nos cœurs,
Souffrez ce sentiment d'une flâme fidelle.
Plus de gloire pour moy, plus de bonheur sans elle;
Elle est de mes travaux & le prix & l'objet.



## SCENE VII.

EGE'E, STHENELUS reconnu pour Thesée, ERIXENE, AMINTAS, UN GARDE.

UN GARDE.

De la Reine Seigneur, apprenez le projet.
Du sort de votre Fils elle est instruite a peine;
Que j'ay vû sur son front une rougeur soudaine.
La honte & le dépit éclatent dans ses yeux.
Elle s'en va, dit-elle, abandonner ces lieux.
Son départ résolu s'apprête en diligence.

## SCENE DERNIERE.

EGE'E, THESE'E, ERIXENE.

THESE'E.

Ah! faut-il que pour moy, Seigneur;

EGE'E.

Va ta presence
Me console de tout, & je vaincrai mon cœur
Pour mettre tous mes soins à combler ton bonheur.

Sans vous je ne puis rien, & c'est à vous, Madame
D'achever mon projet en couronnant sa flâme ;
Je croy que votre cœur ne m'en dédira pas.
Par là de nos maisons calmons tous les debats.
Que Pallante avec joye apprenne que sa Fille
A remis, par mon choix, le Sceptre en sa famille.

ERIXENE.

Seigneur, quelle bonté, quel destin glorieux...

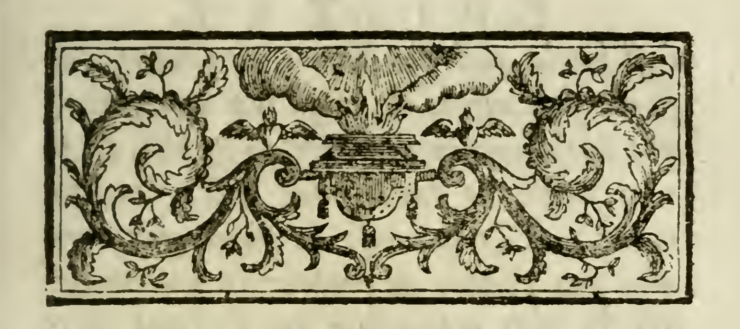
EGE'E.

Allons, & que le bruit s'en répande en tous lieux,
Qu'Athenes partageant mon bonheur & ma joye,
Reconnoisse le Fils que le Ciel me renvoye.

FIN.

# POLIXENE,

## *TRAGÉDIE.*



# A MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ESPINOY.



*ONSEIGNEUR,*

*Cet Ouvrage que je prens la liberté de dédier à* VOSTRE ALTESSE, *lui avoit déja été lû plusieurs fois, avant que d'être exposé sur le Theatre. C'est par votre goût, MONSEIGNEUR,*

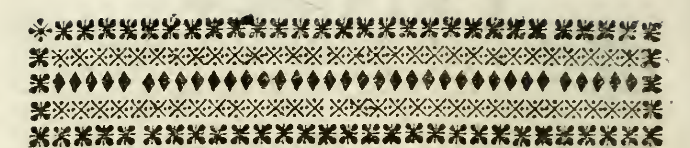
*c'est sur la justesse de vos sentimens que je me suis assuré de ce qu'il y avoit alors qui dût plaire ou déplaire au Public, & je n'ai laissé de fautes que dans les endroits, où la foiblesse de mon genie ne m'a pas permis de profiter de vos lumieres. Je puis même dire que l'estime avec laquelle vous aviez parlé de cette Tragédie, avant sa representation, avoit déja disposé tout le monde à l'écouter favorablement. Ainsi, MONSEIGNEUR, cette protection que j'ose vous demander ici, n'est qu'une continuation de celle, dont vous avez déja bien voulu l'honnorer. Ce me seroit en même tems une occasion bien naturelle de satisfaire les sentimens de ma reconnoissance, en faisant l'éloge de mon Protecteur, & de marquer par là l'honneur que fait aux Belles Lettres, l'amour, & le goût que V. A. conserve pour elles au milieu des occupations de la Guerre, mais je sçai quel risque court auprès d'elle un faiseur d'éloges. Sa grandeur d'ame lui*

*persuade, qu'il suffit de les meriter; & il est plus sûr pour moi de m'en tenir aux assurances du profond respect, avec lequel je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

*DE VOSTRE ALTESSE,*

Le très-humble & très-obéïssant serviteur
A. D. L. F.



# PRÉFACE.

LE ſujet de cette Tragedie eſt ſi connu, qu'il n'eſt pas beſoin que je l'explique ici plus au long, & il eſt aiſé de diſtinguer ce que j'ai trouvé dans la Fable, d'avec ce que l'Art m'a fourni. Mon entrepriſe, à la verité, a été bien hardie pour un coup d'eſſai. J'avois lieu d'apprehender que je n'euſſe pas aſſez de force, pour ſoûtenir un ſujet auſſi terrible que celui-là, & faire goûter ſur notre Theatre ce qu'il a de ſauvage, & de feroce à notre égard. Mais les difficultez ne m'ont point rebuté. Au contraire, il m'a ſemblé que, ſi j'avois quelque genie, c'étoit de ces difficultez mêmes que je devois tirer les principaux agrémens de ma Tragedie.

Comme c'eſt ma premiere, je me flatois que les Critiques dédaigneroient de l'attaquer ; mais je me ſuis bien trompé. Elle leur a paru digne de leur envie, & ils m'ont fait l'honneur de me traiter comme un homme, dont ils auroient eu à détruire la repu-

tation déja établie par d'autres Ouvrages. Ils ont formé aussitôt des cabales, qui n'ont rien oublié de leurs artifices ordinaires, pour décrier ma Piece, & j'ai eû le plaisir d'y voir souvent quelques-uns de ces Messieurs qui y venoient exprès pour avertir le Public, par l'air de leur visage, & par leur contenance, qu'elle ne devoit pas lui plaire : mais par bonheur pour moi, le Public ne s'en est pas rapporté à eux. Il n'a pû s'imaginer qu'il y vinsent si souvent, pour le bizarre dessein de s'y ennuyer.

Tout ce qu'ils ont repris dans mes quatre premiers Actes, est si frivole, & a fait si peu d'impression sur l'esprit des gens raisonnables, que je croi pouvoir sans me faire tort, m'épargner la peine d'y répondre. Je ne m'arrêterai seulement qu'au cinquiéme Acte qui a été le plus attaqué, & dans lequel ils prétendent que j'ai fait des fautes que l'on ne peut pas défendre. C'est ce que nous allons voir.

La premiere de ces fautes, qui passe chez eux pour absolument insoutenable; c'est où Polixene declare à Ulysse, le dessein que Pyrrhus a formé de la sauver par la fuite. Ils disent qu'il y a trop d'ingratitude à cette Princesse, d'exposer par là si inhu-

mainement deux Princes, qui ont hasardé toute chose pour elle. Mais je prie ces Messieurs, de considerer, qu'en parlant de Pyrrhus, elle ne dit rien qu'Ulysse ne sçût déja, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il crût qu'autre que ce Prince, pût entreprendre de la tirer des mains des Grecs. Quant à Telephe, elle n'en parle point. Il est vrai qu'elle dit, qu'elle doit fuïr en Mysie; mais quoique Telephe en fût Roi, tout le monde le croyoit mort, & Ulysse ne pouvoit pas juger qu'il eût part à cette entreprise. D'ailleurs Polixene, se livrant elle-même entre les mains d'Ulysse, il n'a plus de soupçons à éclaircir. Toute son attention n'est plus qu'à voir ce qui arrivera de cette Princesse. Je demande maintenant si cet endroit est insoutenable.

Mais l'objection où ils ont crû triompher davantage, c'est celle qu'ils m'ont faite dans mon dénoüement.

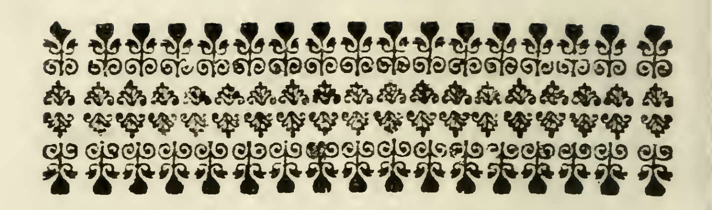
Ils m'ont reproché d'avoir falsifié l'Histoire dans la mort de Polixene. Il est vrai que je ne leur ai point fait voir, comme chez les Anciens, Pyrrhus égorgeant cette Princesse de propos déliberé : mais loin d'en meriter le moindre blâme, ils devroient au contraire me tenir compte d'avoir sçû

par là leur adoucir une action si atroce, & qui n'auroit pas manqué de leur faire horreur à eux-mêmes. Un Poëte, est un Poëte, & non pas un Historien; selon les regles de l'Art j'ai droit de préferer à une verité choquante, une vraisemblance agreable. Ainsi l'enseigne Aristote qui déclare expressément, *que ce n'est pas le propre du Poëte de dire les choses comme elles sont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver necessairement, ou vraisemblablement*. Ainsi l'ont pratiqué les plus celebres Auteurs, & c'est sur ce précepte que feu Monsieur Corneille, dit sur la mort de Clytemnestre, que *pour rectifier ce sujet à notre mode, il faudroit qu'Oreste n'eût dessein que contre Egiste, que cette Reine s'opiniatrât à la défense de son adultere, & qu'elle se mît entre son fils, & lui si malheureusement qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit porter à cet assassin de son Pere*. Et qu'ai-je fait autre chose?

Plusieurs personnes judicieuses se sont renduës à ses raisons: mais, m'ont dit quelques-uns; pourquoi faire faire le recit de cette mort par Pyrrhus même? l'état où il est lui laisse-t'il l'esprit assez libre pour raconter un tel accident? Mais pour peu de bonne volonté qu'ils eussent eû pour moi, auroient-

ils dû regarder celà comme un recit ? Pyrrhus au desespoir de son malheur, est désarmé& entraîné par ses amis vers sa tente. Il rencontre son Rival, à qui il demande la mort, & pour le porter à la lui donner, il lui apprend comme il vient de tuer lui-même la Princesse qu'ils aimoient tous deux. N'est-ce pas là une action, plutôt qu'un recit ?





# ACTEURS.

POLIXENE.

PYRRHUS.

TELEPHE.

ULYSSE.

ISMENE, Confidente de Polixene.

LYCAS, Confident de Pyrrhus.

ARSACE, un Troyen de la ſuite de Polixene.

DORIS, une Suivante de Polixene.

*La Scene eſt devant les ruines de Troye, dans les tentes de Pyrrhus.*

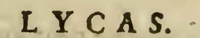


# POLIXENE, *TRAGEDIE.*

## ACTE I.

### SCENE I.

PYRRHUS, LYCAS.



LYCAS.

OUY, Seigneur, vôtre bras animé par la gloire
Dans nôtre Camp d'abord ramena la victoire,
Et terrassant les murs & l'orgueil d'Ilion,
De Sparte enfin vengée a relevé le nom.
Par vous, par vos exploits, les Grecs comblez de joye,
A l'aspect des tresors & des remparts de Troye,

Dont leurs yeux de plus près ont connu la hauteur,
De sa chûte aux Destins pardonnent la lenteur.
Pour porter le butin, attendu dans Mycene,
Tous nos mille Vaisseaux ne suffisent qu'à peine,
Et de tout ce butin votre cœur peu flaté
Ne veut en retenir qu'une jeune Beauté,
L'aimable Polixene, à qui le sort severe
A ravi, par vos mains, & le Trône, & son Pere.
Mais cependant, malgré tant d'exploits si fameux,
Je doute qu'aujourd'hui, favorable à vos vœux,
Le fier Agamemnon puisse voir, sans envie,
La Fille de Priam à vos loix asservie.
Sans son consentement, au mépris de ses droits,
De votre seul aveu vous avez fait ce choix.
Vous sçavez que soigneux de venger ses injures.....

PYRRHUS.

La vérité s'accorde avec tes conjectures.
Ulysse à ce sujet doit venir me parler.
Je l'attens.

LYCAS.

Ainsi rien ne peut vous ébranler,
Et . . . .

PYRRHUS.

Je t'entens. On dit que pour venger son frere,
Autour de Troye en pleurs, traîné sur la poussiere,
Sous l'espoir d'un hymen, ses criminels appas,
D'Achile, dans le piege, attirérent les pas:
Mais j'en suis bien vengé, Lycas, & plus peut être
Que n'attendoit la Grece, & que je n'ai dû l'être.

LYCAS.

Loin de vouloir, Seigneur, armer votre couroux
Contre des malheureux abatus par vos coups,
Je ſçai qu'un Conquerant met le comble à ſa gloire,
En moderant pour eux l'orguëil de la victoire ;
Et c'eſt avec plaiſir que je vois aujourd'hui
Une tendre pitié vous rendre leur appui.
Conſolez, protegez cette jeune Princeſſe ;
Mais ſans prendre pour elle une indigne tendreſſe,
Sans vouloir que l'hymen uniſſant vos Maiſons ....

PYRRHUS.

Ceſſe de m'oppoſer d'inutiles raiſons.
Un amour invincible, & me force & m'entraîne.
D'un vain remords au moins épargne-moi la gêne.
En quel tems, en quels lieux, ô Ciel ! à quel Vainqueur
L'Amour & le Deſtin ont-ils livré mon cœur ?
Quel exemple jamais, avec plus d'évidence,
A marqué leur caprice, & fait voir leur puiſſance.
L'indigne mort d'un Pere excitant mon couroux,
Je pars, je viens à Troye. Elle cede à mes coups.
Alors, il t'en ſouvient, pour venger ma patrie,
Dans le Palais forcé quelle fut ma furie !
Tu vis à quel excès j'en pouſſai les tranſports.
Je courois à travers, & la flâme & les morts.
J'arrive tout ſanglant aux lieux où Polixene
Attendoit le moment de ſa perte certaine.
Là des femmes en foule, & ſa Mere & ſes Sœurs
Embraſſoient un Autel arroſé de leurs pleurs.
Soudain à mon abord cette troupe tremblante
D'un effroyable cri marque ſon épouvante.

Toutes au même instant tombent à mes genoux.
Polixene en rougit, & s'offrant à mes coups,
*D'une fille de Roi, que la Fortune brave,*
*Tien, fais une victime, & non pas une Esclave.*
Me dit-elle. A ces mots, à l'éclat de ses yeux,
Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux,
Tout mon courroux s'éteint, & voyant mon épée
Qui fumoit dans ma main, du sang des siens trempée,
Je parus, dans le trouble où flotoient mes esprits,
Un criminel confus, dans son crime surpris.
Plein d'une émotion inconnuë à moi-même,
Je cherchois une excuse à mon desordre extrême,
Quand Telephe enflâmé d'amour & de couroux
Accourt à sa défense & vient fondre sur nous.
Si j'avois ignoré ce qui causoit mon trouble,
Ma fureur que ce Prince, & réveille & redouble,
M'en fit appercevoir le principe fatal.
Je sentis que mon bras combattoit un Rival.
Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame,
Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flâme.
Que te dirai-je, enfin ? Mon cœur depuis ce jour
Attend tout son bonheur du sort de son amour.

LYCAS.

Mais quelle est pour vos feux cette fiere Princesse ?
Tout lui parle, Seigneur, contre votre tendresse.
Voulez-vous, par les droits de Maître & de Vainqueur,
La contraindre à l'Hymen, sans l'aveu de son cœur?
En avez-vous enfin quelque garand sincere ?
Je croi qu'instruit du piege, où tomba vôtre Pere,
Avant que vous fier, Seigneur, à ses appas,
Vous avez sçû longtems examiner....

PYRRHUS.

Helas !
Soit qu'un aveugle amour fasse mon assurance,
Soit qu'une ame sincere ait peu de défiance :
Mais enfin, si son cœur se fut toujours forcé
A flâter mes desirs, comme il a commencé,
Elle eût pû me tromper, & l'exemple d'Achile
A mes sens enchantez devenoit inutile.
Mais depuis quelque tems je la voi ne songer
Qu'à fuïr mes entretiens, ou qu'à les abreger.
Je voi de mon espoir avorter tous les charmes
Dans ses yeux tantôt fiers, tantôt trempez de larmes.
En vain j'en ai voulu découvrir les raisons.
C'est trop nourrir, Lycas, d'inutiles soupçons.
Il faut que pour jamais mon embarras finisse,
Et dès que j'aurai sçu ce que me veut Ulysse,
Je veux .... Mais je le voi qui s'avance vers nous.



# SCENE II.

## ULYSSE, PYRRHUS, LYCAS.

ULYSSE.

Vous sçavez quel sujet m'ameine devant vous,
Seigneur. On vous a dit avec combien de peine
Agamemnon vous voit retenir Polixene,
Que ce choix fait par vous, sans l'avoir consulté,
Lui semble un attentat sur son autorité.
Il eût été content que vôtre ame moins fiere
Eût voulu se forcer à la moindre priere :
Mais vous voulez, dit-il, ne rien devoir qu'à vous,
Et bravez hautement ses loix & son courroux.
Je sçai, quelque chagrin qui contre vous l'inspire,
Que son pouvoir tout seul, Seigneur, ne peut vous nuire :
Mais tous les autres Rois, offensez comme lui,
A ses ressentimens prêteront leur appui.
Quand pour Chef de l'Armée ils l'élûrent eux-mêmes,
Pour joindre plus d'honneurs à ses tîtres suprêmes,
Ils résolurent tous d'une commune voix
Que du butin conquis il eut le premier choix,
Et qu'après, sans qu'aucun pût s'en faire une injure,
Le sort choisît pour eux, & prévint tout murmure,

Pourquoi le ſeul Pyrrhus, de ſa grandeur jaloux,
Enfraint-il une loi, que nous ſubiſſons tous ?
Diſent-ils. Sa valeur, il faut qu'on le confeſſe,
Par d'illuſtres efforts, a bien ſervi la Grece :
Mais s'il croit qu'aujourd'hui l'éclat de ſes exploits
Le doit mettre au-deſſus, & de nous, & des loix,
Qu'il ſonge, à le flater quelque ſoin qu'on employe,
Que dix ans après nous arrivé devant Troye,
Ses bras n'ont abattu que des murs chancelans,
Par l'effort de nos coups ébranlez dès longtems.
Seigneur, tel eſt de tous le langage ſincere
Que j'expoſe à vos yeux ſans fard & ſans myſtere,
Afin que vous puiſſiez avec pleine clarté
Conformer le remede à la néceſſité.

PYRRHUS.

Seigneur, dans ce chagrin dont leur ame eſt ſaiſie,
Je voi, ſans m'étonner, leur noire jalouſie :
Et quoi que votre bouche ait pû me déclarer,
L'exemple de mon Pere a dû m'y préparer.
Après mille travaux, à leur deſſein utiles,
Qu'à peine ont-ils payez de loüanges ſteriles,
Leur lâcheté ſouffrit qu'un affront à leurs yeux,
Flêtrit impunément ſon front victorieux.
Ce fut pour tous les Chefs une inſigne victoire,
De voir Agamemnon, ennemi de ſa gloire,
Rabaiſſer ſes exploits, pour relever les leurs,
Et pouſſer ſon dépit, juſqu'à verſer des pleurs :
Mais lorſque profitant du bruit de ſa retraite,
Hector ſe promettoit leur entiere défaite,
Que les chaſſant du Camp, embraſant leurs Vaiſ-
ſeaux,
Il fermoit à leur fuite, & la terre & les eaux ;
Alors humbles, honteux de ce fatal divorce,

Du bras qui leur manquoit ils connurent la force ;
Et ce Roi si superbe, & ces Chefs si jaloux
Se crûrent trop heureux d'appaiser son courroux.
Alors, Seigneur, alors, on lui rendit justice.
On ne se piqua plus de l'indigne caprice
De vouloir lâchement enlever de ses bras
Une fille, le prix de tant d'heureux combats.
Mais depuis qu'au tombeau le sort l'a fait descendre,
Quels honneurs les Ingrats songent-ils à lui rendre ?
On le laisse oublié dans un vil monument,
Dont sa cendre & son nom est l'unique ornement ;
Tandis qu'ils sont chargez des tresors d'un Empire,
Que sans son propre Fils leurs bras n'ont pû détruire ;
Et ce Fils à leur gré pousse trop loin ses droits,
D'oser de sa Captive être maître à son choix.
Seigneur, si je n'ai point mérité de salaire,
Je demande le prix des exploits de mon Pere,
De Telephe par lui contraint dans ses Etats
A vous livrer passage, après tant de combats,
De Thebes, de Lesbos, de Lyrnesse, de Chryses,
De Scyros, de Scylla, de Tenedos conquises,
Du carnage arrêtant les eaux du Simoïs,
De l'Aurore pleurant le trépas de son Fils,
D'une fiere Amazone aux flots livrée en proye :
Je demande le prix du desespoir de Troye,
Quand elle vit tomber, sous ses coups trop certains,
Celui, dont le bras seul reculoit ses destins.
Du mépris de ses loix Agamemnon m'accuse :
Mais qu'il quitte, il est tems, un orgueil qui l'abuse.
Après avoir vengé l'affront de Menelas,
J'ai dégagé vers lui mes sermens & mon bras ;

Des Princes de la Grece il cesse d'être arbitre,
Et les flâmes de Troye ont effacé ce titre.
Ces Princes, il est vrai, satisfaits de ses loix,
Jusqu'au jour du départ lui conservent ses droits.
Ils peuvent faire plus; & si c'est leur envie,
Lui soûmettre à jamais leurs Etats & leur vie.
Chacun peut à son choix disposer de son bien,
Et moi je fais aussi ce qu'il me plaît du mien.

ULYSSE.

Seigneur, je l'avoüerai, sans aucun artifice,
Ce discours est fondé sur beaucoup de justice:
Mais dans votre conduite un peu trop de fierté
Empêche qu'on en sente, & goûte l'équité.
Cette hauteur en vous nous blessa dans Achile.
Sa valeur, il est vrai, nous fut longtems utile:
Mais d'un esprit si fier un service en effet
Est un joug qu'il impose, & non pas un bienfait.
Voulez-vous d'un ami croire l'avis sincere?
D'Agamemnon vous-même appaisez la colere,
D'un visage plus doux representez vos droits,
Et forcez tous les Grecs de loüer vos exploits.

PYRRHUS.

Oüi, je sçai que d'encens tous les Mortels avares
Ne l'offrent que par force aux vertus les plus rares,
Et chargez à regret de semblables tributs,
Ne cherchent qu'un prétexte à fonder leur refus.
Mais quelle estime aussi voudroit-on que j'en fisse?
S'ils le donnent par force, ils l'ôtent par caprice.
Pour un bien si peu sûr, ce n'est pas mon dessein
D'en abandonner un, Seigneur, qui m'est certain.
Mais pour trancher, enfin, ce discours inutile,

Songez qu'il eſt pour vous plus noble & plus facile,
De convaincre les Grecs ; contre moi ſoûlevez,
De ces mêmes raiſons, que vous-même approuvez,
Que d'employer, Seigneur, tout ce grand artifice
A me faire eſſuyer ici leur injuſtice.

ULYSSE.

Hé bien, puiſque les Grecs n'obtiennent rien de vous,
Prince, je dois ici vous déclarer pour tous,
Que vous-même étouffant une vaine tendreſſe,
Il faut entre leurs mains remettre la Princeſſe,
Ou qu'enſemble appuyant les droits d'Agamemnon,
Bientôt de vos refus ils ſe feront raiſon.



# SCENE III.

## PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Et nous allons, Lycas, instruits de leur menace,
Nous mettre hors d'état de craindre leur audace.
Allons voir mon Armée, & prêts à tous besoins,
De leurs ressentimens prévenons tous les soins:
Mais la Princesse vient.



# SCENE IV.

## POLIXENE, PYRRHUS, LYCAS, ISMENE.

POLIXENE.

PAr mille cris de joye,
Dont j'entens retentir les rivages de Troye,
En ce moment, Seigneur, j'apprens que vos Vaisseaux
N'attendent que les vents pour repasser les eaux,
Et je viens, si je puis, dans le tems qui me reste,
Par vous de mes malheurs parer le plus funeste.

PYRRHUS.

Madame, commandez. Par quel rare bonheur,
Vous-même m'offrez-vous....

POLIXENE.

Je connois votre cœur.
Le mien aussi pour vous s'est fait assez connoître;
Et ne pouvant douter quel il est, & doit être,

Voudriez-

Voudriez-vous, Seigneur, traîner dans vôtre Cour
L'objet infortuné d'un inutile amour ?
Et me voir de malheurs & d'opprobres chargée
Servir d'un doux ſpectacle à la Grece vengée ?
Epargnez-moi, Seigneur, un ſi mortel affront.
Souffrez que ſans paſſer les flots de l'Helleſpont,
J'acheve aux bords Troyens ma triſte deſtinée,
Avec la liberté du moins où j'y ſuis née.
De tout ce que par vous en un jour j'ai perdu,
C'eſt le ſeul bien par vous qui peut m'être rendu.

PYRRHUS.

Que parlez-vous d'affront ? de liberte perduë ?
Quel eſclavage ici vous bleſſe donc la vûë ?
A nous voir tous les deux, qui de vous ou de moi,
Paroît donner, Madame, ou recevoir la loi ?
Ah ! bien loin que les Grecs inſultent à vos larmes,
Ils trouvent vôtre ſort digne de leurs allarmes.
Ils vous veulent, Madame, enlever de mes mains.

POLIXENE.

Eux, Seigneur ?

PYRRHUS.

Je cours mettre obſtacle à leurs deſſeins,
J'y hazarderai tout ; & ſi pour vous mon zele
Sort vainqueur du combat, où leur fureur m'appelle,
C'eſt à vous d'approuver, en recevant ma foi,
Ce que ſon juſte arrêt aura reglé pour moi.

Il faut, il faut, enfin, que leur haine jalouſe,
De Pyrrhus deſormais reſpecte en vous l'Epouſe.
Je ne demande pas qu'avec empreſſement
Vous acceptiez mon offre en ce même moment.
Je voi trop dans vos yeux l'embarras de votre ame ;
Et ſi votre fierté veut aujourd'hui, Madame,
Par un refus ouvert confondre mon amour,
Pour me l'apprendre, au moins attendez mon retour.





# SCENE V.

## POLIXENE, ISMENE.

POLIXENE.

QU'entens-je ? Où me réduit la Fortune inhumaine ?
Mes ennemis entre eux se disputent ma chaîne.
Je deviens le sujet, le prix de leurs combats.
Si Pyrrhus est vaincu, que deviendrai-je, helas !
Je tombe aux mains des Grecs. S'il triomphe au contraire,
Prendrai-je pour époux l'assassin de mon Pere ?

ISMENE.

Ah ! Madame, perdez ce fatal souvenir.
Vos Peres au tombeau doivent vous réünir.
Par vous périt le sien, par lui périt le vôtre,
Et le trépas de l'un venge celui de l'autre.
Quoi devez-vous encor....

POLIXENE.

Et lui puis-je jamais
Faire payer assez tous les maux qu'il m'a faits ?

Dans le piege fatal si j'attirai son Pere,
C'étoit pour l'immoler aux mânes de mon frere,
Pour lui faire expier ces transports, dont l'horreur
Sur Hector expirant signala sa fureur.
J'ai depuis à venger mon Pere, & Troye en flâme.
Mon sort seconde mal les projets de mon ame :
Mais vengeons-nous du moins, selon notre pouvoir.
Méprisons ses ardeurs, détruisons son espoir.
Que mon cœur soit l'écueil où sa gloire se brise.

ISMENE.

Madame, pardonnez à ma juste surprise.
Quel sentiment réveille en vous cette fierté ?
Avec moins de courroux vous l'avez écouté.
Et vos yeux desarmez . . . .

POLIXENE.

Ah ! j'en rougis Ismene.
Par quel art avoit-il séduit ainsi ma haine ?
Comment a-t-il jetté ce trouble dans mes sens ?
Mais il n'a pas eu lieu de s'en vanter longtems.
Et j'en vais avec soin poursuivre la vengeance.
Qui ? moi ? de son amour me voir la récompense ?
Comment d'un tel hymen vaincre la juste horreur,
A l'aspect de ces murs détruits par sa fureur ?
Ma vertu jusques-là seroit-elle affoiblie ;
O Ciel ! sous ses débris Troye est ensevelie,
Et ce Roi, que l'Asie adoroit en tremblant,
N'eut point d'autre bucher, que son Palais brûlant.
Tous les miens ont péri par le fer, par la flâme,
Ou réduits à subir un esclavage infâme,

Sans ſecours, ſans eſpoir, inſultez dans leurs fers,
De leurs gémiſſemens ils rempliſſent les airs.
Moi ſeule je jouis des miſeres de Troye.
Que dis-je? avec les Grecs, je partage leur proye.
Tout rit autour de moi, tout prévient mes deſirs.
On me parle d'amour, d'hymen & de plaiſirs.
Au milieu de la Grece, ai-je donc pris naiſſance?

ISMENE.

De ces tourmens ſecrets je plains la violence.
Jamais d'un ſort cruel les injuſtes rigueurs . . . .

POLIXENE.

O caprice fatal, qui diſpoſe des cœurs!
Par combien de raiſons Telephe eût dû me plaire?
Le nom de Fils d'Hercule, & d'ami de mon Pere,
Le trône de Myſie, & mille exploits fameux,
Tout me parloit, Iſmene, en faveur de ſes feux.
Cependant, à ma honte, un cruel qui m'opprime
A plus fait ſur mon cœur qu'un Roi ſi magnanime.

ISMENE.

Sans doute ſon amour méritoit votre choix:
Mais d'un penchant fatal peut-on forcer les loix?
Du reſte quels efforts, ſelon votre puiſſance,
Pouvoient mieux lui marquer votre reconnoiſſance?
Pour rendre à ce Heros les honneurs du bucher,
Dans la foule des morts vous l'avez fait chercher.
S'il ne s'eſt pas trouvé, vos pleurs pour ſa memoire
Ne conſacrent-ils pas votre eſtime & ſa gloire.
Quitte envers lui, Madame, examinez du moins

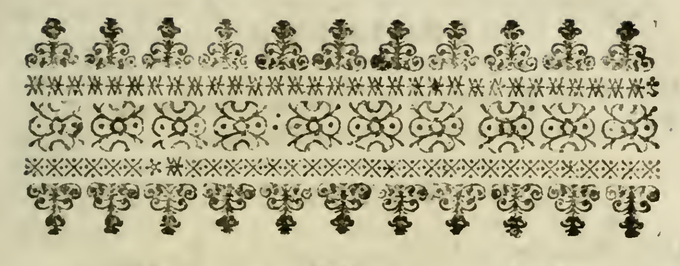
Ce qu'aux feux de Pyrrhus peuvent devoir vos ſoins.
Vous voyez, c'eſt le ſeul, qui....

POLIXENE.

C'eſt aſſez, Iſmene:
On parle de combat; j'ai lieu d'en être en peine.
Va, fais partir Arſace, & fidele témoin,
Qu'il me vienne de tout informer avec ſoin.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE I.

POLIXENE, ULYSSE.

ULYSSE.

Tandis que de Pyrrhus l'heureux éloignement
D'un ſecret entretien nous offre le moment ;
De la part de nos Grecs, j'ai deux mots à vous dire.
Madame, commandez que chacun ſe retire.

POLIXENE.

Et quel ſujet, Seigneur, vous peut conduire ici ?

ULYSSE.

Un ſujet important qui vous regarde auſſi.
De nos troubles preſens êtes-vous informée ?

POLIXENE.

On m'a dit qu'envoyé par les Chefs de l'armée,
Vous avez ſans effet entretenu Pyrrhus.

ULYSSE.

Oüi, Madame, & les Grecs bleſſez par ſes refus,
Et ſur tout par le bruit du prochain Hymenée,
Qui doit à votre ſort unir ſa deſtinée,
Pour rompre ſes projets, veulent tout hazarder,
Et la force à la main le contraindre à ceder :
Mais avant qu'on s'engage à ce remede extrême,
Je viens au nom de tous, m'adreſſer à vous-même.
Nous ſçavons vos vertus, nous les admirons tous :
Mais nous ſçavons auſſi votre haine pour nous ;
Et deſormais, s'il faut vous en parler ſans feindre,
Nous la méritons trop, pour ceſſer de la craindre.
N'eſt-ce pas elle, enfin, qui pour nous perdre mieux,
Appuyant ſes projets du pouvoir de vos yeux,
Trouva l'art de nous faire un ennemi perfide
De Telephe, d'un Roi, Fils d'un Grec, Fils d'Alcide ?
Que dis-je ? Achile même épris de vos attraits,
N'alloit-il pas pour vous trahir nos interêts ?
Lorſqu'au pied des Autels ſon trépas ſalutaire,
Sçût empêcher l'effet d'un hymen téméraire ?
Si vos yeux loin de nous, ſe font craindre à ce point,
Contre nous, parmi nous, que ne pourriez-vous point?
Maîtreſſe de l'eſprit d'un Prince redoutable,
Plein pour nous d'une haine à la vôtre ſemblable ?
Voit-on pas aux périls qu'il affronte aujourd'hui,
Juſqu'où s'étend déja votre pouvoir ſur lui ?
Non, non ; trop d'embarras ſuivroient notre victoire.

Les Grecs cherchent en paix à joüir de leur gloire,
Et ce qui dans Achile a dû les allarmer,
Contre son Fils, Madame, a droit de les armer.
A rompre cet hymen leur gloire est engagée,
Et l'injure en sera prévenuë ou vengée.
Enfin à ce projet vous-même opposez-vous.
Pyrrhus, sans votre aveu, sera-t-il votre époux ?
Vous perdrez son appui : mais enfin tous nos Princes,
Pour azile, à l'envi vous offrent leurs Provinces,
Notre amitié fera ce que fait son amour.
Voyez où vous voulez fixer votre séjour ;
Chez Nestor, chez Calchas, à la Cour de Mycene,
Heureux ! Si votre choix s'arrêtoit à la mienne !

POLIXENE.

Quelle gloire, Seigneur, qu'au milieu de mes fers,
Au milieu des débris du trône que je perds,
Ulysse Ambassadeur, devant moi se présente,
De la part de la Grece heureuse & triomphante !
Que mes propres Vainqueurs, troublez dans leurs souhaits,
Me fassent leur arbitre & de guerre & de paix !
Mais de quoi vient pour eux me charger votre adresse ?
Que m'importent à moi les périls de la Grece ?
Quel interêt si grand ai-je à remplir ses vœux ?
Ses Princes m'offrent tous un azile chez eux.
J'en reçoi leur parole, & la vôtre pour gage :
Mais ce n'est pas sortir, c'est changer d'esclavage.
Quel plaisir, quel bonheur, que ces Vainqueurs cruels
Périssent à mes yeux par leurs coups mutuels !
Qu'aujourd'hui dans son sein cette terre funeste
De ceux qui l'ont détruite ensevelit le reste,

Et qu'on ne parlât plus d'Ilion embrasé,
Sans parler de leur Camp sous sa chûte écrasé ?
Dût m'accabler leur rage, ô mon Pere, ô Patrie,
Plandrois-je en vous vengeant, & mon sang & ma vie ?

ULYSSE.

D'un si fier sentiment les Grecs n'ont point douté;
Mais pour vous arracher à cette fermeté,
Sçachez que les Troyens qu'ils ont en leur puissance,
Votre mere, vos Sœurs, sentiront leur vengeance,
Seront tous immolez prémices des horreurs
De la guerre qu'entr'eux allument vos fureurs.

POLIXENE.

Et quelle peur par-là prétendez-vous leur faire ?
Craindront-ils une mort qui finit leur misere ?
Qui d'eux auroit regret à son sang répandu,
Si dans les flots du vôtre il étoit confondu ?
Ils me desavoüeroient, si ma pitié timide
Déroboit ce plaisir à leur cœur intrépide;
Et ceux qui trembleroient d'un si noble projet,
Valent-ils que pour eux on en manque l'effet ?
Mais non. Pour m'étonner c'est un vain artifice.
Qui perdroit plus que vous en un tel Sacrifice ?
Quoi ? vos Chefs couronnant tant de travaux divers,
Auroient mis une Reine & ses Filles aux fers;
Et par un vain caprice, à leur gloire funeste,
Pour une qu'ils n'ont pas, se priveroient du reste ?
Perdroient de leurs exploits le fruit & les témoins ?
Ah ! puisque de ma haine ils redoutent les soins,

Que n'en craindroient-ils pas, si leur main meurtriere
A ma vengeance encor offroit cette matiere ;
Si Pyrrhus qui le peut me sauvoit de leurs coups ?
Car enfin contre lui que fera leur couroux ?
Il n'a que ses soldats : mais tels que leur courage
Cent fois aux Grecs fuyant a fait tourner visage,
Les a sauvez du bras d'Hector victorieux.
Que craindra-t-il de vous, secondé par les Dieux,
Quand de vos cruautez, dont frémit la nature,
Tant de meurtres affreux combleront la mesure ?

ULYSSE.

Madame, c'est en vain que nous voulons juger
De ce que doit le Ciel ou souffrir ou venger.
Souvent nos passions, ou de profonds mysteres
Dérobent ses raisons à nos foibles lumieres.
Ce qu'on voit de certain, c'est qu'un rapt odieux,
Contre tous les Troyens a soûlevé les Dieux,
Qu'en protegeant le crime, ils ont part à la peine,
Et que nous leur rendons, enfin, haine pour haine.
Si vous trouvez, Madame, injuste & plein d'horreur
Le dessein, qui contre eux flate notre fureur,
Que ne l'empêchez-vous, quand vous le pouvez faire ?
A qui nous est soûmis est-ce à nous de complaire ?
Mais vous voulez nous voir immoler par nos coups.
D'un funeste succès n'accusez donc que vous.
Au reste des Troyens si l'on ôte la vie,
C'est vous, c'est votre orgueil qui se les sacrifie.
Et ne présumez pas que ce reste détruit
De nos travaux, Madame, emporte tout le fruit.
D'Ilion embrasé moins nous laissons des traces,
Et plus nous grossissons le bruit de ses disgraces,

Par là notre vengeance éclate d'autant plus.
Si nous mourrons vainqueurs, vous périrez vaincus.
Et nos peuples du moins, gardans notre memoire.
Pourront en ſûreté joüir de notre gloire.
Mais pour vous ſecourir, je fais un vain effort,
Et ma prudence cede à votre mauvais ſort.
C'eſt peu de mes diſcours, pour ébranler votre ame.
Les effets vous pourront convaincre. Adieu, Madame.



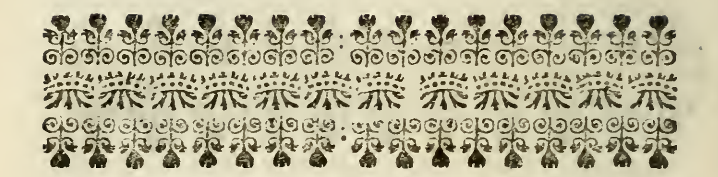
SCENE

## SCENE II.

### POLIXENE *seule.*

ME diroit-il bien vrai ? l'excès de leurs fureurs....
Ciel ! je verrois périr mere, freres, & sœurs,
Tant de braves Troyens ! O Troye, ô ma Patrie,
Laisse à mon amitié prendre soin de leur vie.
Aussi-bien leur trépas ne peut te relever.
Mais pour qui ma pitié veut-elle les sauver ?
Pour des Maîtres cruels, dont l'orgueilleuse haine
Les veut à leurs Etats montrer chargez de chaîne,
Les y livrer en bute à mille affronts divers.
Mais de quels bruits affreux retentissent les airs,
Ismene ?





# SCENE III.

## POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

Je ne ſçais. On diroit que la foudre
Tombe ſur tous les Grecs, & les réduit en poudre,
Leurs crimes dans nos murs ont bleſſé tous les Dieux.
Mais ſçavez-vous encor leur deſſein odieux ?
Les armes à la main, leurs fureurs inquietes
Viennent vous arracher de l'aſile où vous êtes ;
Tous leurs Captifs par eux vont périr égorgez.

POLIXENE.

Ou plûtôt, chere Iſmene, ils vont mourir vengez.
Pour quel ſort plus heureux voudroient-ils encor vivre ?
Et moi pourrai-je voir leur bonheur ſans les ſuivre ?

ISMENE.

Vivez, vivez plûtôt, pour venger leur trépas.
Pyrrhus, tous ſes ſujets vous prêteront leurs bras.
Si ſon hymen, Madame, eſt pour vous un outrage,
De ſes empreſſemens un refus vous dégage.

Pour vous en délivrer, n'eſt-il que le trépas?
Quand Telephe dans Troye adoroit vos appas,
Vous réſiſtiez ſans peine à ſes plus vives plaintes.
Sentez-vous que Pyrrhus, plus digne de vos craintes,
Vous doive . . . .

POLIXENE.

Arrête, Iſmene, & détourne tes yeux,
D'un amour que mes ſoins voudroient cacher aux Dieux.
Mais Arſace revient. Qu'a-t-il à nous apprendre?



# SCENE IV.

## ARSACE, POLIXENE, ISMENE.

ARSACE.

AH ! quel malheur, Madame, ai-je à vous faire entendre ?
Quel horrible recit ? Par où le commencer ?

POLIXENE.

De quoi que le Destin me puisse menacer,
Arsace, expliquez-vous. Aveuglez de leur rage,
Les Grecs de leurs Captifs ont-ils fait un carnage ?
N'ont-ils rien excepté ? nos destins consommez....

ARSACE.

Le bruit de ce dessein nous avoit allarmez :
Mais Nestor & Calchas ont, par leur industrie,
De ces cœurs inhumains desarmé la furie.

POLIXENE.

Que m'apportez-vous donc ? les Grecs sont-ils vainqueurs ?

ARSACE.

Ecoutez du destin jusqu'où vont les rigueurs.
Les Grecs persuadez que de justes allarmes,
A Pyrrhus moins ardent feroient quiter les armes,
D'abord qu'il les verroit tout prêts à l'accabler,
Couroient sous leurs drapeaux en foule s'assembler.
Mais lui, sans s'allarmer du soin qui les travaille,
Exhortoit fierement les siens mis en bataille.
Cet orgueil les irrite. Ils veulent achever,
Ce qu'ils n'ont commencé, qu'afin de l'éprouver.
Si proches du combat, leur fierté leur fait croire,
Qu'à s'en vouloir dédire, il y va de leur gloire.
Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau.
D'Achile entre les camps s'élevoit le tombeau.
Pyrrhus y jette l'œil. *O Heros, dont la vie,*
*Par la haine des Grecs, fut jadis poursuivie,*
*Soûtiens mon bras*, dit-il; *Qu'il nous venge tous deux.*
A peine il achevoit, ô prodiges affreux !
Sous nos pieds chancelans tremble soudain la terre,
De son sein ébranlé sort un bruit de tonnerre,
Le Ciel en retentit. Les rivages troublez,
En font entendre au loin les éclats redoublez.
Sur la croupe des monts, les forêts dans les nuës,
Flottent en mugissant, comme vagues émûës,
Tandis que des rochers de leur place emportez,
Tombent dans les valons, à bonds précipitez.
Troublez de tant d'horreurs les camps se réünissent.
Alors avec un bruit; dont les plus fiers frémissent,
La tombe ouvre en son sein un abîme sans fonds,
Et nous montre un passage aux Royaumes profonds.
D'Achile en cet instant sort l'Ombre épouventable,
Il a cet air encor menaçant, redoutable,

Tel que, lorſque ſon bras forçant nos bataillons,
Faiſoit de ſang Troyen ruiſſeler les ſillons.
Les Grecs, les élemens, tout ſe taît à ſa vûë.
Et quelle eſt de Pyrrhus la terreur imprévûë,
Quand s'adreſſant à lui, d'un ton plein de couroux,
Son Pere, par ces mots, s'explique devant tous ?
*Contre les Grecs, mon fils, cette fureur eſt vaine.*
*C'eſt du ſang ennemi que j'exige en ce jour,*
*Et pour la flote en Grece il n'eſt point de retour,*
*Si ton bras en ce lieu n'immole* Polixene.

ISMENE.

Ah, Madame !

ARSACE.

A ces mots qu'il acheve, en laiſſant
A Pyrrhus interdit un regard menaçant,
Dans l'Empire des morts auſſitôt il retombe,
Et ſur lui ſe referme & l'abîme, & la tombe.
Mais la mer ſuccedant à ces objets d'horreur,
Et du fils de Tethis appuyant la fureur,
S'enfle, & pouſſant ſes flots vers le port de Sigée,
En défend la ſortie à la flote aſſiegée.

POLIXENE.

Tous les Grecs ont d'abord confirmé cet arrêt ?

ARSACE.

Leur cruauté s'accorde avec leur interêt.
Sur tout Agamemnon en cache en vain ſa joye;
Et ſon perfide cœur ſur ſon front la déploye.

De ce Prince autrefois ennemi ſans retour,
Son amitié pour lui ſe ſignale en ce jour.
Il veut que tous les Grecs jurent, après lui-même,
De faire executer ſa volonté ſuprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus?

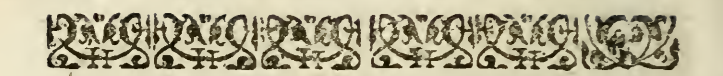
ARSACE.

On le voit ſaiſi d'étonnement,
Et ſon ſilence affreux cache ſon ſentiment.
Sans avoir vû les Grecs, il revient vers ſa tente.

POLIXENE.

Il ſuffit.





# SCENE V.

## POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

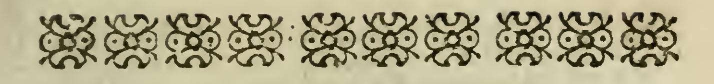
O Disgrace ! ô rigueur accablante !
Madame, pouvez-vous en cet affreux instant,
Faire voir un esprit si ferme & si constant ?
Ce recit, dont l'horreur a glacé mon courage....

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage,
Laisse-le-moi goûter, Ismene. Je me vois
Parvenuë au moment souhaité tant de fois.
Je découvre le port, où vont finir mes peines,
Je voi le coup heureux qui va briser mes chaînes.
C'en est fait, je n'ai plus à cacher dans mon cœur...,
O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainsi donc vous voulez renoncer à la vie.
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un camp barbare écoutant les raisons....



# SCENE V.

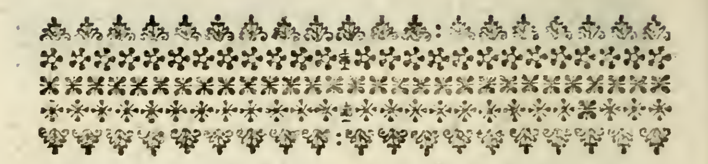
## DORIS, POLIXENE, ISMENE.

DORIS.

Madame, pardonnez, si je vous interromps.
Un homme, dont les yeux marquoient une ame émûë,
Errant autour d'ici, s'est offert à ma vûë;
Il m'aborde, & sçachant que je suis près de vous,
Depuis nos murs détruits par les Dieux en couroux,
Sur vous, sur votre sort, il me prie avec larmes,
De vouloir éclaircir ses secretes allarmes,
Lorsque voyant vers nous quelques Grecs s'avancer,
Il s'est vû, pour les fuïr, contraint de me laisser.
Son habit est d'un Grec; sur l'air de son visage,
Paroît d'un noble sang l'assuré témoignage.
C'est tout ce que j'en sçais.

POLIXENE.

Et qui puis-je penser.
Qui jusques là pour moi se puisse interesser?
Mais on vient. C'est Pyrrhus. Evitons sa présence,
Allons loin de ses yeux affermir ma constance,
Et préparer mon cœur en secret combatu,
A lui faire l'adieu qu'exige ma vertu.



## SCENE VII.

### PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

ENfin nous sommes seuls, vous pouvez sans contrainte,
A votre cœur pressé permettre ici la plainte,
Seigneur, vous n'avez plus à cacher vos douleurs,
Devant des ennemis, que flatent vos malheurs.
Rompez enfin, rompez ce terrible silence.
N'osez-vous de vos maux me faire confidence ?

PYRRHUS.

Ah ! que ne peut la mort, en ce moment cruel,
M'imposer, cher Lycas, un silence éternel ?
Dieux ! quel spectacle affreux vient de frapper ma vûë !
Quelle subite horreur dans le Camp répanduë ?
Est-ce Achile, qui vient de parler à son Fils ?
Quelle voix ! quels regards ont glacé mes esprits !
Quel ordre ! sans mourir ai-je bien pu l'entendre ?
Moi ? que d'un sang si cher j'aille abbreuver sa cendre !

Que de mes ennemis j'en repaiſſe les yeux !
Non, il n'en ſera rien. J'en atteſte les Dieux.

LYCAS.

Il le faut avoüer, l'ennui qui vous accable ....

PYRRHUS.

Helas ! quel eſt ton ſort, Princeſſe déplorable ?
C'eſt peu qu'hommes & Dieux, dépoüillant la pitié,
Te prennent pour l'objet de leur inimitié,
L'Enfer forçant les loix de ſes Royaumes ſombres,
Pour préparer ta mort, déchaîne auſſi les ombres.
Pour theatre ſanglant, il choiſit un tombeau,
Où le Pere eſt ton juge, & le Fils ton bourreau,
Et pour comble aux douleurs, dont mon ame eſt la
proie,
Le fier Agamemnon y meſure ſa joie.

LYCAS.

Hé quoi ! les ſentimens d'un ennemi jaloux,
Vous portent-ils, Seigneur, de ſi ſenſibles coups ?
Seul de tous les Heros, penſiez-vous que l'Envie
Dût toujours épargner l'éclat de votre vie ?
Mais qu'importe à vous voir réduit à cet effort,
Que ce Prince ſuperbe inſulte à votre ſort ?
Ne le bravez-vous pas, en ſauvant Polixene ?

PYRRHUS.

En le bravant ainſi n'ai je rien qui me gêne ?
Mon Pere vainement ſera donc cette fois,
Sorti de ſon tombeau, pour me dicter ſes loix ?

J'aurai donc ſans effet entendu ce tonnerre,
Cette voix, qu'en tremblant vient d'écouter la terre!
J'ai ſi ſouvent aux Grecs reproché leur mépris.
C'eſt Achile aujourd'hui qui s'explique à ſon Fils.
Sa voix des plus ingrats a réveillé le zele.
A ſes ordres moi ſeul paroîtrai-je rebele ?
Sur leur flote Thetis punira mes refus.
De ce que fit leur Chef ne me ſouvient-il plus !
Lui-même dans l'Aulide, aux yeux de ſa famille,
Pour eux, pour leur départ, il immola ſa fille,
Et moi je n'oſerai, trop plein de mon amour,
Du ſang d'une Ennemie acheter leur retour.
Voilà, voilà, Lycas, ſi j'oſe la défendre,
Ce que les Grecs trompez auront droit de répan-
dre,
Ce que tous mes ſoldats penſeront de leur Roi,
Ce qu'à moi-même enfin, j'ai déja dit de moi.

LYCAS.

Que je vous plains, Seigneur ! Quel courage invin-
cible,
Ne ſeroit ébranlé par un coup ſi terrible ?
Vous avez pleinement compris votre devoir,
Cependant voulez-vous . . . .

PYRRHUS.

O fatal deſeſpoir !
Faut-il trahir mon Pere ? immoler ma Maîtreſſe ?
Je ſens pour l'un & l'autre une égale tendreſſe.
Mon cœur, pour l'un des deux, contre tous, oſe
tout,
Et pour l'un, contre l'autre, à rien ne ſe réſout.

LYCAS.

LYCAS.

Je comprens pour vos feux quel est ce coup de foudre,
Mais c'est resoudre enfin que de ne rien resoudre,
Seigneur, c'est pour Achile expliquer vos refus,
Puisqu'ainsi vous rendez ses ordres superflus,
Sans doute, ils sont cruels : mais pour n'y pas souscrire,
Quelque effort genereux que l'amour vous inspire,
Vous seul que ferez-vous ? Tous les Grecs, d'une voix,
Veulent faire d'Achile executer les loix.
Vos soldats, qui d'abord s'étoient armez pour elle,
Pleins du nom de ce Chef, dont la gloire immortelle
Jadis, pour tant d'exploits, se servit de leurs bras,
Ont respecté son ordre, & mis les armes bas.
Sans eux, que ferez-vous ?

PYRRHUS.

Sans moy, que peut-on faire ?
C'est à moy d'accomplir les ordres de mon Pere.
Seul, & sans faire rien, je puis les braver tous.

LYCAS.

Mais si votre refus enflamme leur courroux,
S'ils nous viennent en foule accabler l'un & l'autre,
S'ils trouvent une main, qui supplée à la vôtre,
Vainement vous voudrez leur faire concevoir,
Que vous seul. . . . .

PYRRHUS.

Tu dis vrai : mais il y faut pourvoir
Mes projets ont icy besoin de ton adresse :
Lycas : va de ma part, voir les Chefs de la Grece,
Et songe, en leur parlant, à bien executer
Les ordres importans, que je te vais dicter.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

TELEPHE.

JE ne la trouve plus, & ma recherche eſt vaine:
Sans doute c'eſt ici qu'on garde Polixene.
Mais ſans l'en avertir, je crains, ſi j'oſe entrer,
Quelque témoin ſuſpect, qui peut s'y rencontrer,
Le trouble de mes ſens me feroit reconnoître.
Et comment devant-elle en ſerois-tu le maître,
Infortuné Telephe? En quel état, ô Dieux,
La rigueur de ſon ſort va l'offrir à tes yeux,
Des hommes, des Enfers, & des Dieux condamnée,
Ne viens-tu que pour voir ſa mort infortunée?
Nul ne paroît encor. Fortune, c'eſt par toi,
Que dans Troye un des miens, hazardant tout pour moy,
M'emporta tout couvert de ſang & de pouſſiere,
Dans un bois, où ſes ſoins m'ont rendu la lumiere;
C'eſt toy, qui juſqu'ici vient de guider mes pas;

Souffre que mon amour, qui brave le trépas,
A ma Princeſſe encor ſe puiſſe faire entendre,
Et fai-moi ſuivre enfin le parti qu'il faut prendre.
Des Grecs pour quelque temps je puis tromper les
yeux,
Le langage, l'habit, ma mort cruë en tous lieux,
Le déſordre du Camp, tout aide à mon audace.
Allons. Eſſayons tout. Quel peril me menace,
Dont mon cœur deſormais ait lieu de s'étonner?
A quels projets, ô Ciel! j'oſe m'abandonner!
Pour chercher en ce Camp une ingrate que j'aime,
Je néglige & Sujets, & Sceptre, & Diadême,
Je me livre au pouvoir d'un vainqueur irrité.
O Heros immortel, dont je tiens la clarté,
Hercule, juſqu'ici, fidele à ta memoire,
J'ay ſuivi ſur tes pas les ſentiers de la Gloire:
Mais un funeſte amour m'a perdu comme toy.
Mes vœux ſont exaucez, enfin on vient à moy.



# SCENE II.

## DORIS, TELEPHE.

DORIS.

JE venois vous chercher. J'ai dit à la Princesse,
Le soin qui dans son sort, Seigneur, vous interesse,
Et je vous conduirois en son appartement :
Mais Pyrrhus vers ces lieux avance en ce moment,
Quand il sera parti, venez en diligence....

TELEPHE.

Quoy toûjours quelque obstacle à mon impatience ?
Mais quel parti croit-on qu'il embrasse en ce jour ?
Contre un devoir cruel, croit-on que son amour....

DORIS.

Il vient.

TELEPHE.

Qu'à son aspect ma colere allumée...
Mais sortons, & sçachons ce qu'on dit dans l'armée,
Et s'il ose accomplir ce dessein plein d'horreur,
Ne ménageons plus rien dans ma juste fureur.

## SCENE III.

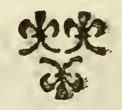
### PYRRHUS, DORIS, LYCAS.

PYRRHUS.

PUis-je voir la Princeſſe?

DORIS.

A nos regards ſouſtraite,
Elle a voulu, Seigneur, un moment de retraite;
Je la vais avertir.



# SCENE IV.

## PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

HE bien, Lycas, quel fruit
Tes ſoins au Camp des Grecs, ont-ils enfin produits ?

LYCAS.

Je n'ay rien oublié, pour les réduire à croire ;
Que votre cœur ſuivra le parti de ſa gloire,
D'Achile ſur vos vœux j'ay vanté le pouvoir,
Et votre cœur laſſé d'un amour ſans eſpoir.
A mes raiſons d'abord j'ay vû les uns ſe rendre,
Et leur joye à mes yeux ſur leur front ſe répandre ;
D'autres penſent, Seigneur, qu'en cette extremité
Cedant avec regret à la néceſſité,
Par ce conſentement, vous voulez à leur vûë,
Cacher votre foibleſſe, & l'ennui qui vous tuë.
Je n'ay point crû devoir combattre des ſoupçons,
Qui les trompent bien mieux que toutes mes raiſons.
En un mot tous les Grecs, pleins d'un eſpoir frivole,
Attendent à demain l'effet de ma parole.
Et ne ſongeront point à troubler en ce jour,
Ce que pour les tromper vous inſpire l'Amour.

PYRRHUS.

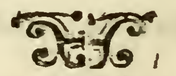
Où me vois-je reduit ! ô Ciel l'eût-on pû croire,
Qu'une feinte jamais dû démentir ma gloire ?
Mais il est des revers, ou, malgré son effort,
La vertu la plus ferme est le joüet du sort.

LYCAS.

Cependant penetrez d'un si rare service,
Pour vous en rendre grace, ils ont fait choix d'Ulysse.
Bien-tôt de leur réponse il va venir instruit.
Jusqu'ici l'artifice est assez bien conduit,
Il faut poursuivre, il faut vous faire violence,
Et le bien soûtenir, Seigneur, en sa presence.
Je vais, pour y donner encor plus de crédit,
Sèmer dans votre Camp ce que je leur ay dit.
Il vous reste du temps pour prendre vos mesures.
La nuit qui doit, Seigneur, sous ses ombres obscures,
Cacher votre dessein, & tromper tous les yeux,
De quelque temps encor ne couvrira les Cieux.

PYRRHUS.

Va, la Princesse vient.



# SCENE V.

## PYRRHUS, POLIXENE.

POLIXENE.

HE bien, de votre Pere,
Troye en cendres n'a point assouvi la colere. . .
Il faut à ce Heros quelque chose de plus,
Mon sang. Tous les délais sont ici superflus.
Pour répondre à l'honneur que me fait tant d'estime.
Hâtons nos pas, allons luy livrer sa victime;

PYRRHUS.

Quel dessein? quel discours? Que pensez-vous de moy?
M'avez-vous fait l'affront de douter de ma foy?
Sur ce honteux soupçon votre fierté fondée,
Vient-elle ici braver ma flâme intimidée?
Enfin avez-vous crû qu'on pût, par quelque effort,
Du destin de Pyrrhus détacher votre sort!

POLIXENE.

Ah! c'est-là ce qui rend mon trépas necessaire,

Ce qui me bannir l'arrêt de votre Pere.
C'est vous même, vous seul que je crains en ce jour.
Oüi, Prince, je ne meurs que pour fuir votre amour,
Que parce qu'en secret, en dépit de moi-même,
Malgré tous mes efforts, je sens que je vous aime.

PYRRHUS.

Vous m'aimez, justes Dieu! ce bonheur imprévû....

POLIXENE.

Pour vous le déguiser, j'ay fait ce que j'ay pû:
Mais l'état, où je suis, rend ce soin inutile,
Et des bords du tombeau, dont je fais mon azile,
J'ose vous l'avoüer, j'ose, en quittant le jour,
Vous demander enfin raison de votre amour.
D'où vient qu'en immolant mon Pere à votre haine,
Vous avez conservé les jours de Polixene?
Epargniez-vous mon sang, pour le deshonorer?
De celles qu'en vos mains le sort voulut livrer,
D'où vient qu'à votre amour je suis seule exposée?
M'auriez-vous donc, Cruel, à ce point méprisée,
Que de croire mon cœur plus foible que les leurs,
Plus capable en un mot d'oublier vos fureurs?
Vos soins ont réüssi. Je ne m'en puis dédire:
Mais que de tous les maux ce soit pour vous le pire,
De voir que le seul prix qui flatoit vos souhaits,
Vous est, si près de vous, enlevé pour jamais.

PYRRHUS.

Vous me condamneriez à cet affreux supplice?

Sur quel reproche, ô Ciel ! & par quelle injuſtice?
Depuis quand les reſpects, les ſoupirs, & les ſoins,
Sont-ils de nos mépris devenus les témoins ?
Ah ! d'une guerre éteinte oublions les offenſes.
Suis-je encor à vos yeux un objet de vangeances :
Hector, même pour vous, que feroit-il de plus ?
Oüi, Madame, avec ſoin examinez Pyrrhus,
Et ſi du jour fatal, qui m'offrit à vos charmes,
J'ay jamais négligé la moindre de vos larmes,
Si de tous vos ennuis je ne fais pas les miens,
Si mes Peuples me ſont plus cher que les Troyens,
S'il me peut échapper une ſeule penſée,
Où vous ne ſoyez pas au moins intereſſée,
S'il eſt rien hors de vous qui me puiſſe flatter,
Alors comme ennemi vous me devez traiter,
Alors votre courroux doit eſtre inexorable :
Mais que je ſois puni, ceſſant d'être coupable ?
Que de ſcrupule vains votre cœur combatu
Faſſe mon deſeſpoir l'objet de ſa vertu !

POLIXENE.

Et que prétendez-vous? quel vain eſpoir vous reſte?
Vous voyez contre moy, par un accord funeſte ;
Le Ciel, l'Enfer, les Flots, les vents ſe révolter,
Et la terre gémir, laſſe de me porter.
Seigneur, trop d'Ennemis en veulent à ma vie,
Pour croire qu'elle échappe à leur fureur unie.
Qu'ay-je à leur oppoſer qu'un Prince, dont la foy,
Dont les ſecours contre-eux ſont des crimes pour moy ?
A vous-même, Seigneur, ne font-ils point d'injure?
Juſqu'au fonds des Enfers votre Pere en murmure.
Pouvez-vous bien aimer, ſans de ſecrets combats,
Pouvez-vous proteger l'Auteur de ſon trépas ?

De ſon arreſt ſanglant vous frémiſſez dans l'ame.
Mais il ne s'agit plus de flater votre flâme,
Et ſi votre cœur tremble à s'y déterminer,
Moi-même en ce moment je viens vous l'ordonner.
Nous avons, l'un par l'autre, offenſé notre gloire.
Il en faut, l'un par l'autre, expier la memoire,
Et ma mort nous en offre un moyen éclatant,
Moy vous en donnant l'ordre, & vous l'executant.
Et ne préſumez pas, que malgré mon envie,
Votre refus, Seigneur, puiſſe ſauver ma vie.
L'un de nous aujourd'hui doit trancher mon deſtin.
Si ce n'eſt votre bras, ce ſera cette main.
Choiſiſſez. Votre Pere y condamne la vôtre.
Ses ordres ſont trompez, ſi je meurs par une autre.
Ma mort eſt inutile à ſon ombre en courroux,
Et Polixene enfin n'en meurt pas moins pour vous.

PYRRHUS.

Hé bien, ç'eſt eſt donc fait. Puiſque c'eſt votre envie,
Allons, il faut tous deux renoncer à la vie.
Je vais au ſacrifice accompagner vos pas,
Ma main y donnera l'exemple à votre bras,
Et prévenant les maux où votre mort me livre....

POLIXENE.

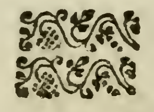
Ah! ce n'eſt point pour moi que vous avez dû vivre,
Et ce n'eſt point pour moi que vous devez mourir.
Vous ne me ſauvez point en cherchant à périr.
Juſqu'où s'étend l'excès de votre tyrannie?
N'avez-vous pas, Cruel, aſſez troublé ma vie?
M'enviez-vous encor les douceurs de ma mort?

PYRRHUS.

Oüi, pour les partager, & ſuivre votre ſort.

POLIXENE.

Non Prince... mais que fais-je ? & de quelle foibleſſe
Me convainc aujourd'hui votre injuſte tendreſſe !
Tantôt, preſque avec joye, un genereux effort
M'a fait de tous les miens enviſager la mort,
Et je ſens que ſoudain mon courage ſe glace,
Quand il faut voir perir l'auteur de leur diſgrace !
Tremblez, Prince, tremblez, d'avoir fait aujourd'hui
Trop ſentir à mon cœur votre pouvoir ſur lui.
Je vais ſur mon deſtin me conſulter encore,
Et ſi contre vos feux quelque appui que j'implore,
Je n'ai que ce moyen de ne vous craindre plus,
Periſſent à la fois Polixene & Pyrrhus,



## SCENE VI.

### PYRRHUS.

O Ciel ! d'un ſexe foible eſt-ce-là le langage?
Rougiſſez , juſtes Dieux , du malheur qui l'outrage,
Et dans elle épargnez des vertus , qu'à genoux,
Aux pieds de vos Autels , nous adorons en vous.
Et toi qui veux ſa mort , reviens , reviens , mon Pere,
Revoquer au plûtoſt ton arreſt ſanguinaire,
Ou de quoi qu'aux Enfers tu puiſſes murmurer,
Sa vertu pour jamais te va deshonorer.
Mais en ta place au moins j'aurai ſoin de ta gloire.
Allons, retournons-y. Qu'une heureuſe victoire....



## SCENE VII.

### TELEPHE, PYRRHUS.

TELEPHE.

ARreſte. Il faut ici t'expliquer avec moi.

PYRRHUS.

Et quel audacieux ..... Mais qu'eſt-ce que je voi ?

TELEPHE.

Ton plus grand ennemi, Telephe en ton camp même.

PYRRHUS.

Telephe encor vivant ! Quelle ſurpriſe extrême !
Pour jetter mon eſprit dans un trouble nouveau,
Tous les morts aujourd'hui ſortent-ils du tombeau ?
Et qui t'amene icy ? Qu'y viens-tu faire ?

TELEPHE.

Apprendre
La verité d'un bruit, qui vient de ſe répandre.
Tes fureurs à mes yeux n'ont que trop éclaté :
Mais te croirai-je enfin aſſez de cruauté,
Pour vouloir immoler aux manes de ton Pere,

Une aimable Princeſſe, à qui tu n'as pû plaire?
Le mépris d'un amour, qui lui doit faire horreur,
A ce barbare effort pouſſe-t'il ta fureur?
Parle, il faut t'expliquer.

PYRRHUS.

Et qu'oſes-tu prétendre?
Au milieu de ce Camp, crois-tu mieux la défendre,
Que dans les murs de Troyes? à l'aſpect de tes Dieux?
Des mains de tous les Grecs la ſauveras-tu mieux?

TELEPHE.

Non, mais je veux du moins, en mourant avec elle
T'en traîner avec nous dans la nuit éternelle.
Je viens pour ce deſſein, me livrer à ta foi,
Et quelque inimitié qui t'arme contre moi,
Contre un ſeul ennemi, j'ai cru que ton courage
Rougiroit d'employer un honteux avantage;
Qu'il ne trouveroit pas indigne de tes coups
Un Prince, qui des Grecs défiant le courroux,
Dans deux combats ſanglans, aux bords de la Myſie,
De leur ſang le premier rougit les Champs d'Aſie;
Qui ne voulut jamais d'alliance avec eux,
Qui contr'eux n'épargna ni ſon bras ni ſes vœux;
Enfin qui t'eût cherché juſqu'au fonds de la Grece,
Au ſein de tes Etats, pour vanger la Princeſſe.

PYRRHUS.

Tu m'as rendu juſtice, & l'épreuve fait foi
Que je n'ai pas beſoin de ſecours contre toi.
J'approuve tes deſſeins. Ton bras, je le confeſſe,

Me doit jusqu'au tombeau disputer la Princesse.
Mais tu prends mal ton temps, & malgré tous nos
voeux,
Nous sommes sur le point de la perdre tous deux.
Mon trépas, ni le tien n'assure point sa vie.
Tu m'entens. Laisse-moi. Que ta vaine furie
De mes desseins ici ne trouble point le cours,
De ce camp ennemi va, fui, sauve tes jours,
N'attens pas que les Grecs instruits de ton audace.

TELEPHE.

Non, non. Quelque malheur dont le Ciel me me-
nace
De Polixene ici je ne crains que la mort.
Je ne partirai point qu'assuré de son sort,
Et soit qu'elle se sauve, ou bien qu'elle périsse,
Je veux ici....



## SCENE VIII.

### LYCAS, PYRRHUS, TELEPHE.

LYCAS.

SEigneur, on apperçoit Ulysse,
Vous l'allez voir bien-tôt paroître dans ces lieux.

PYRRHUS.

Sors, dérobe au plûtost ta presence à ses yeux,
Et pour rendre en ce Camp ton sejour plus facile,
Accepte-y ma tente & ma foi pour azyle,
J'y répons de ta vie. Et toi, va promptement,
Lycas, condui ce Prince en mon appartement.
Qu'on cache sa venuë avec un soin extrême,
Et qu'il soit respecté, servi, comme moi-même.

TELEPHE.

J'y vais, & me fiant à mon propre Rival,
Je crois à sa vertu faire un honneur égal.
Mais songe qu'au plûtost il faut qu'on m'éclaircisse....

PYRRHUS.

Tes vœux seront contens. Mais sors, évite Ulysse.
Je le vois qui s'approche. O fâcheux entretien!

# SCENE IX.

## ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

OBſervons ſes regards, ſon air & ſon maintien.
Quelles graces, Seigneur, n'ai-je point à vous rendre.
De ce qu'en votre nom on vient de nous aprendre!
Quel noble & rare effort! Quel genereux retour
Pour la Patrie enfin ſignale votre amour?
Le ſang qu'Agamemnon ſacrifia pour elle,
Quelque cher qu'il lui fût, coûta moins à ſon zele;
Il nous importoit moins. Sans vous la Grece en pleurs,
Livrée aux attentats de fiers Uſurpateurs,
Nous attendoit en vain, pour ſortir d'eſclavage,
Sans vous errans en vain ſur ce triſte rivage,
Retenus par les flots, notre rage & nos cris
D'Ilion embraſé vangeroient les débris.
C'eſt vous ſeul qui des Grecs conſommez la victoire.
Et je viens de leur part vous conjurer de croire
Qu'ils voudroient tous, Seigneur, à de ſi grands bienfaits
De leur reconnoiſſance égaler les effets.

PYRRHUS.

J'ai donc trouvé, Seigneur, le ſecret de leur plaire?

Vous voyez ce que c'eſt que d'eſtre neceſſaire.
Leur mépris. .. Mais enfin il faut tout oublier..
Ce jour doit pour jamais nous réconcilier.
Dans l'effort douloureux qu'il faut que je me faſſe,
Leur amitié du moins modere ma diſgrace,
Prince, & c'eſt un bonheur qui m'eſt d'autant plus doux,
Que pour m'en aſſurer, ils ont fait choix de Vous;
Et moi, pour mieux répondre à leur faveur extrême,
Je cours tout préparer pour ce devoir ſuprême.



# SCENE X.

## ULYSSE *seul.*

JE n'en croi rien pourtant. Il fuit, je le voi bien,
L'embarras dangereux d'un plus long entretien;
A son esprit boüillant la feinte est étrangere.
Ce plein consentement ne peut être sincere.
Pour remplir un devoir qui fait trembler d'effroi,
Un cœur n'est point si libre, & si maître de soy.
Qu'attend-il après tout? Croit-il tromper Ulysse?
Moi qui des Dieux jadis démêlai l'artifice,
Quelle honte pour moi que ce jeune Guerrier
A mon experience imposast le premier!
Quoiqu'aux Grecs assemblez il ait pû faire entendre,
De ce piege d'abord j'ai bien sçû me défendre,
Et lui venant ici rendre grace, en leur nom,
J'ai voulu de plus près éclaircir mon soupçon.
Allons, informons-les de notre défiance,
Et par nos soins secrets, par notre vigilance,
Gardons-le de trahir des ordres, malgré nous,
D'où dépend ou la perte, ou le salut de tous.

*Fin du troisiéme Acte.*

# ACT IV.

## SCENE PREMIERE.

### PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

VOs ordres ſont ſuivis, & vous devez attendre
Que l'on prendra de lui tous les ſoins qu'on peut prendre :
Mais pour toute faveur, ce qu'il a ſouhaité,
C'eſt qu'on le laiſſaſt ſeul rêver en liberté,
En attendant, Seigneur, que, ſur ce qui le touche,
Il ſoit plus ſeurement inſtruit par votre bouche.
Il voudroit. . . . Mais, Seigneur, quels nouveaux déplaiſirs
De votre ame inquiete arrachent ces ſoûpirs ?

PYRRHUS.

Ah ! tu ne connois pas encor toute ma peine.
De tourmens en tourmens le Deſtin me promene,
Et toute ma conſtance à braver ſon courroux
Ne ſert qu'à l'engager de redoubler ſes coups.

Mon amour d'autant mieux croyoit tromper Ulysse,
Que moi-même appuyant mon premier artifice,
Je viens, aux yeux des Grecs, d'ordonner l'appareil,
Qu'on attend pour demain, au lever du Soleil.
Mais j'apprens au retour, que soupçonnant ma fuite,
Il fait par les miens même observer ma conduite,
Et qu'au tour de mon Camp, pour arrêter mes pas,
Ses soins en divers lieux ont placé des soldats.
Plût aux Dieux toutefois qu'en sauvant Polixene,
Ces obstacles si grands fissent toute ma peine!
Par des chemins secrets la tirant de ces lieux,
Je la pourrois encor dérober à leurs yeux.
Mais, ô vaine esperance! O projet inutile!
En vain contre les Grecs je lui cherche un azyle.
C'est d'elle, & non plus d'eux, que je la dois sauver,
C'est moi seul qu'elle fuit, & qu'elle veut braver;
Elle-même aujourd'hui victime volontaire,
Répond à leur fureur de l'arrest de mon Pere,
Et lorsque je lui veut arracher ce dessein,
Me montre un bras tout prest à se percer le sein.

LYCAS.

Je conçois l'embarras où sa fierté vous livre.
Et comment donc, Seigneur, l'engager à vous suivre?

PYRRHUS.

C'est un projet, Lycas, qu'il faut abandonner.
Je viens d'en former un dont tu vas t'étonner.
Tu m'as vû dans ce jour, d'une ame résoluë,

Braver mille dangers présentez à ma veuë :
Mais ce nouveau dessein où s'engage mon cœur,
M'offre enfin un péril digne de ma terreur.
Un péril .. Ah Lycas, quel sort cruel m'entraîne !
Que je vais payer cher les jours de Polixene !
C'est moi qui, soulevant ma vertu contre moi,
Vais trahir mon amour, pour lui prouver ma foi ;
Qui détourne sur moi le destin qui l'opprime,
Qui d'Achile en courroux suis la triste victime,
Et qui, pour me donner enfin le coup mortel,
De tous mes Ennemis choisis le plus cruel.

LYCAS.

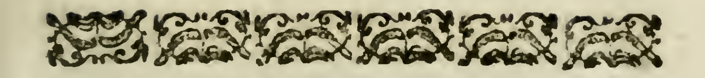
Que dites-vous, Seigneur ? Quel desespoir vous presse ?

PYRRHUS.

Va sçavoir si je puis parler à la Princesse.
Après notre entretien, je t'instruirai de tout.



SCENE



## SCENE II.

### PYRRHUS *seul.*

O Dieux ! à quel tourment mon amour se résout !
Quelle preuve je vais vous donner de mon zele,
Polixene ? Ah pourquoi, par une mort cruelle,
Ne puis-je racheter les malheurs où je cours ?
Mais puisqu'à ce prix seul je puis sauver vos jours,
Allons, & résolus à cet effort suprême,
Montrons-nous fils d'Achile, en le trahissant même.
Et toi, si les combats d'un malheureux amour
Dédisent tes faveurs que j'implore en ce jour,
Dédaigne, juste Ciel, ma honteuse foiblesse,
Et ne m'aide pas moins à sauver ma Princesse.



## SCENE III.

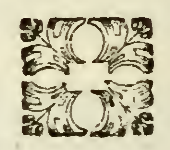
### LYCAS, PYRRHUS.

LYCAS.

POlixene, Seigneur, va paroître à vos yeux.
Elle veut, ſans témoins, vous entendre en ces lieux.

PYRRHUS.

Va, fais venir icy Telephe.



# SCENE IV.

## POLIXENE, PYRRHUS.

PYRRHUS.

ENfin mon zele
Vient de trouver, Madame, une route nouvelle,
Qui de tant de perils ſauve vos jours troublez,
Sans bleſſer votre gloire, à qui vous m'immolez;
Et ſi dans votre cœur cette cruelle gloire,
Ne me peut pardonner une vaine victoire,
Je vais, par un tourment pire que le trépas,
La vanger pleinement de tous mes attentats.

POLIXENE.

Comment?

PYRRHUS.

Ma gloire icy rougit d'être réduite,
Madame, à vous offrir le parti de la fuite.
Moi-même je devrois, les armes à la main,
Forçant le Camp des Grecs, vous ouvrir un chemin;
Sur mon trône, à leurs yeux, aſſurer votre vie:
Mais vous voyez quel ſort s'oppoſe à cette envie.
Abandonné des miens, preſſé de tous côtez,
Les flots de l'Helleſpont contre moi révoltez,

Ferment à mes Vaisseaux le passage en Epire.
Il vous faut pour azyle un plus heureux Empire,
Il faut que mon amour, je frémis d'y penser,
En dépôt quelque temps ose vous y laisser.
Heureux de racheter par ce cruel supplice...

POLIXENE.

C'est donc là le dessein qu'il faut que j'applaudisse ?
Qui doit vanger ma gloire ? Et quel autre projet
Feroit mieux de ma honte éclater le secret.
Ce dépôt contre moi n'est-il pas un indice ?
Feroit-il pas d'abord penser avec justice,
Que du Destin ailleurs attendant le retour,
Je vais m'y conserver, Seigneur, à votre amour ?
Souffrirois-je un moment ce soupçon qui me blesse ?
Je ne vous aurois donc declaré ma foiblesse,
Que pour vous avertir de vous en prévaloir,
Et de sauver en moi votre plus doux espoir ?
Enfin où trouverois-je ailleurs un sort tranquile ?
Quel Prince à ma misere offriroit un azyle ?
Est-ce quelqu'un des Grecs ? j'aime mieux le trépas.
Est-ce quelqu'un des Rois voisins de ces Etats ?
Les lâches du vainqueur redoutant la vengeance,
Détestent avec nous leur funeste alliance.
Sur leur foi désormais me pourrois-je assurer ?
Ils ne me recevroient qu'afin de me livrer.
Déja même déja le cruel Roi de Trace
A peine a des Troyens entendu la disgrace,
Que pour plaire à la Grece, il a sacrifié
Mon frere Polidore, en ses mains confié.
Non, non, leur lâcheté, dont je suis trop certaine,

Ne diſpoſera point du ſort de Polixene.

PYRRHUS.

Et c'eſt auſſi de quoi je veux vous garentir.
Ce que vous avez craint je l'ai ſçû preſſentir,
Et dans les mains du Prince à qui je vous confie,
J'aſſure votre gloire enſemble & votre vie.

POLIXENE.

Et quel eſt-il, Seigneur?

PYRRHUS.

Le voici.

POLIXENE.

Juſtes Dieux?
Que vois-je? quel prodige? En croiray-je mes yeux?



# SCENE V.

## TELEPHE, PYRRHUS, POLIXENE.

TELEPHE.

OUi, Madame, c'eſt moi qu'ici le Ciel envoye,
Pour voir des maux plus grands que les flammes de Troye;
C'eſt moi qui de mes jours conſervez malgré moi,
Viens mettre tout le fruit à vous prouver ma foi,
Suivre votre deſtin, mourir, s'il vous accable.

POLIXENE.

A ces marques Telephe eſt trop reconnoiſſable,
Et je rend grace aux Dieux, qui plus doux cette fois,
Ont permis que...

PYRRHUS.

Le temps nous eſt cher à tous trois,
Madame. Pour parer le peril qui nous preſſe,
A ce Prince à vos yeux ſouffrez que je m'adreſſe,
Oüi, Prince, écoutez-moi. Pareils en nos ſouhaits,
L'amour nous rend tous deux ennemis pour jamais.
Mais, ſans vous demander que votre haine ceſſe,

Ne ſongeons maintenant qu'à ſauver la Princeſſe,
Et pleins de ce projet, pour quelque temps du moins,
Sans réünir nos cœurs, réuniſſons nos ſoins;
Moi-même méditant une ſecrete fuite,
Je voulois me charger du ſoin de ſa conduite:
Mais les Grecs défians, pour troubler mes projets,
Ont mis autour de moi mille témoins ſecrets;
Et tandis que d'eux tous j'attache ſeul la veuë,
Il faut par une route, à leurs yeux inconnuë,
Qu'un autre moins ſuſpect la dérobe à leurs coups;
Qu'il la garde en dépôt; & cet autre c'eſt vous.

TELEPHE.

Moi?

PYRRHUS.

Ne rougiſſez point de cette confiance.
Loin qu'elle ſoit pour vous une ſecrette offenſe,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Mépriſe les efforts d'un Rival tel que vous,
Votre amour, vos vertus, je l'avourai ſans feindre,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre:
Mais de tous les malheurs, enfin, que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare, eſt le plus grand pour moi,
Et ces mêmes vertus, Prince, cet amour même,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime,
Eſt ce qui ſur vous ſeul m'a fait jetter les yeux,
Pour remettre à vos ſoins ce dépoſt précieux.
Plus je vous crains pour moi, plus j'eſpere pour elle,
Et votre intereſt propre engage votre zele.
Mais lorſque vous l'aurez conduite en votre Cour,

Il eſt une faveur que j'exige à mon tour ;
Et c'eſt d'accorder, Prince, à ma douleur extrême,
Ce que de moi tantôt vous ſouhaitiez vous-même.

TELEPHE.

Oüi, je vous le promets, je ferai mon devoir.
Et j'atteſte des Dieux le ſouverain pouvoir,
Que l'on ne verra point, en effort magnanime,
Ceder le ſang d'Hercule au ſang qui vous anime.
Et quant à ce projet dont vous chargez mes ſoins,
Prince, j'ai des ſecours où l'on penſe le moins.
En venant vers ces lieux, j'ai ſçeu dans un bois ſombre,
De Myſiens choiſis cacher un petit nombre,
Les laiſſant incertains, où j'aurai pû marcher.
Faiſons que de ce Camp ils viennent s'approcher,
Et fondant ſur les Grecs, s'ils troubloient notre fuite,
Puiſſent en combattant retarder leur pourſuite.
J'irai les avertir pour les faire avancer,
Des lieux où la Princeſſe avec moi doit paſſer,
Moi ſeul, puis démêler la route difficile,
Qui dans ce vaſte bois conduit à leur azyle.

PYRRHUS.

Oüi ! rien n'eſt mieux conçu, j'en rend graces aux Dieux,
Et je vais dans mon Camp, m'aſſurer par mes yeux,
Quel chemin en leurs bras, pourra mieux vous conduire.
Auſſi-toſt vous irez, Prince, les en inſtruire.
Je n'ai point demandé, Madame, en ce deſſein,

Votre consentement dont je suis trop certain,
Vous suivrez avec joie un Prince, que vos larmes
Ont... Mais de cette idée éloignons les alarmes,
Et gardons de troubler un genereux effort,
Dont tous mes sentimens ne sont pas bien d'ac-
cord.



# SCENE VI.

## POLIXENE, TELEPHE.

TELEPHE.

DAns quels raviſſemens un tel deſſein me plonge !
Quel bonheur, juſtes Dieux! ſi ce n'eſt point un ſonge ?
De quel abyme affreux, ſous quels maux abbatu,
A quel comble de gloire, ô ſort, m'éleves-tu ?
Quoi, ma belle Princeſſe, au moment redoutable,
Que je vois votre mort prochaine, inévitable,
Quand mon unique ſoin, mon eſpoir le plus doux,
N'eſt plus que de vous ſuivre en mourant avec vous,
Des fers & du trépas, c'eſt moi qui vous délivre ?
Dans mes propres Etats, c'eſt vous qui m'allez ſuivre ?
Enfin c'eſt mon Rival qui vous livre en mes mains,
Et juſqu'à ſon amour, tout ſert à mes deſſeins ?

POLIXENE.

De tant d'évenemens tout à coup accablée,
Pardonnez, ſi mon ame & ſurpriſe & troublée,
M'interdit ſi long-temps l'uſage de la voix.
En quels lieux, par quel ſort, Seigneur, je vous revois !

O que de votre mort le bruit m'avoit frappée !
Et quel est mon bonheur de me voir détrompée !
Mais quel chagrin se méle à vous voir dans ces lieux,
De vos jours conservez desavoüer les Dieux !
Dans ce Camp ennemi vous livrer sans défense !
Ah ! quittez-moi, fuyez, & craignant leur vengeance,
Après ce que pour moi vous coûte votre amour,
Sauvez-moi du malheur de vous coûter le jour.

TELEPHE.

Que me proposez-vous, & dans quelle pensée... !

POLIXENE.

Et vous, où vous emporte une ardeur insensée ?
Vous me voulez, Seigneur, conduire en vos Etats,
Tous les Grecs irritez ne m'y suivroient-ils pas ?
Vous imaginez-vous qu'ils perdent sans murmure,
Le prix de leur retour que mon sang leur assure ?
Vous combattrez pour moi, vous braverez leurs coups.
Mais le Destin de Troye est plus puissant que vous.
M'en irai-je à mon tour troublant toute l'Asie,
Montrer un autre Helene aux Peuples de Mysie,
De la Guerre chez eux rallumer le flambeau,
Et de mon propre azyle en faire leur tombeau ?
Leur sang n'a-t-il donc pas assez rougi nos fleuves ?
N'ay-je point de vos feux encor assez de preuves ?
N'avez-vous point encor par assez de combats,
Confondu de mon cœur les sentimens ingrats ?
Ah ! c'est à moi, Seigneur, à me faire un azyle.
Laissez-moi. J'en sçay un infaillible, facile,

Digne de ma vertu, conforme à mes souhaits,
Et que mes ennemis ne troubleront jamais.

TELEPHE.

Moi, Madame, sans vous que je parte, je fuye?
Que sans vous un moment je puisse aimer la vie?
Quels timides conseils osez-vous me donner?
Votre sort jusques-là peut-il vous étonner?
Vous voulez que des Grecs je redoute l'armée,
Que leur propre victoire a presque consumée:
Bien loin de nous troubler, ils seroient trop heureux,
Que le sort leur permît de retourner chez eux.
Avant que d'avoir pû réparer leurs ruines,
Je puis, en m'unissant aux Puissances voisines,
Dont mes soins, mon credit releveroient l'espoir,
Trouver de quoi braver les Grecs & leur pouvoir.
Sans votre mort qu'exige & presse leur furie,
Il n'est point de retour pour eux en leur patrie?
Hé bien, vivez, afin qu'ils n'y retournent pas;
Mais vivez, en regnant sur moi, sur mes Etats.
Qui peut mieux que mon trône assurer votre vie?
En vain vous y craignez le sort de la Phrygie.
Ce sort n'a de pouvoir qu'en ces tristes climats.
Vous en suivrez un autre en marchant sur mes pas.
J'ai mes destins, Madame, à leurs Destins contraires.
Si les leurs ont de Troye avancé les miseres;
Les miens sont de punir sur un peuple odieux,
Et le meurtre des Rois, & le mépris des Dieux.
Voyez ce que déja, corrigeant son caprice,
Fait pour moi dans ce jour, la fortune propice.
Venez, secondez-moi. Qu'un éclatant succez,
Puisse

Puisse de mon amour justifier l'excés.
A mon Peuple charmé venez montrer la fille
D'un Roi, dont il révere & cherit la famille,
Et que vos jours sauvez, vos vertus à ses yeux,
Soient les gages certains de la faveur des Dieux.

POLIXENE.

Ah ! Prince, votre amour promet plus qu'il n'espere.
Mais dût-il faire enfin tout ce qu'il voudroit faire,
Plus son zele pour moi fait d'efforts aujourd'hui,
Plus je lui dois, & moins je suis digne de lui.
Je ne puis plus enfin estre sa récompense.

TELEPHE.

Vous, Madame ? Et qui peut m'en ôter l'esperance ?

POLIXENE.

Votre gloire.

TELEPHE.

Ma gloire ?

POLIXENE.

Oüi, connoissez-moi mieux.
Il faut, il faut enfin vous dessiller les yeux.
C'est peu que la fortune attachée à me nuire,
Des Troyens pour jamais ait renversé l'Empire,
Mon cœur, ferme au milieu de ces vastes débris,
Sembloit de son triomphe affoiblir trop le prix.
Elle a crû ne pouvoir achever sa victoire,
Qu'en l'accablant lui-même, en détruisant sa gloire.

Enfin le croiriez-vous ? ce cœur que vos exploits,
Votre ſang genereux répandu tant de fois,
Vos ſoûpirs, vos reſpects n'ont pû fléchir dans Troye,
D'un Barbare, d'un Grec eſt devenu la proye.

TELEPHE.

De Pyrrhus ?

POLIXENE.

A ce nom concevez en ce jour
Si Polixene encor mérite votre amour ;
Jugez ſi ma vertu doit être à votre zele
De la faveur des Dieux un garand bien fidele.
Je vous laiſſe y penſer.



## SCENE VII.

### TELEPHE *seul.*

O Ciel ! qu'ai-je entendu ?
De quel coup impréveu je me vois confondu !
De quels terribles mots sa bouche me foudroye ?
Quel supplice éternel suit un moment de joye ?
Va, Prince malheureux, va, content de tes fers;
Pour elle t'exposer à cent perils divers,
Va de ton fier Rival zelé dépositaire,
De tes feux en ta Cour lui garder le salaire.
Quelle confusion ! quel trouble ! & que ce jour...
Oüi, oüi, vous n'ètes plus digne de mon amour.
Cruelle. Rien ne peut réparer cet outrage.
Allons ; que de ses fers ma raison me dégage,
Fuyons-la, ç'en est fait.... Mais d'où vient qu'à mes yeux
Elle ose déclarer ce secrèt odieux ?
Peut-être cet aveu n'est-il qu'un artifice,
Pour éteindre mes feux qui lui sont un supplice,
Que je serois heureux dans ce revers fatal,
Qu'elle me pût haïr sans aimer mon Rival !
Mais non, puisqu'elle dit qu'elle aime, il faut la croire.

Je vois même en ſon cœur les combats de ſa gloire.
Allons, par tous nos ſoins aidons à ſes remords,
Et dûſſions-nous enfin y perdre nos efforts,
C'eſt toujours quelque choſe à ma fureur extrême,
De pouvoir d'un Rival éloigner ce qu'il aime,
Et qu'il ne puiſſe plus, inſultant à mon ſort,
Du fruit de mes travaux joüir que par ma mort.

*Fin du quatriéme Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

### POLIXENE *seule.*

EN vain devant ce Prince ouvrant toute mon ame,
J'ai cru que le dépit étoufferoit sa flamme,
Et le forçant à fuir qui trahit tous ses vœux,
Le sçauroit dégager de mon sort malheureux.
Son funeste penchant à sa perte le livre.
Pour l'obliger à fuir, moi-même il faut le suivre.
J'ai feint d'y consentir. Il va tout préparer.
Le sort pour mon dessein semble se déclarer.
Voici le temps heureux qu'il faut que je choisisse:
Mais pour l'executer j'aurois besoin d'Ulysse.
Je l'ai mandé. Qu'il tarde à se rendre en ces lieux!
Secondez mon projet, hâtez-vous, justes Dieux,
Vous-mêmes avez part à l'ardeur qui m'anime.
Je veux à votre haine assurer sa victime,
Et de Pyrrhus enfin trompant les vœux secrets,
Sauver de ses secours ma gloire & vos arrests.

Et toi, Prince fatal, que j'ai trop ofé croire;
Sors enfin de ce cœur, dont tu flétris la gloire,
Mais par le même effort qui t'en chaffe en ce jour,
Comprens jufqu'à quel point y regnoit ton amour.
Au trépas, fans regret, Polixene fe livre,
Parce que fans t'aimer elle ne pourroit vivre,
Qu'en te perdant, pour elle il n'eft plus de bonheur.



## SCENE II.

### ULYSSE, POLIXENE.

POLIXENE.

MOn cœur impatient vous attendez, Seigneur.
Tantôt il vous a plû de me donner vous-même,
Des conſeils, diſiez-vous, d'une importance extrême;
Et moi je vais payer ce zele officieux,
D'un avis plus utile, & que vous ſuivrez mieux.

ULYSSE.

Vous, Madame?

POLIXENE.

Oüi, le ſort qui pour vous s'intereſſe,
Tourne mes ſentimens au bonheur de la Grece,
Et pour vous en convaincre, apprenez qu'en ce jour,
Les Grecs perdroient en moi le prix de leur retour,
Que ma fuite aiſément tromperoit leur envie,
Si je gardois encor quelque amour pour la vie;
Ce projet, dont Pyrrhus en ſecret s'eſt flaté,
Au milieu de la nuit doit être executé.
Par la Foreſt d'Ida je fuis dans la Myſie;
Et ſi d'un tel avis votre ame ſe défie,

Vous-même en ce moment, pour ne vous tromper pas,
Jusqu'au tombeau d'Achile accompagnez mes pas.

ULYSSE.

Sur l'amour de Pyrrhus, Madame, & sur vos charmes,
Mon zele pour la Grece avoit pris des allarmes,
Je veux bien l'avoüer : mais qui l'eût présumé,
Que mon soupçon par vous dût être confirmé ?
O courage ! ô vertu par le destin trahie !
O mépris de la mort trop digne de la vie !
Par quelque autre moyen ; pourquoi ne pouvons-nous,
D'Achile menaçant appaiser leur courroux ?

POLIXENE.

Ah ! je ne cherche pas votre pitié frivole.
Quand je meurs, ce n'est pas pour vous que je m'immole.
Déja même en ce lieu par un coup de ma main,
J'aurois bien sçû, d'Achile éludant le dessein,
Laisser sur son tombeau son ombre conjurée,
Crier après mon sang dont elle est alterée :
Mais j'ai trouvé plus doux qu'il parût hautement
Que ma mort fût l'effet de son commandement ;
J'ai voulu, me vengeant de lui-même par elle,
Quelle fût à sa gloire une tache éternelle,
Un comble à vos fureurs, un sujet de courroux,
Qui soulevât, Seigneur, l'avenir contre vous.
Ainsi ce vain effort de sa fureur extrême,

Par mes propres ſouhaits, devient mon bonheur même.
Par-là je ſçai tromper ſes ordres rigoureux.
Peut-il être vangé quand il comble mes vœux ?
Sans Pyrrhus, il eſt vrai, l'on ne peut ſatisfaire
Aux ordres dont lui ſeul eſt chargé par ſon Pere,
Mais de ſes mains d'abord ſongeons à m'arracher,
Et qu'à l'autel après il me vienne chercher.
Je ſçaurai l'y convaincre avec plus d'évidence,
De la neceſſité de ſon obéïſſance.
Allons, avant qu'il vienne achevons ce deſſein,
Sa fureur y mettroit un obſtacle certain.
Mais il paroît. Que faire en ce moment funeſte ?
Arrêtez-le en ce lieu. Je me charge du reſte.
Ah ! Prince, auteur fatal des maux où je me voy,
Tu vas être bien-toſt plus malheureux que moy.



# SCENE III.

## PYRRHUS, ULYSSE.

PYRRHUS.

C'Eſt vous encor, Seigneur ? Quelle raiſon preſſante,
Vous ramene à ma veuë, & prévient mon attente ?
Sur cet effort fatal qu'on exige de moi,
N'ay-je pas pour demain aux Grecs donné ma foi ?
Ce terme eſt-il trop long ? & votre impatience,
Vient-elle ici pour eux exhorter ma conſtance ?

ULYSSE.

Non, Seigneur, & ſans peine ils ont ſçû concevoir,
Que la lenteur eſt juſte en un pareil devoir,
Et trouvent d'autant plus votre malheur à plaindre,
Qu'il vous réduit vous-même au ſupplice de feindre.

PYRRHUS.

Comment ?

ULYSSE.

Je ne viens point par des détours ſecrets
Chercher dans vos regards à lire vos projets,
Ni réduire votre ame à la gêne trop dure,
Ou de les avoüer, ou de faire un parjure.
De fideles avis nous ont ouvert les yeux.
Cette nuit Polixene abandonne ces lieux;
C'eſt chez les Myſiens que votre intelligence.....

PYRRHUS.

Ah! quel cœur aſſez bas trahit ma confidence?

ULYSSE.

Ainſi vous épargnant l'inutile embarras,
D'un deſſein revelé qu'on ne ſouffrira pas,
Songez pluſtôt, Seigneur, ce que pour la Patrie....

PYRRHUS.

Ah! de pareils diſcours irritent ma furie.
Mes deſſeins ſont trahis: mais les voſtres enfin
N'en auront pas, Seigneur, un plus heureux deſtin,
A moi ſeul ſont commis les ordres de mon Pere.
Tout autre vainement y voudroit ſatisfaire.
Loin qu'un tel Sacrifice appaisât ſon courroux.

ULYSSE.

S'il en conſerve encor, ce ſera contre vous,
Et non contre les Grecs, qui lui feront connoître,
Qu'il ſeroit obéï comme il prétendoit l'eſtre,
Si pour remplir ſon ordre un zele genereux,

Avoit pû ſur ſon fils ce qu'il a pû ſur eux.

PYRRHUS.

C'eſt expliquer aſſez quel deſſein les anime.
Hé bien, qu'ils viennent donc enlever leur victime.
C'eſt en ces lieux qu'il faut qu'ils la viennent chercher,
C'eſt des mains de Pyrrhus qu'ils doivent l'arracher.



SCENE

## SCENE IV.

### PYRRHUS, ULYSSE, ISMENE.

ISMENE.

AH ! Seigneur, eſt-ce vous qui livrez Polixene?
L'avez-vous commandé ?

PYRRHUS.

Que dites-vous, Iſmene ?

ISMENE.

Près de ces lieux, Seigneur, un grand bruit excité
Attirant tout à coup ma curioſité,
J'ai couru. J'apperçoi dans une foule épaiſſe,
Vers le tombeau d'Achile avancer la Princeſſe,
Arſace la ſuivoit, qui s'approchant de moi,
Va, cours, porte, dit-il, cette nouvelle au Roi.
Ces mots, & tant d'effets de vos bontez extrêmes
M'ont fait douter, Seigneur, que par vos ordres mêmes...

PYRRHUS.

Ah ! perfide, c'eſt vous qui me trompez ainſi,
Tandis que vainement je vous écoute ici,
Et vous êtes heureux qu'au ſoin de ſa défenſe,
Mon bras doive employer le temps de ma vengeance. *Il part.*

ULYSSE.

L'intereſt du Pays me touche uniquement.
Mais qu'eſperer enfin d'un tel évenement ?
Par où ſortira-t-il de ce peril extrême ?
Comment ſauver ? comment immoler ce qu'il aime ?
Quel orage, grands Dieux ! quels troubles je prévoi !
Quoiqu'il en ſoit, allons, faiſons ce que je doi.

## SCENE V.

ISMENE *ſeule.*

FOrtune, quels aſſauts ta cruauté nous livre !
Mais allons, & voyons enfin ce qu'il doit ſuivre.



## SCENE VI.

### TELEPHE, ISMENE.

TELEPHE.

OU portes-tu tes pas ? Quel trouble eſt dans tes yeux ?

ISMENE.

Que venez-vous chercher vous-même dans ces lieux,
Seigneur ?

TELEPHE.

Quoi donc ? qu'eſt-il arrivé, chere Iſmene ?
Tout eſt preſt, & j'en viens avertir Polixene.
Je prétendois. . .

ISMENE.

Hélas ! Seigneur, il n'eſt plus temps,
Elle eſt au Camp des Grecs.

TELEPHE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ?

ISMENE.

Arſace qui paroiſt pourra vous en inſtruire.
C'eſt lui-même, Seigneur, qui vient de l'y conduire.

TELEPHE.

Impitoyables Dieux, m'accablez-vous ainſi?



## SCENE VII.

### ARSACE, TELEPHE, ISMENE.

ARSACE.

SEigneur, qu'heureusement je vous rencontre ici !

TELEPHE.

Est-il vrai que par toi la Princesse conduite...

ARSACE.

Oüi, Seigneur, j'ignorois le secret de sa fuite,
Et lorsqu'enfin j'ai veu qu'elle tournoit ses pas,
Vers le tombeau fatal marqué pour son trépas,
Au milieu d'une foule à la suivre empressée,
En vain j'aurois voulu combattre sa pensée.
Mais, Seigneur, tout espoir n'est pas encor perdu.
Auprès d'elle Pyrrhus presqu'aussi-tôt rendu,
A renversé d'abord dans sa fureur extrême
Les Vases, le Bûcher, & le Prêtre lui-même,
Et d'un bras menaçant devant qui tout a fui,
S'est fait un large espace au tour d'elle & de lui.
Peu des siens cependant touchez de sa disgrace,
Prests à perir pour lui, secondoient son audace.

Mais bien-tôt par leurs Chefs tous les Grecs raſſemblez,
Par le nombre ſans doute ils ſeront accablez.
Venez, Seigneur, venez vous-même en diligence,
Avec vos Myſiens embraſſer leur défence.

TELEPHE.

Oüi, courons, cher Arſace, & que tous à la fois...
Mais, ô Ciel! n'eſt-ce pas Pyrrhus que j'apperçois?
De quel trouble ſoudain ay-je l'ame frappée?
D'où vient que je le vois éperdu, ſans épée?



## SCENE VIII.

### PYRRHUS, TELEPHE, ARSACE, GARDES.

PYRRHUS.

AH ! trop cruels amis, en vain votre ſecours
S'oppoſe à ma faveur, & croit ſauver mes jours.
Ah ! Prince, je vous vois.

TELEPHE.

Quelle douleur vous preſſe ?

PYRRHUS.

On empêche mon bras de vanger la Princeſſe.

TELEPHE.

Elle eſt morte ?

PYRRHUS.

A me voir en pouvez-vous douter ?

TELEPHE.

Allons, pour la vanger, Prince, il faut tout tenter.
Nommez-moi le cruel que tant de rage inſpire.
Eſt ce Calchas ?

PYRRHUS.

C'eſt moi. Frappez.

TELEPHE.

Qu'oſez-vous dire ?
Qui, vous, Prince ?

PYRRHUS.

Oüi, je ſuis ce monſtre furieux,
Miſerable joüet du Deſtin & des Dieux.
Tous les Grecs animez d'une fureur nouvelle,
Sans peine, malgré moi, venoient s'emparer d'elle.
Je vois au premier rang marcher Agamemnon,
Et ſans plus écouter, ni conſeil, ni raiſon,
Sans ſonger qui me ſuit, je fonds ſur le perfide.
D'abord, pour m'arrêter, Polixene intrepide
Se jette entre nous deux, & preſque en même temps
Le ſort & la fureur qui troubloient tous mes ſens,
Dans ſon ſein malheureux. . . . En cet endroit funeſte,
Ah ! Prince, en m'immolant épargnez-moi le reſte,
Frappez. C'eſt à vous-même à vanger hautement. . . .

TELEPHE.

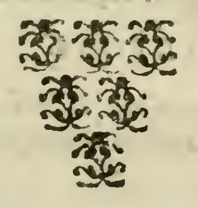
Ce ſeroit une grace, & non un châtiment.
Vis, Prince malheureux, vis ou cauſe, ou Miniſtre,
Ou fatal inſtrument de ce deſtin ſiniſtre.
Vis d'un tel ſouvenir ſans ceſſe tourmenté ;
Qu'il rappelle ſans ceſſe à ton cœur agité.

Tout ce que pour la perdre on te vit entreprendre.
Son Païs, ſon Palais, ſon Trône mis en cendre,
Ses Peuples, ſes Parens, ou morts, ou mis aux fers,
Et contre-elle tes feux ſoulevant les enfers:
Tandis que me flatant de la gloire immortelle,
D'avoir tout entrepris, tout enduré pour elle,
Moi-même m'aſſurant une éternelle paix,
Je me vais à ſon ſort réunir pour jamais.

*Il ſe frappe & tombe dans les bras d'Arſace qui emporte ſon épée, ſur laquelle Pyrrhus ſe veut jetter.*

LYCAS.

O Dieux! que faites-vous?



## SCENE DERNIERE.

### PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

Et que prétens-tu faire ?
Moi je vivrois encor ? Je pourrois... O mon Pere!
Vien, vien toi-même aux Grecs demander mon trépas.
Je t'ai trahi. Mon cœur n'a point conduit mon bras.
As-tu donc pour ce sang une haine si grande,
Qu'il ne t'importe pas comment on le répande ?
Hé bien, soit satisfait. Mon bras l'a répandu :
Mais en le demandant tu t'es bien attendu,
Qu'à ton fils malheureux il coûteroit la vie.
Et je vais pleinement répondre à ton envie.

LYCAS.

Son desespoir l'entraîne. Il le faut observer.
De ses premiers transports songeons à le sauver.

FIN.

# LES OEUVRES
## DE MONSIEUR
# DE LA FOSSE.

*Le prix est de 2 livres 10 sols.*



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie Royale de Musique, sur le Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

*Pieces contenuës dans ce Volume.*

POLIXENE.

MANLIUS.

THESE'E.

CORESUS.

# CORESUS
ET
# CALLIRHOE,
## *TRAGEDIE.*

Par Mr. DE LA FOSSE.

# PREFACE.

L'Hiſtoire qui fait le ſujet de cette Tragédie, eſt ſi extraordinaire & ſi remarquable, qu'il eſt étonnant qu'elle ſoit ſi peu connuë. Le Guarini qui l'avoit tirée de Pauſanias, d'où je l'ay priſe, en a paré le commencement de ſon *Paſtor fido*, & en a fait l'origine des malheurs qui affligeoient l'Arcadie, dans le temgs de l'action que ſon Poëme répréſente. Il y a pourtant fait quelques changemens. Par exemple, il a mis l'Arcadie au lieu de l'Etolie, & il a changé les noms de Coreſus & de Callirhoé en ceux d'Amintas & de Lucrine. Vigenere dans ſes Annotations ſur Philoſtrate, & Spon dans ſon voyage en Grece rapportent l'hiſtoire tout au long.

Comme Pauſanias ne marque point dans quel ſiecle, ni ſous quel regne elle s'eſt paſſée, je me ſuis crû diſpenſé de faire plus que lui. J'ay embraſſé dans mon ouvrage tout ce qu'il dit ſur cet évenement, & j'y ay ajoûté de moy l'Epiſode d'Agenor & d'Anaxile. J'ay été obligé de changer quelque choſe au perſonnage de Callirhoé. Je l'ay faite infidelle

& parjure, à l'exemple de Guarini, au lieu que dans l'original grec, elle eſt accuſée ſeulement d'être inſenſible. Et cela parce que ſelon notre Morale à laquelle j'ay dû m'accommoder, l'inſenſibilité dans le cœur d'une jeune fille eſt plûtôt une vertu à imiter, qu'un vice à punir. Or un des principaux préceptes de la Tragédie, eſt de n'y point faire paroître de perſonnage tout-à-fait vertueux qui ait une fin malheureuſe; ce que j'ay évité dans celuy de Callirhoé, en la répréſentant coupable d'un parjure, qui eſt un vice plus commun, & reconnu pour tel dans tous les Pays du Monde. Selon la Religion de Pauſanias, il n'y avoit rien a changer au caractere de Callirhoé, pour faire une Tragédie réguliere, parce que dans cette Religion, on adoroit des Dieux, qui n'étoient pas favorables aux Inſenſibles, & entre autres Bachus qui étoit le Dieu tutelaire des Calydoniens, chez qui cette action s'eſt paſſée. Peut-être même a-t-elle été imaginée pour établir, ou confirmer cette opinion.

Quant à Coreſus, que j'ay peint comme un homme d'une vertu ferme & ſévere, j'ay eu ſoin d'y mêler le deffaut d'une colere trop emportée, qui luy fait demander à la Divinité, dont il eſt le Sacrificateur, une vengeance dont il eſt luy-même la victime.

Je laiſſe au Lecteur non prévenu à juger de cette Piece, & je ne répondray point à quantité d'objections qu'on y a faites, parce que cela eſt inutile. Je crois qu'on en pouvoit faire de trés-ſolides, mais elles ne ſont pas venuës à ma connoiſſance; car à dire le vray, toutes celles, dont j'ay été informé, étoient trés-faciles à détruire; & j'en ay fait convenir tous ceux qui me les ont propoſées, ou comme d'eux-mêmes, ou comme rapportées d'ailleurs.

# ACTEURS.

ANTINOUS, Gouverneur de Calydon.

CALLIRHOE', ſa Fille.

CORESUS, Grand Sacrificateur de Bacchus.

ANAXILE, Niéce d'Antinoüs.

AGENOR, ſon Amant.

IDAS, Confident d'Agenor.

ARBAS, Confident d'Antinoüs.

DORIS, Confidente de Callirhoé.

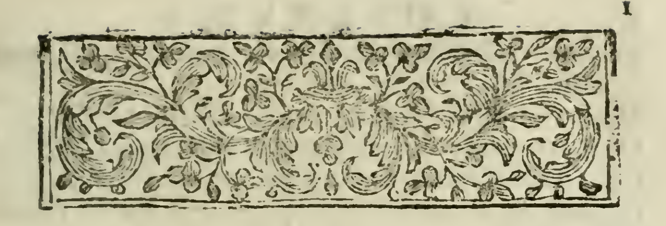
CEPHISE, Confidente d'Anaxile.

LYDUS, de la ſuite d'Antinoüs.

UN GARDE.

*La Scene eſt dans la Ville de Calydon, dans le Palais du Gouverneur.*

CORESUS.



# CORESUS ET CALLIRHOE.

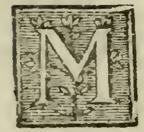
## TRAGEDIE.

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

ANAXILE, CEPHISE.

CEPHISE.


Adame, je sçais bien que la perte d'un pere,
Dans la nuit du tombeau rejoint à vôtre mere,
Offre un sujet trop juste à vos ennuis secrets,
Et moy-même à vos pleurs je mêle mes regrets :

Je sçais qu'un sang illustre est tout ce qu'il vous laisse.
Mais quel espoir icy flatte votre tristesse !
Quel azile pour vous que ce Palais pompeux,
Dont le Maître attentif à prévenir vos vœux,
Commande en cette Ville, & par le choix du Prince
Preside, en son absence, à toute la Province !
Frere de votre pere il aime en vous son sang,
Et sur vous rejaillit la splendeur de son rang.
Callirhoé sa fille, imitant sa tendresse,
Oppose ses bontez au malheur qui vous presse,
L'hymen qui doit l'unir au sort de Coresus,
Vous-même le voyez, ne l'occupe pas plus;
Et vous ne voulez pas dans tous ces avantages,
De la faveur des Dieux sentir les premiers gages.

ANAXILE.

Ah, Cephise! il est vray, le sort depuis deux jours
De Protecteurs puissans m'offre ici le secours,
Et quoy qu'à ma disgrace encor toute nouvelle,
On pût attribuer l'éclat de ce grand zele;
Je crains peu que des cœurs si grands, si genereux
M'abandonnent jamais à mon sort malheureux:
Mais en vain leur bonté dans un si doux azile
Croit adoucir les maux de la triste Anaxile.
En vain par leurs bienfaits ils préviennent mes vœux,
Lorsqu'il y manque un bien qui ne dépend pas d'eux;
Et tel que si les Dieux m'en ôtent l'esperance,
La fin de mes malheurs n'est plus en leur puissance.

CEPHISE.

Et quel est ce bonheur, Madame, que les Dieux? ....

ANAXILE.

J'ay caché mon secret, Cephise, à tous les yeux:
Mais je sens que mes maux redoublent à les taire,
Et j'offense ta foy par un trop long mystere,
Ecoute-moy. Ton zele allarmé de mes pleurs

Te rend ingenieuse à flatter mes douleurs ;
Ta colere n'en veut qu'au sort impitoyable.
Cephise croirois-tu que ce cœur déplorable,
Luy-même avec le sort conspirât en ce jour,
Victime dévoüée aux rigueurs de l'amour ?

CEPHISE.

Vous m'étonnez sans doute ; & pour qui donc, Madame,
Prenez-vous tant de soin à cacher votre flâme ?

ANAXILE.

Ah ! ce n'est pas son nom qui me la fait cacher ;
Il n'est rien qu'à mon choix on puisse reprocher.
Son merite, le sang dont il tient la lumiere,
Justifieroit l'amour de l'ame la plus fiere :
Mais la fortune enfin par une dure loy,
Luy fut de ses faveurs avare comme à moy.
L'un & l'autre certains du desaveu d'un Pere,
Nous cachâmes nos feux sous un profond mystere ;
Nul éclat, nul témoin ne la produit au jour.
La contrainte, Cephise, irritoit notre amour ;
Et comme enfin toûjours quelque espoir favorable,
Jusqu'au bord du tombeau, luit au plus miserable ;
Nous nous flattions qu'un jour le sort moins rigoureux
Mettroit l'un en état de rendre l'autre heureux.
Bientôt aux Argiens la guerre declarée,
Sembla nous en montrer l'esperance assurée.
Le Roy part ; mon Amant accompagne ses pas,
Et cherche sous ses yeux la gloire & les combats.
Combien dans ses adieux éclata sa tendresse !
D'abord ardent, soigneux, fidele à sa promesse,
Ses Lettres en secret m'assuroient chaque jour
Contre l'absence, helas ! si funeste à l'amour ;
De ses succés divers me tenoient informée ;
Et quel sujet de joye à mon ame charmée,

Quand j'appris que déja les essais de son bras
Luy gagnoient la faveur du Prince & des soldats ?
Quel plaisir pour un cœur dont l'amour est extrême,
D'oüir toutes les voix élever ce qu'il aime ?
Que le mien en secret s'applaudit de ses feux!
Qu'un doux espoir enfin me flatta pour tous deux!
Mais, ô revers fatal! ô cruelle surprise!
Depuis un mois entier, son silence, Cephise,
Me livre à des soupçons pires que mille morts,
Et qui de ma raison épuisent les efforts.
Je sens que je succombe à mon impatience:
Mais quittons ce discours, Callirhoé s'avance.

## SCENE II.

### CALLIRHOE', ANAXILE, CEPHISE.

CALLIRHOE'.

C'Est trop chercher, Madame, à joüir de vos pleurs.
Ma sincere amitié, que touchent vos malheurs,
Rougit de ne vous voir attacher vos pensées,
Qu'aux vains ressouvenirs de vos douleurs passées,
Et vient vous faire part, pour en rompre le cours,
D'un secret qui contient le bonheur de mes jours.

ANAXILE.

Madame, l'amitié qui nous joint l'une & l'autre,
Me fait trouver du moins mon bonheur dans le vôtre.

Par là de mon destin je trompe la rigueur.
Mais quel est ce secret, dont vous flattez mon cœur?
Sans doute ce n'est pas cet illustre hymenée,
Dont Coresus attend, & presse la journée.
Tout Calydon le sçait. Par quels autres bienfaits
Le Ciel a-t-il pour vous prévenu mes souhaits?

CALLIRHOE'.

Par un bienfait supréme, où je n'osois prétendre;
Que Calidon ignore, & qui va vous surprendre;
C'est en rompant l'hymen dont vous parlez.

ANAXILE.

O Dieux!

CALLIRHOE'.

Vous m'allez croire un cœur volage, ambitieux,
Qu'éblouït la faveur, que la fortune entraîne,
Digne objet à vos yeux de mépris & de haine.
Que ces noms, juste Ciel, s'ils m'eussent été dûs,
M'auroient sauvé de pleurs en secret répandus!
Qu'ils sont bien démentis dans le fond de mon ame!
Avec tout Calydon vous connoissez, Madame,
Ce Heros dont le bras guidé par sa valeur,
Du beau sang, dont il sort, releve le malheur,
Qui du Prince chery, semble seul dans l'armée
Occuper maintenant toute la renommée.
Agenor, en un mot.

ANAXILE.

Oüy, Madame.

CALLIRHOE'.

C'est luy,
Que le Ciel pour Epoux me destine aujourd'huy.

ANAXILE.

Agenor?

CALLIRHOE'.

Je l'aimois, s'il faut que je le dise,
Avant qu'à Coresus mon Pere m'eût promise.

Je ne me donne enfin qu'à mon premier Vainqueur.

ANAXILE.

Qu'entens-je ? Ah ! cachons bien le trouble de mon cœur.
Vous me l'aviez prédit, vous m'étonnez, Madame,
Non, de voir qu'Agenor ait pû toucher votre ame ;
L'amour a des momens qu'on ne peut éviter.
Mais d'où vient que vos feux ont tant craint d'éclater ?
Pourquoy cette contrainte à votre ame imposée ?

CALLIRHOE'.

J'appréhendois l'éclat d'une amour méprisée.

ANAXILE.

Vous ?

CALLIRHOE'.

Ouy, de mon penchant admirez le pouvoir,
Mon cœur à Coresus défendoit tout espoir.
Vainement à mes yeux, il offroit pour me plaire,
Le rang que dans ces lieux il tient après mon Pere ;
Son sang, mille vertus, la dignité, le nom
De Ministre du Dieu qu'adore Calydon ;
Tous ses soins redoubloient ma rigueur combattuë.
Le hazard offre à peine Agenor à ma vûë,
Dans tout mon sang ému je sentis s'allumer
Un feu, que ma raison négligea de calmer.
Et pourquoy m'imposer cet effort inutile ?
Tout montroit à mes yeux sa conquête facile :
Son ame libre encor, l'infaillible moyen
De relever son sort en l'unissant au mien,
L'égalité du sang cette foule importune
Qu'attirent malgré moy, mes yeux & ma fortune.
Mais ô Ciel ! quel affront humilia mon cœur !
Quel chagrin quand je vis mon superbe Vainqueur
Ou ne pas remarquer, ou mépriser peut-être
Tout ce que dans mes yeux les siens devoient connoître ;
De mon cœur vainement je le voulus bannir ;

Son aſpect, ſon idée, ou quelque ſouvenir,
Y rappelloit bien-tôt ma fatale tendreſſe.
Le ſort ſembla prêter une aide à ma foibleſſe;
La guerre contre Argos déclarée en ces lieux,
D'un Ingrat redouté vint délivrer mes yeux.
Il partit; je juray d'en perdre la memoire;
Et pour mieux aſſurer ce projet de ma gloire,
Je voulus dans mon cœur plein d'un dépit confus,
Aux froideur d'Agenor oppoſer Coreſus.
Je l'écoute, & bien-tôt on conclut l'hymenée,
Pour ſix mois cependant j'en remis la journée,
Soit qu'à regret encor mon cœur s'y préparât,
Soit que pour mon bonheur le Ciel me l'inſpirât;
Déja nous approchions la fatale journée,
Jugez quelle nouvelle à mon ame étonnée!
Mon Pere me fait voir une Lettre du Roy,
Où pour Agenor même il demande ma foy.

ANAXILE *à part.*

Ciel! Et l'eſpoir d'abord réveilla votre flâme?

CALLIRHOE'.

Aux plus doux des plaiſirs j'abandonnay mon ame;
Je penſay qu'Agenor dans ſon ſort malheureux,
Par fierté de courage, avoit caché ſes feux,
Et n'en avoit voulu déclarer le myſtere,
Que quand avec honneur il avoit crû le faire.
Enfin pour m'aſſurer un ſi charmant bonheur,
Je conjure mon Pere, à qui j'ouvre mon cœur,
D'aller de Coreſus retirer ſa promeſſe?
Et mes pleurs d'autant mieux excitent ſa tendreſſe,
Qu'il voit dans Agenor le favory du Roy,
Dont il gagne l'appuy, s'il l'unit avec moy.
Sa vertu luy répond d'une faveur durable.
Que vous diray-je enfin? tout me fut favorable,
L'hymen va pour jamais m'aſſurer mon Amant.

ANAXILE.

Et que dit Coreſus de votre changement ?
Sçait-il de ſon amour la diſgrace cruelle ;

CALLIRHOE'.

Non, il doit dans ce jour en ſçavoir la nouvelle,
Il en va par mon Pere apprendre le ſujet.
J'en ſens, je vous l'avoue, un déplaiſir ſecret,
Et ma félicité par là n'eſt point parfaite :
Mais dans quelques chagrins qu'un tel remords me jette,
Quel regret plus cruel ſeroit-ce pour mon cœur,
D'avoir laiſſé moi-même échaper mon bonheur ;
Quel ſupplice pour moy dans ce juſte reproche ?

ANAXILE.

Ainſi tout ſe prépare, & votre hymen s'approche ?

CALLIRHOE'.

Sans doute, & de l'armée il arrive aujourd'huy,
Pour en preſſer l'inſtant trop differé pour luy.
C'eſt le Roy qui l'envoye ; inſtruit de ſa venuë,
Mon Pere doit bien-tôt l'amener à ma vûë,
Je vais le recevoir ; je ne vous preſſe pas,
Pour voir quel eſt mon choix, d'accompagner mes pas.
Madame, je vois bien à votre inquiétude,
Que vous voulez joüir de votre ſolitude,
Je ne vous contrains point, & je vais vous quitter :
Mais croyez, quelque amour qui me puiſſe flatter,
Qu'il ne peut affoiblir dans mon ame fidele
Les droits d'une amitié parfaite & mutuelle.



## SCENE III.

### ANAXILE, CEPHISE.

ANAXILE.

QUoy? moy? que je la ſuive, & contraigne mes yeux,
A voir de ſon bonheur l'appareil odieux!
Que ma confuſion éclate devant elle!
Cephiſe, as-tu conçû ma diſgrace cruelle?

CEPHISE.

Oüy, je vois qu'Agenor eſt celui, dont la foy....

ANAXILE.

Quels tranſports elle a fait éclater devant moy!
O Dieux! que ſon amour, que ſon bonheur l'enchante!
Combien de mon Perfide elle paroît contente!
Ah! malgré l'amitié que me juroit ſon cœur,
Que ſa joye excitoit ma haine & ma fureur!
Quel ſupplice eſt l'aſpect d'une Rivale aimée!
Helas! je viens icy, par le ſort opprimée,
Chercher des Protecteurs contre ſes traits mortels.
Quels ennemis ailleurs me ſeroient plus cruels?
O qui m'arrachera d'un ſi funeſte aſile!

CEPHISE

Madame, reprenez un viſage tranquile.
Coreſus vient.

ANAXILE.

Sortons, tâchons par tous nos ſoins
D'aborder le Perfide, & l'oüir ſans témoins.

## SCENE IV.

### CORESUS, ANAXILE, CEPHISE.

CORESUS.

MAdame, quels malheurs . . . .

ANAXILE.

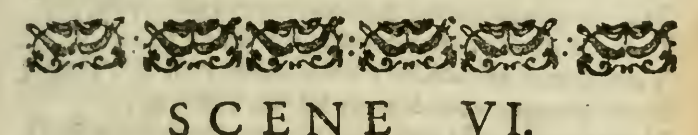
Quand vous ſçaurez le vôtre,
Vous ſerez peu frappé, Seigneur, de ceux d'un autre.

## SCENE V.

CORESUS *ſeul.*

QUe me veut-elle dire, & quel eſt le malheur,
Qu'elle ſemble par ces mots annoncer à mon cœur?
Qu'ils ont un rapport juſte à la crainte ſecrette,
Qu'un avis a jettée en mon ame inquiette!
Quoy donc? Oubliroit-on ce que peut dans ces lieux
L'Interpréte des lois, le Miniſtre des Dieux?
Que c'eſt à moi ſur-tout de vanger les injures,
Qu'à leur pouvoir ſacré font les ames parjures.
Je viens m'en expliquer, & ſans rien negliger. . . .
Ah, s'il faut que l'Ingrate ait oſé m'outrager!

Mais j'ay fait avertir Antinoüs son pere,
Et je vais par luy-même éclaircir ce mystere.
Il approche . , . .



## SCENE VI.

### ANTINOUS, CORESUS.

CORESUS.

SEigneur, je viens vous informer
Du bruit le plus cruel qui me pût allarmer.
On dit que dans ce jour, & par votre aveu même,
Un Rival à mes vœux ravit tout ce que j'aime.

ANTINOUS.

Jamais trouble en effet ne fut égal au mien.
Le Roy pour Agenor m'écrit luy-même.

CORESUS.

Hé bien!
Quel embarras si grand, quelle peur vous arrête!
N'aviez-vous pas, Seigneur, une réponse prête?
Pouviez-vous pas d'abord faire sçavoir au Roy,
Qu'un serment à mes vœux engageoit votre foy?
Un serment que d'abord mon amour vous fit faire
Sur les Autels du Dieu que Calydon revere.

ANTINOUS.

Quel fruit cette réponse auroit-elle produit?
De mes desseins pour vous n'étoit-il pas instruit?
Sans doute il a jugé cet obstacle inutile,
Il a crû qu'à lever, il luy seroit facile,
Et que luy même enfin voulant bien s'en charger,
Son pouvoir envers vous devoit me dégager.

Il cherit Agenor : mais à le bien entendre,
Il a d'autres motifs qu'il nous laisse à comprendre;
Dans Calydon tous deux nous commandons pour luy;
La fortune à tous deux y donne un grand appuy.
Il craint que l'union de mon pouvoir au vôtre.
Tandis qu'il est absent, nous tantât l'un & l'autre,
Nous sommes vous & moy fideles à ses lois:
Mais comme enfin les cœurs sont peu connus des Rois,
Que la feinte à leurs yeux les couvre, ou les déguise,
Ils ont toûjours sujet d'en craindre une surprise,
De prévoir les desseins dont on peut se flatter,
Sur le pouvoir qu'on a de les executer.
A ceder à ses vœux, il ne peut me contraindre:
Mais vous & moy, Seigneur, pourrions-nous ne pas craindre
Qu'un refus en secret allumant son couroux,
Bien-tôt sur votre hymen n'en attirât les coups?
De ma famille alors partageant la disgrace,
A quel chagrin mortel votre amour feroit place!
Que vous regretteriez, moins rempli de vos feux,
Le temps où vous pouviez plus sage & plus heureux,
Et maître du destin & de l'un & de l'autre,
Me rendre ma parole, & retirer la vôtre!

CORESUS.

Je vous entens. Déja, sans m'avoir averti,
Votre cœur dés long-temps avoit pris son parti.
Mais de quel œil enfin votre fille voit elle
Le prix dont vous payez ma tendresse fidelle?

ANTINOUS.

Ma fille à m'obéïr met ses soins les plus doux.

CORESUS.

Ah, je n'en doute point, elle est digne de vous.
Avec quel front tranquille, avec quel artifice
Vous venez à mes yeux couvrir votre injustice!
Vous craignez, dites-vous, la colere du Roy.

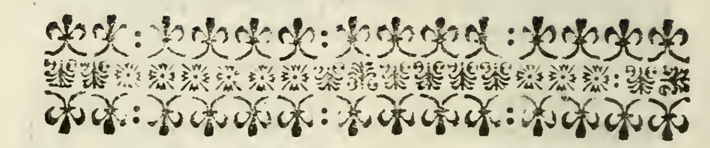
Et

Et du courroux des Dieux n'avez-vous pont d'effroy ?
N'ont-ils qu'un vain pouvoir, qu'un nom imaginair ?
Suivez votre deſſein, mépriſez ma colere,
Cherchez votre bonheur dans votre changement :
Mais je ne vous rendray jamais votre ſerment.
Redemandez-le aux Dieux, atteſtez par vous-même ;
Changez a votre gré leur volonté ſuprême ;
Faites-leur voir qu'il eſt, pour dégager nos cœurs,
Des droits chez les Mortels plus ſacrez que les leurs,
Un tribunal plus ſaint, plus juſte, plus à craindre ;
Et moi qui ne vois qu'eux à qui je puis me plaindre,
Je vais avec éclat conjurer leur courroux,
De prouver leur juſtice en me vangeant de vous.

ANTINOUS.

Dans nos vœux incertains, aveugles que nous ſommes,
Les Dieux n'épouſent point les paſſions des hommes.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

AGENOR, IDAS.

IDAS.


'En eſt donc fait, Seigneur, & vous allez la voir ?
Malgré tous les perils que vous pouvez prévoir,
Vous allez ſoûtenir les larmes d'Anaxile ?

AGENOR.

J'ay fait pour m'en deffendre un effort inutile.
Un refus obſtiné tiendroit d'un cœur ingrat,
Et poufferoit le ſien peut-être à quelque éclat ;
Il faut de ſon courroux calmer la violence.

IDAS.

Mais vous répondez-vous de votre réſiſtance ?
Devant ſes yeux, Seigneur, pourrez-vous bien ſonger
A tout ce qui vous force à vous en dégager ?
Que le ſuccés aſſure, ou rompt votre fortune ?
Et que l'amour enfin dont une ame commune
Se fait gloire ſouvent d'écouter les conſeils,
Ne doit point diſpoſer du ſort de vos pareils ?
La gloire d'un Heros n'eſt pas d'être inſenſible :

Mais quand les yeux fermez ſur ſa perte infaillible,
Des plaiſirs de l'amour ſa fortune eſt le prix,
Il eſt à tous les yeux un objet de mépris.
On plaint peu des malheurs qu'il a choiſis luy-même:
Trop heureux, ſi toujours dans ſon erreur extrême,
Son cœur, paiſible au moins, pouvoit ſe délivrer
Des regrets éternels qu'il s'oſa préparer.

AGENOR.

Ah! que dans ce moment ta juſte défiance,
D'Anaxile ſur moy connoît bien la puiſſance!
Quel penchant, juſte Ciel, me ſoumit à ſes lois!
Quels combats j'ay rendus! Déja plus d'une fois
Je me ſuis en ſecret reproché la foibleſſe
D'avoir conceu pour elle une vaine tendreſſe,
Qui, loin de la ſervir, écartoit de ſon cœur
Tous ceux dont la fortune auroit fait ſon bonheur.
Moy-même qui ſorti de Heros dont la gloire
Dans Calydon encore fait aimer leur memoire,
Qui tout plein des grandeurs d'une illuſtre maiſon,
Dont je m'étois flatté de relever le nom,
Souhaitois, cher Idas, qu'à mon ardeur guerriere,
Le ſort ouvriſt un jour une noble carriere;
Combien j'apprehendois que bornant mon deſtin,
Un hymen malheureux m'en fermât le chemin!
Mais comment à ſes yeux pouvoir vaincre ma flâme?
Dans ces troubles ſecrets qui déchiroient mon ame,
Je vis Callirhoé. Ses yeux doux & flatteurs
Sembloient m'offrir un ſort brigué par mille cœurs.
Tu le crus comme moy. Que ne fis point ton zele
Pour engager mes vœux à ſe tourner vers elle?
Par combien de raiſons tu m'y voulus porter?
Mais il falloit un cœur qui pût les écouter.
Tout cedoit dans le mien aux beaux yeux d'Anaxile;
Et tout ce qu'y faiſoit ma raiſon inutile,
N'étoit que d'ajoûter de penibles combats,

Aux tourmens d'un amour qu'elle n'étouffoit pas.

IDAS.

Je m'en ſouviens, Seigneur, & quel ſort favorable
Vint appuyer pour vous mon zele ſecourable.
La guerre contre Argos jurée en ces Etats
Emporta, loin d'icy, votre amour & vos pas.
J'eſperay tout, Seigneur, du ſecours de l'abſence.

AGENOR.

Et Moy je me flattay d'une double eſperance,
Ou bien par mes exploits de trouver le moyen
De faire quelque jour ſon bonheur & le mien,
Ou des rigueurs du ſort appellant à la gloire,
Par un trépas fameux aſſurer ma memoire.
Le ſuccés, cher Idas, a paſſé mes ſouhaits.
Le Roy m'encouragea par ſes premiers bienfaits,
M'offrit contre mon ſort un appuy ſalutaire;
Et ſans m'avoir inſtruit de ce qu'il vouloit faire,
Trop ſeur que ſes deſirs me ſerviroient de loy,
Lui-même il demanda Callirhoé pour moy.

IDAS

Ne luy dites-vous pas, Seigneur, qu'une autre chaîne?..

AGENOR.

C'étoit pour un Monarque une raiſon trop vaine.
Je luy dis ſeulement que par Antinoüs
Elle étoit engagée aux vœux de Coreſus.
Je le ſçais, me dit-il; mais des raiſons preſſantes
Me font craindre aujourd'huy deux maiſons trop puiſſantes.
Je veux par ton hymen en rompre les liens.
Sers les deſſeins d'un Roy, qui ſervira les tiens.
Sur ce ſecret, Arbas, garde bien le ſilence.
Honoré de ſon choix & de ſa confiance,
Mon zele convaincu n'eut rien à repliquer;
Et s'il faut que mon cœur oſe icy s'expliquer,

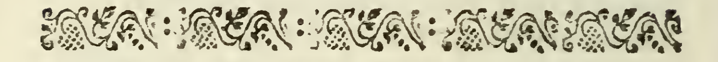
L'ambition alors ſeduiſant mon courage,
Me fit de mon bonheur une ſi haute image,
Me le peignit ſi grand, que j'oſay l'accepter,
Sans ſonger aux tourmens qu'il m'en pourroit couter.
Je crus pouvoir alors étouffer ma tendreſſe;
Je cherchay toutefois une aide à ma foibleſſe;
Je voulus par l'effort d'un ſilence affecté,
Qu'Anaxile comprît mon infidelité,
Afin qu'à mon retour contre moy prevenuë,
Son dépit m'épargnât le peril de ſa veuë.
Du camp, ſans l'avertir, j'arrive dans ces lieux,
Pour preſſer un hymen que troubleroient ſes yeux.
Mais ô vaine prudence! ô rencontre fatale!
A peine je venois de quitter ſa Rivale,
J'apprens par un billet qu'elle me fait tenir,
Qu'elle habite en ces lieux, & veut m'entretenir.
Par ce fatal écrit d'une main ſi cherie,
Mon feu s'eſt réveillé dans mon ame attendrie.
Je n'ay pu ſans pleurer reconnoître ſes traits;
Sa redoutable idée, avec tous ſes attraits,
Dans mon eſprit charmé, d'abord eſt revenuë;
Juge, amy, ſi j'ay lieu de craindre ici ſa veuë.

IDAS.

Pourquoy donc en ces lieux, Seigneur, la cherchez-vous?
Pourquoy ſi foible encor vous livrer à ſes coups?
Sortons. Que craignez vous de toute ſa colere?
Que de vos feux par-là n'éclate le myſtere?
Dites qu'ils ſont éteints. En pourra-t-on douter,
Quand on verra, Seigneur, vos ſoins à l'éviter?
Callirhoé croira que ſa beauté fatale,
Pour regner dans votre ame, en chaſſe une Rivale.
Elle s'applaudira du pouvoir de ſes yeux,
Et tiendra ſon triomphe encor plus glorieux.

AGENOR.

Moy, payer d'un tel prix les bontez d'Anaxile !
Mon cœur à l'offenser ne fut que trop facile ;
J'en ay honte ; & s'il faut la quitter en ce jour,
Ce sera sans chercher un indigne détour,
Sans vouloir d'une feinte appuyer ma deffense ;
Et tu vas en juger. Je la voy qui s'avance.



## SCENE II.

AGENOR, ANAXILE, CEPHISE, IDAS.

ANAXILE.

Ne vous allarmez point, Seigneur, de mon abord ;
L'espoir de vous toucher, & de changer mon sort,
Ne me fait point icy chercher votre presence.
De mes pleurs desormais je vois trop l'impuissance,
Pour vouloir arracher de votre cœur charmé,
Le dessein éclatant que vous avez formé.
Il est trop avancé pour le pouvoir détruire.
Je vous viens seulement supplier de m'instruire,
Comment de votre honneur vous accordez la loy,
Avec les sentimens qui m'ôtent votre foy ;
Par quel secret un cœur avec si peu de peine
Se défait, quand il veut, d'une si forte chaîne.
Voudriez-vous, Seigneur, m'en laisser tout le poids,
Quand d'une autre en ces lieux vous avez fait le choix?

AGENOR.

Moy, que je vous apprenne un ſecret que j'ignore ?
Ah ! m'accablent les Dieux que l'Etolie adore,
S'il eſt rien juſqu'icy qui vous ôte mon cœur ;
Si rien jamais ſans vous peut faire mon bonheur :
Mais dans l'état preſent de mon ſort & du vôtre,
Que pouvons-nous, Madame, eſperer l'un de l'autre ?
Et pourra-t-il changer, ſi j'offenſe le Roy,
En rompant les deſſeins qu'il a formez pour moy ?
Qui ſçait où mes refus porteroient ſa vengeance ?
Combien vous couteroit ma funeſte conſtance ?
Et ſeroit-il d'un cœur bien grand, bien genereux,
De vous envelopper dans mon ſort rigoureux ?
Flétrirois-je mon nom d'une tache ſi noire ?
Et ne vaut-il pas mieux à vous, à votre gloire ?
Sacrifier ma flâme, & me faire une loy ?...

ANAXILE.

Quel ſacrifice, ô Dieux ! qu'on m'offre malgré moy,
Dont moy-même je ſuis la fatale victime !
Et que me ſert l'effort de ce cœur magnanime,
Qui pour des maux douteux, que craint peu mon amour,
Me ravit le ſeul bien, pour qui j'aimois le jour ;
Qui par ſon changement me veut prouver ſon zele,
Et croit m'abandonner, ſans qu'il ſoit infidelle ?
O de mon vain eſpoir, ſuccés trop malheureux !
Pour vos proſperitez j'ay formé mille vœux.
Le Ciel les a remplis ; mais ſa rigueur extrême
En tourne maintenant l'effet contre moy-même.
Dois-je m'en acquitter ? un autre en a le fruit.
Rendray-je grace aux Dieux de mon eſpoir détruit ?
Dois-je de leurs bienfaits celebrer la memoire,
Parce que je vous perds heureux & plein de gloire ?
Mais croyez-vous, Seigneur, par ce nouveau lien,
Vous préparer un ſort moins triſte que le mien ?

Quelle douce vangeance à mon ame jalouſe !
Selon votre diſcours, vous prenez une Epouſe,
Dont la fortune ſeule à pour vous des appas.
Elle va ſe donner a qui ne l'aime pas.
Vous trahiſſez les feux du cœur le plus fidelle,
Elle trompe un Heros qui ſoupiroit pour elle.
Vous ne ſçauriez, épris de ſes nouveaux attraits,
Luy faire des ſermens que vous ne m'ayez faits.
Ceux dont elle vous flatte, en tromperent un autre.
Que peut faire ſa foy pour raſſurer la vôtre;
Et comment, ſans amour, avez-vous eſperé
Tromper long-temps ſon cœur par l'amour éclairé?
Quels ſujets éternels d'ennuy, de défiance,
Va fournir à tous deux une telle alliance?
Qu'ils vont empoiſonner cette felicité,
Dont en me trahiſſant, vous vous étiez flatté!

AGENOR.

Je les ay tous prévûs, j'en ay fremy dans l'ame,
Et par-là vous devez comprendre au moins, Madame,
Qu'entraîné malgré moy, ſous un joug rigoureux,
Mon cœur ne change pas pour être plus heureux;
Qu'un pouvoir ſouverain me force, me ſurmonte,
Un pouvoir qu'un grand cœur ne brave qu'à ſa honte.
Le devoir; oüy, j'ay beau m'en plaindre, & ſoupirer. . .

ANAXILE.

Ainſi donc pour jamais il faut nous ſeparer?

AGENOR.

Ah cruelle penſée, où mon eſprit s'égare!

ANAXILE.

Hé quoy, vous ſoupirez de cet arrêt barbare!
Et vous me l'annoncez! Par ce ſoupir, Seigneur,
Sentez à quels perils s'engage votre cœur.
D'ambitieux conſeils ont trop ſçû vous ſeduire.

Ah ! ſi pour vous troubler un mot a pu ſuffire ;
Si ce malheur de loin vous porte de tels coups,
A le voir achevé vous ſera-t-il plus doux ?
Quels regrets ! quels retours d'inutiles tendreſſes,
De votre ambition démentant les promeſſes,
Sçauront faire à ce cœur trop tard deſabuſé,
Sentir le prix du bien qu'il aura refuſé !
Quel autre en pourrez-vous accuſer que vous-même?
Qui vous plaindra, Seigneur, en ce malheur extrême?
Eſt-ce moy qui par vous en ſens un plus affreux ?
Qui voit en d'autres mains l'objet de tous mes vœux?
Adieu, ſouvenez-vous que dans votre diſgrace,
Anaxile en votre ame eut jadis quelque place,
Et qu'enfin vous ſongez à vous en dégager,
Aux premieres faveurs du ſort, qui peut changer.

AGENOR.

Ah, Madame, arrêtez. Ma foibleſſe préveuë,
M'avoit fait avec ſoin éviter votre veuë ;
Et je ſens bien icy que pour vous réſiſter,
Mon cœur juſques au bout la devoit éviter ;
Votre propre interêt m'avoit pourtant fait croire,
Que vous-même appuiriez le parti de ma gloire :
Mais vous la flétriſſez par un honteux ſoupçon.
Allons, que l'avenir me faſſe grace ou non,
C'eſt à vous que je veux prouver ma foy ſincere ;
Oüy, de Callirhoé je vais trouver le pere,
Reculer notre hymen pour vous laiſſer le temps
De peſer avec ſoins mes motifs importans ;
Et quoy que là-deſſus vous me puiſſiez preſcrire,
J'en atteſte les Dieux, vous m'y verrez ſouſcrire,
Deuſſe-je ſur ma tête attirer en ce jour
Tous les malheurs par-là qu'a préveus mon amour.

ANAXILE.

Seigneur, un tel diſcours, en l'état où vous êtes,
Sans doute doit flatter mes allarmes ſecrettes :

Pardonnez toutefois à mes ſoupçons jaloux ;
En me donnant du temps, peut être croyez-vous
Que dans mon cœur enfin ma raiſon ramenée,
Ne voudra point troubler votre heureux hymenée ;
Que j'oubliray pour vous l'interêt de mes feux :
Mais c'eſt trop exiger de ce cœur malheureux,
De vouloir que tout prêt de perdre ce qu'il aime,
Entre les mains d'un autre, il le livre luy-même.
C'eſt un effort, Seigneur, trop penible pour moy ;
Et ma Rivale enfin recevant votre foy,
N'en goûtera pas moins un ſort doux & tranquille,
Quand il n'y manquera que l'aveu d'Anaxile.
Car enfin c'eſt à quoy rien ne me peut forcer ;
Je vous en avertis, c'eſt à vous d'y penſer.

# SCENE III.

## AGENOR, IDAS.

AGENOR.

NOn, non, ne craignez rien. Votre doute m'outrage,
Et je vais pour jamais vous ôter tout ombrage.
Et quel Tigre à vos pleurs auroit pû réſiſter ?
O Dieux ! quelle tendreſſe elle a fait éclatter !
Dans ſon juſte courroux quelle douceur extrême !
A quel rare bonheur je renonçois moy-même !
Vains deſirs des grandeurs, vous m'aviez trop ſeduit ;
Je déteſte le piége où vous m'avez conduit.
De la faveur du ſort quel bien pouvois-je attendre,

Qui fût du prix d'un cœur si fidelle & si tendre ?
Et je pourrois le perdre ? Allons, ne tardons plus,
Et pour me degager cherchons Antinoüs.

## SCENE IV.

ARBAS, AGENOR, IDAS, *un Garde.*

ARBAS.

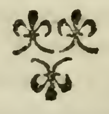
UN revers impreveu trouble votre hymenée,
Seigneur. Toute la Ville aux larmes condamnée,
Eprouve en ce moment la colere des Dieux ;
Au nom d'Antinoüs je vous cherche en ces lieux.
Il vous demande. Allez, partez en diligence ;
Vos soins seconderont son zele & sa prudence.

AGENOR.

Quel est donc ce malheur ? Quel important soucy ?

ARBAS.

Ne perdez point de temps à m'écouter icy.
Ce Garde jusqu'à luy soigneux de vous conduire,
Dans la route, Seigneur, sçaura vous en instruire.



## SCENE V.

ARBAS.

O Jour pour Calydon à jamais douloureux !
Qui paſſe les horreurs des maux les plus affreux !
Devant Callirhoé comment pourray-je faire
Le recit d'un malheur à tous ſes vœux contraires ?
Mais je la vois.

## SCENE VI.

CALLIRHOE', ARBAS.

CALLIRHOE'.

Quel bruit eſt par-tout répandu ?
Quel ſujet fait courir tout le peuple éperdu ?
Quels ſont ces cris, Arbas, que je ne puis comprendre ?
Et d'où naiſſent ces pleurs que je te vois répandre ;

ARBAS.

Ah, Madame ! écoutez un triſte évenement,
Qui s'en va vous combler d'horreur, d'étonnement.
On vous a raconté quel ravage effroyable
Fit jadis en nos champs un monſtre épouvantable,
Redoutable vangeur de Diane en courroux.

Tout

Tout ce qu'en a le temps fait passer jusqu'à nous,
N'a rien à comparer au prodige funeste,
Dont nous vient d'accabler la colere celeste.
Dans le Temple prochain voüé par nos ayeux
A la Divinité qui protege ces lieux,
Le triste Coresus offroit un sacrifice,
Et par ses vœux ardens imploroit sa justice.
Dieu puissant, disoit-il, si mon zele jamais
T'offrit quelque victime au gré de tes souhaits,
Daignez icy le montrer, prend part à mon injure,
Vange-moy, vange-toy des mépris d'un parjure.
Ces mots, sa voix, son front inspiroient la terreur,
Et des larmes couloient de ses yeux en fureur.
Mais ô prodige affreux qui n'eut jamais d'exemple!
A peine il a parlé, les colomnes du Temple,
Les murs en s'agitant semblent se dérober
Sous le faîte tremblant, & tout prêt à tomber.
Sur les vases sacrez l'Autel qui se renverse,
Jette au milieu du vin le bucher qu'il disperse.
Et quel nouveau prodige augmente encor la peur!
Il s'en forme, il en sort une épaisse vapeur,
Qui sans monter au Ciel, répand, comme un nuë,
Son tourbillon fatal sur la foule éperduë.
En croirez-vous l'effet? C'est un poison subit
Dont leur sang enflammé leur trouble à tous l'esprit,
La fureur s'en empare, & le regard farouche,
Le front pâle & livide, & l'écume à la bouche,
Ils sortent tous du Temple, & dans la Ville épars,
Avec des cris affreux courent de toutes parts.
A ceux qu'ils ont touché le mal se communique:
Rien ne peut arrêter cette fureur publique.
Tous ensemble mêlez, ne se connoissant pas,
Ils se livrent entre eux les plus cruels combats,
Ou d'un embrasement ils menacent la Ville.
Tout s'enfuit devant eux. On se fait un azile

Des maiſons, & des tours, & des Temples des Dieux.
Le trouble, la terreur, la mort regne en tous lieux,
Et preſente aux regards l'affreuſe deſtinée
D'une Ville au Vainqueur en proye abandonnée.

CALLIRHOE'.

O Ciel ! qu'ay-je entendu ?

ARBAS.

Votre Pere à ce bruit
Part, accourt vers le Temple, où ſa garde le ſuit.
Quel déſordre, grands Dieux ! quel ſpectacle l'étonne!
Tout le peuple luy crie, & luy-même il ordonne,
Qu'au plus prochain Oracle on courre s'adreſſer
Pour ſçavoir les moyens de le faire ceſſer.
Lydus y vole ; Et moy, tandis que votre Pere
Employe à d'autres ſoins ſon zele ſalutaire,
Je viens vous raconter ce funeſte ſuccès,
Et fermer en entrant les portes du Palais.

CALLIRHOE'.

O malheur ſans exemple ! ô prodige incroyable !
Quel crime allume icy ta foudre redoutable,
Juſte Ciel ? Mon amour t'auroit-il irrité ?
D'une ſecrette horreur mon cœur eſt agité.
Mais que fait Agenor ? Son courage & ſon zele
Dans ce déſordre......

ARBAS.

Il vient d'en ſçavoir la nouvelle,
Et d'abord a couru dans ces preſſans beſoins
Se joindre à votre Pere, & partager ſes ſoins.
Que ne peuvent ſur luy l'amour & la Patrie ?

CALLIRHOE'.

Dieux puiſſans, conſervez & l'une & l'autre vie.
Je vous offre la mienne. Et toy cours, cher Arbas,
Va rejoindre mon Pere, & ne le quitte pas.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ANTINOUS, ARBAS.

ANTINOUS.


Uoy? le peuple troublé de ce fatal prodige,
M'ose imputer, dis-tu, le malheur qui l'afflige?

ARBAS.

J'ignore s'ils ont tous le même sentiment :
Mais soit que Coresus offensé vivement,
Ait sçû dans les esprits semer cette croyance,
Pour engager leur haine à servir sa vangeance,
Soit qu'eux-mêmes touchez des plaintes qu'en tous lieux
Il pousse contre vous, en attestant les Dieux,
Se sentent ébranlez par ce prodige horrible,
Qu'ils ont vû de si près suivre sa voix terrible;
Il en est peu, Seigneur, à ne vous point tromper,
Que cette idée au moins ne paroisse frapper.

ANTINOUS.

C'eſt une idée, Arbas, dont l'apparence eſt vaine.
Si des Dieux, en effet, je meritois la haine,
Leur foudre juſqu'icy ſoigneux de m'excepter,
Sur un peuple innocent iroit-il éclater ?
Je ſçay qu'en plus d'un lieu, même en cette Province,
Souvent ſur les ſujets ils ont puni le Prince :
Mais de ce titre enfin qu'ay-je à craindre pour moy,
Puiſque de ſes Etats je ne ſuis pas le Roy ?

ARBAS.

Non, Seigneur, mais le peuple expliquant ſa penſée,
Croit auſſi que des Dieux la majeſté bleſſée,
Punit par-là le Roy, dont l'ordre criminel
Vous fit rompre un ſerment ſi ſaint, ſi ſolemnel.
Et quant à vous, Seigneur, n'euſſiez-vous pour ſupplice
Que ce ſpectacle affreux qu'étale leur juſtice,
Tous ces combats, ces cris. . . . .

ANTINOUS.

Ils me percent le cœur :
Mais enfin, cher Arbas, je n'en ſuis pas l'auteur.
Le coupable, crois-moy, c'eſt Coreſus lui-même,
Qui veut forcer des Dieux la majeſté ſuprême,
A vanger ſans raiſon un amour, que ſa foy
Devoit ſacrifier aux ordres de ſon Roy.
Hé quoy ! n'as-tu pas vû leur ſevere juſtice
Rejetter hautement ſon fatal ſacrifice,
Et comme criminels, traiter ſans nul égard,
Ceux qui par leur preſence y ſembloient prendre part ?
Châtiment toutefois, helas trop effroyable !
De quels chagrins mortels ce deſordre m'accable !
Pour y porter mes ſoins, précipitant mes pas,
Tout ce que j'ay pû faire, aidé de mes ſoldats,
C'eſt après un effort & long & difficile,

D'avoir pû repousser vers les murs de la Ville,
Tous ceux qui tourmentez du funeste poison,
Montroient, en nous fuyant, un reste de raison,
J'en ay fait avec soin fermer les avenuës.
Les plus desesperez, dispersez dans les ruës,
Ont été, sans reserve, en cette extrêmité
Immolez, malgré nous, à notre seureté.
C'est maintenant aux Dieux, que ma douleur implore,
De m'inspirer icy ce qu'il faut faire encore.
Puisse bien-tôt Lydus, de l'Oracle chargé,
Me délivrer du trouble, où je me vois plongé,
Et que... Mais grace au Ciel, il vient; & son visage,
Ses pas précipitez me sont un doux présage.

## SCENE II.

### LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

RAssurez-vous, Seigneur, & calmez vos esprits;
Nos malheurs vont cesser.

ANTINOUS.

Quoy? qu'as-tu donc appris?
Et quel est le bonheur que le Ciel nous annonce?

LYDUS.

La Prêtresse en mes mains remettant sa réponse:
Le calme à Calydon sera bien-tôt rendu,
Va, porte à Coresus ce billet attendu,
Dit-elle. C'est à luy d'en donner connoissance.

Au peuple qui l'attend avec impatience.
Si tu l'oses ouvrir ton trépas est certain.

ANTINOUS.

Ainsi donc Coresus l'a reçû de ta main.

LYDUS.

De cet ordre sacré je n'ay pû me deffendre.

ANTINOUS.

Hé bien, l'a-t-il ouvert ? te l'a-t-il fait entendre ?

LYDUS.

Il l'a pris de mes mains avec empressement,
Et quoy qu'il ne l'ait lû que des yeux seulement,
J'ose vous assurer que d'un malheur extrême
Cet Oracle fatal le menace luy-même,
Et qu'un trouble plus grand ne l'ébranleroit pas
S'il avoit lû, Seigneur, l'arrêt de son trépas.
Justes Dieux, est-ce ainsi que vous vangez mes larmes ?
A-t-il dit d'une voix qui marquoit ses allarmes,
Tant de trouble, & ces mots m'ont fait apprehender,
Qu'instruit seul de l'Oracle, il voulût l'éluder,
Se menager le temps d'une fuite soudaine :
Mais, Seigneur, là-dessus ne soyez point en peine.
Me separant de luy, j'ai par-tout répandu,
Que sur votre destin l'Oracle étoit rendu,
Qu'aux mains de Coresus je l'ai remis moi-même.

ANTINOUS.

Ta crainte est legitime, & ta prudence extrême ;
Il n'en faut point douter, l'Oracle est contre lui.
Quel bruit son fier couroux en feroit aujourd'hui,
Qu'il en triompheroit, s'il m'eût esté contraire,
Et qu'il en eût bien-tôt publié le mystere ?
Que veut-on ?

## SCENE III.

### UN GARDE, ANTINOUS, LYDUS.

UN GARDE.

Coresus, Seigneur, veut vous parler.

ANTINOUS.

Coresus ? Quel motif peut ici l'appeller ?
Il peut entrer. ( *Le Garde sort.* ) Il vient me donner part peut-être,
De ce qu'il est contraint de faire à tous connoître.
Mais de moy desormais que peut-il souhaiter ?

## SCENE IV.

### CORESUS, ANTINOUS

CORESUS.

Un moment sans témoins pouvez-vous m'écouter ?

ANTINOUS.

Oüy, qu'on nous laisse. Hé bien, qu'avez-vous à m'apprendre ?

CORESUS.

Les Dieux me vangent plus que je n'osois prétendre:
Le plus affreux peril vous menace en ces lieux.

ANTINOUS.

Moy ?

CORESUS.

Vous & votre fille.

ANTINOUS.

Et ma fille, grands Dieux!
Quel ordre, ou quel peril, si grand, si manifeste....

CORESUS.

Coupable envers les Dieux d'un parjure funeste,
Pouvez-vous ignorer quelle main vous poursuit ?
J'ay leur arrêt en main. Tremblez, cherchez sans bruit,
Les moyens de joüir avec pleine assurance,
Des foiblesses d'un cœur qui dédit leur vangeance.

ANTINOUS.

Moy, trembler ? & pourquoi ? je ne crains rien des Dieux.
Montrez-moy votre Arrêt, pour convaincre mes yeux.

CORESUS.

Je le vois bien, les Dieux, qu'irrite votre offense,
Par votre aveuglement commencent leur vangeance:
Puisque vous le voulez, contentez vos souhaits.
Lisez ; de cette main vous connoissez les traits ;
Regardez si des Dieux vous n'avez rien à craindre.

ANTINOUS.

Avec tant de fierté voudroit-il encor feindre ?
Ouvrons, voyons quel est le sort de Calydon.
D'où vient que de ma fille ici je vois le nom ?

( *Il lit.* )

*Rien ne fera cesser votre malheur extréme,*
*Si sur les Autels du Dieu-même.*

*A qui Calidon eſt voüé,*
*Coreſus offensé ne vange ſa querelle*
*En immolant Callirhoé,*
*Ou l'un de ſes Amans qui s'offrira pour elle.*

Qu'ay-je lû ? quel arrêt ? le croiray-je, grands Dieux ?

CORESUS.

Il ne faut point icy perdre un tems précieux ;
La nouvelle partout eſt déja répanduë,
Que j'ay reçû des Dieux la réponſe attenduë.
Le peuple veut la voir, & pour le contenter,
J'ay dit que là-deſſus j'allois vous conſulter.
Au ſortir de ces lieux, que pourray-je luy dire,

ANTINOUS.

Helas ! en un moment quel conſeil puis-je élire ?
D'un peuple qui m'aſſiege, où fuirai-je les yeux ?
De quel front m'oſerois-je éloigner de ces lieux ?
Le Roy m'en a commis le ſoin en ſon abſence.
Pourrois-je juſques-là trahir ſa confiance,
Deshonorer ſon choix, & mon nom & mon rang,
Perdre ma gloire enfin, pour conſerver mon ſang ?
Mettrai-je mon eſpoir ſur une autre victime ?
Eſt-il encor des cœurs qu'un ſi grand zele anime ?
Non, s'il étoit encor quelque azile pour nous,
Nous ne le ſçaurions plus attendre que de vous.
Qui peut armer les Dieux, peut deſarmer leur haine :
Mais je ne vous fais point une priere vaine.
Je me ſens deſormais trop coupable à vos yeux,
Pour oſer implorer vos ſoins auprès des Dieux.

CORESUS.

Vous l'avoüez, enfin, vous ſentez quelle injure,
A ma flâme indignée a fait votre parjure.
Tantôt votre fierté mépriſoit mes douleurs,
Vous les mépriſeriez encor ſans vos malheurs ;

Je ne dois ce retour qu'au ſort qui vous menace.
Quel état maintenant voulez-vous que j'en faſſe ?
Et quoy qu'un lâche amour me parle encor pour vous,
Qu'eſperez-vous de moy, près des Dieux en couroux ?
Ils ne me vangent pas, ils ſe vangent eux-mêmes,
Ils puniſſent l'affront fait à leurs loix ſuprêmes.
De votre châtiment ils ont déja fait choix.
Les prieray-je pour vous de revoquer leurs loix ?
Vous qu'à les redouter leurs bras n'a pû réſoudre,
Qu'entre l'éclair fatal, & l'inſtant de la foudre ?

ANTINOUS.

Seigneur, de l'un à l'autre il eſt aſſez de temps,
Pour deſarmer les Dieux de nos larmes contens ;
Et s'il faut pour ma fille..... On vient. Helas ! c'eſt elle ?
Vient-elle entendre icy ſa Sentence mortelle ?

CORESUS.

Quel trouble à ſon aſpect vient encor m'agiter ?

## SCENE V.

### CALLIRHOE', CORESUS, ANTINOUS, DORIS.

CALLIRHOE', *à part le premier Vers.*

Qui, rencontre-je icy ? je ne puis l'éviter.
Peut-être vos diſcours ſont troublez par ma vûë,
Seigneur : mais on entend la populace émûë,
Autour de ce Palais demander à grands cris :

Qu'on luy montre son sort, que vous avez appris.
On s'emporte, & je crains que pour peu qu'on differe. . . . .

ANTINOUS.

O destin trop funeste ! ô trop malheureux Pere !

CALLIRHOE'.

Vous poussez des soupirs, & répandez des pleurs,
Quel est donc le sujet d'où naissent vos douleurs ?

ANTINOUS.

La colere des Dieux contre nous se déclare,
Par un cruel trépas leur arrêt nous separe.

CALLIRHOE'.

Qui doit mourir, Seigneur ? ce n'est pas vous ?

ANTINOUS.

Helas !
Ils me haïssent trop pour vouloir mon trépas.

CALLIRHOE'.

Est ce moy ? parlez donc, & m'expliquez le reste.

ANTINOUS.

Tiens, lis. Tu l'apprendras par cet écrit funeste.

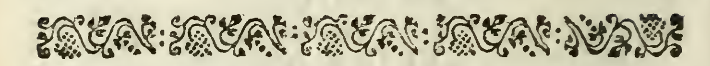
CALLIRHOE' *après avoir lû l'Oracle.*

O Ciel !

ANTINOUS.

Tu vois le sort qui menace tes jours,
Voicy, pour le parer, ton unique secours ;
C'est luy qui par ses vœux offerts avec nos larmes,
Peut seul fléchir les Dieux, & calmer nos allarmes.
Quels prodiges sur eux nous marquent son pouvoir !
Mais tout mes vœux enfin doivent peu l'émouvoir,
Je t'en laisse le soin comme à là moins coupable.
C'est moy qui te fis rompre un serment redoutable ;
Moy de qui la facile & funeste bonté,
Autorisa ton cœur à l'infidelité.
Tout plein d'un doux espoir, je cours par ma presence,

D'un peuple impatient flatter la violence.
Ma fille, c'eſt à toy de deffendre tes jours,
Et ſonger que les miens auront le même cours.



## SCENE VI.

### CALLIRHOE', CORESUS, DORIS.

CALLIRHOE',

Seigneur, que vous diray-je, & dans quelle eſperance
Soûtiens-je icy vos yeux, que bleſſe ma preſence?
Comment intereſſer aux malheurs de mon ſort
Celuy de qui les vœux ont obtenu ma mort?
Quelle reconnoiſſance en ferois-je paroître?
Que vous offrir? Un cœur, dont un autre eſt le maître,
Une foy violée, & des vœux qu'en ce jour
La frayeur de la mort rendroit à votre amour.
Pour un cœur genereux quel indigne ſalaire!
Quel moyen d'appaiſer, Seigneur, votre colere!

CORESUS.

Ah! je n'entens que trop ce ſincere diſcours.
Votre cœur en ſecret redoute mes ſecours.
Il s'en avouë indigne, & m'étale ſon crime,
De peur d'être le prix de l'amour qui m'anime!
Mais perdez cette crainte, & connoiſſez moy mieux.
Ma tendreſſe a déja dédit l'arrêt des Dieux.
Et ſi je puis encore, au gré de votre Pere,
Les fléchir par mes vœux, je ſuis prêt à le faire:

Mais

Mais malgré ce penchant qui m'eſt encor trop doux,
S'il falloit que mon cœur trop prevenu pour vous,
Pût accepter encor votre main infidele,
Mon trépas previendroit cette honte éternelle.

CALLIRHOE'.

Je ne m'étonne point, Seigneur, de ce courroux.
Il doit à votre cœur paroître encor trop doux:
Mais ſi je vous avois expliqué le myſtere
De ce manque de foy, d'où naît votre colere,
Loin de m'en faire encor le déplorable objet,
Peut-être croiriez-vous avec plus de ſujet,
Que votre ame en ſes vœux ardente, impetueuſe,
Vous a porté trop loin contre une malheureuſe.

CORESUS.

Et que pourrez-vous dire aprés l'indignité?....

CALLIRHOE'.

Ce qui n'eſt que trop vray dans ce cœur agité.
Avant que d'accepter l'offre de votre flâme,
Agenor en ſecret avoit touché mon ame.
Je l'aimois.

CORESUS.

Vous l'aimiez? Que votre cœur pour luy
Ne fit-il donc dés-lors ce qu'il fait aujourd'huy?

CALLIRHOE'.

C'eſt ma honte, Seigneur: mais ce n'eſt pas un crime.
A ſes yeux vainement éclatoit mon eſtime;
Il n'y répondoit pas. Pour ne plus y penſer,
Je vous crus de mon cœur digne de le chaſſer.
Je vous l'offris. J'allois contente de ma gloire,
Par les nœuds de l'hymen aſſurer ma victoire,
Lorſque pour Agenor on demanda ma foy;
Et quel cœur appuyé des volontez d'un Roy,
Et déja prevenu par un amour extrême,
Neglige le moment de ſon bonheur ſuprême?
Si je l'euſſe manqué, pour me garder à vous,

Votre destin, Seigneur, en étoit-il plus doux?
N'auriez-vous pas bientôt dans mon ame contrainte,
Connu l'amour secret, dont elle étoit atteinte?
Que de chagrins pour vous, & plus encor pour moy!
Si vos vœux à l'amour ne devoient pas ma foy,
Du moins vous possediez l'objet de votre flâme.
Et moy, sans qu'avec vous rien pût flatter mon ame,
Dans ce fatal hymen je ne verrois, Seigneur,
Qu'un obstacle éternel à mon plus doux bonheur.
Peut-être ce parti vous plairoit mieux que l'autre:
Mais si j'ay preferé mon interêt au vôtre,
En reprenant ma foy, si j'ay cru faire mieux,
Est-ce un crime à blesser les hommes & les Dieux?
D'où vient que la premiere & la moins criminelle,
Ils veulent me punir d'une mort si cruelle?

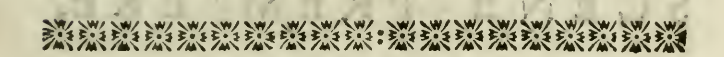
CORESUS.

Et pourquoy ce bonheur qui vous sembloit si doux,
Devoit-il me couter de si funestes coups?
Par quel droit falloit-il m'en rendre la victime?
Cruelle, avez-vous cru que vous puissiez sans crime,
D'un cœur tel que le mien trahir ainsi les feux?
Ah! si l'interêt seul doit regler tous nos vœux,
Si les droits des Mortels n'ont plus d'autre justice,
Comme votre interêt vouloit que je perisse,
Le mien doit donc aussi m'obliger à mon tour,
A vous laisser perir pour venger mon amour.
Que devient, & la gloire, & l'horreur pour le crime,
Dans un cœur qui reçoit cette lâche maxime?
Le mien jusques au bout sçaura la rejetter,
Et je vous serviray loin de vous imiter;
J'emploiray mes efforts pour vous sauver la vie.
Allez, & si l'effet seconde mon envie,
Tout le prix que j'en veux, c'est d'avoir confondu
Les sentimens ingrats d'un cœur qui m'étoit dû.

CALLIRHOE'.

Seigneur, à vos bontez je ne ſçay que repondre.
Vous en avez déja trop fait pour me confondre.
Et de vos derniers ſoins quoiqu'il puiſſe arriver,
Croyez, dans les malheurs que je puis éprouver,
Que le plus grand de tous pour mon ame coupable;
C'eſt l'éternel regret, la honte irreparable
D'avoir été l'objet de vos vœux les plus doux,
Sans repondre à l'amour d'un Heros tel que vous.

*Elle s'en va.*



## SCENE VII.

CORESUS *ſeul.*

VOilà donc pour mes feux tout ce que l'on peut faire?
Des diſcours les plus doux on flatte ma colere;
On me louë, & je ſuis un Heros genereux,
Pourveu qu'il ſoit permis de mépriſer mes vœux.
Mais allons. Si ma flâme eſt par elle trahie,
J'ay de quoy me vanger, en luy ſauvant la vie.
Ce n'eſt pas trop enfin pour mes vives douleurs,
Que ſon ſang épargné luy coute au moins des pleurs

*Fin du troiſiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

AGENOR *seul.*



'Oracle a de nos maux promis la fin prochaine.
Par tout on en répand l'esperance certaine.
Qu'ay-je à sçavoir de plus ? que viens-je icy chercher ?
Le sort de Calydon ne peut plus empêcher
Qu'on ne veuille au plûtôt, & dés demain sans doute
Achever cet hymen que mon ame redoute.
Pour en rompre les nœuds, aprés l'avoir conclu,
Il faudra m'expliquer, & j'y suis resolu :
Mais à me declarer quelque amour qui m'anime,
D'un Roy trop genereux le courroux légitime,
L'affront dont je fletris une jeune Beauté,
Qui m'offroit un bonheur que j'ay peu merité ;
De mes propres amis les plaintes infaillibles,
Par avance en mon cœur portent des coups sensibles.
Ah ! que dans les perils que je viens d'éprouver,
Contre un peuple en fureur que je voulois sauver,

N'ay-je pû rencontrer un trépas honorable?
O de notre raiſon appuy peu ſecourable!
Qu'il eſt rare qu'un cœur par l'amour combattu
Ne laiſſe en aucun piege égarer ſa vertu!

## SCENE II.

### AGENOR, CORESUS.

CORESUS.

SEigneur, dans ce Palais dont je ſortois à peine,
Votre abord ſouhaité ſur mes pas me ramene,
Je voulois vous parler. Sçavez-vous qu'en ces lieux
On vient de recevoir la réponſe des Dieux?

AGENOR.

Le bruit dans Calydon commence à s'en répandre:
Mais ce qu'elle contient, on n'a pû me l'apprendre.
Je venois le ſçavoir.

CORESUS.

Apprenez-le de moy.
Vous en pourrez trembler, j'en ay pâli d'effroy.
Celle qui me trahit, celle qui me préfere,
Doit mourir aujourd'huy par leur arrêt ſevere,
Son ſang ſur un Autel doit être répandu;
Et j'en ſuis le Miniſtre.

AGENOR.

O Ciel! Qu'ay-je entendu!

CORESUS.

Mais un eſpoir luy reſte.

AGENOR.

Et quoy ! Que faut-il faire ?

CORESUS.

Ce que je ferois seul, si j'avois pû luy plaire ;
Ce qu'un amour heureux dicte au cœur d'un Heros.
Lisez. Votre devoir est tracé dans ces mots.
Vous voyez. Elle meurt, si poussé d'un vray zele,
Quelqu'un de ses Amans ne s'immole pour elle.
Nos malheurs autrement ne sçauroient prendre fin.
C'est à vous maintenant de regler son destin.
Si vous n'osez mourir, pour luy sauver la vie,
Vous vous couvrez tous deux d'une égale infamie ;
Elle qui fit en vous un choix injurieux,
Vous qui craignez pour elle un trépas glorieux,
Pour elle qui bornée au bonheur de vous plaire,
Osa des Dieux pour vous mériter la colere.
Allez, heureux Rival, dont la témerité
Crut me ravir un bien qui m'avoit tant coûté ;
Tirez-vous maintenant du fatal précipice,
Où vient de vous jetter votre propre injustice.
Prenez votre party. Je vous laisse y penser.

AGENOR.

Demeurez. Il est pris. Vous pouvez l'annoncer.
Vous ne joüirez point de mon incertitude.
L'arrêt de mon trépas n'a rien pour moy de rude,
Je veux bien le subir, & j'en ay des raisons
Qu'un mystere éternel dérobe à vos soupçons.
Mais sans autre motif, il suffit que ma vie
Offerte aux Immortels peut sauver ma Patrie ;
Je l'ay déja servie en de sanglans combats.
Fuyrois-je icy pour elle un si noble trépas ?
Vous regardez ma mort ainsi qu'une victoire.
Elle fait votre joye, elle fera ma gloire ;
Et si j'ay peu vécu ; si mon bras, à mon choix,
Ne s'est pas signalé par d'assez grands exploits,

Ce glorieux effort, qui ſauve ma Patrie,
Raſſemble tout l'éclat de la plus longue vie.
Il vaut ſeul à mon nom mille exploits éclatans,
Et qui meurt comme moy, vécut aſſez long-temps.

CORESUS.

Qu'entens je? quel diſcours! quelle ame magnanime!
Eſt-ce vous que le Ciel doit prendre pour victime?
Etes-vous ce Rival, l'objet de mon courroux?
Quelles vertus icy vois-je briller en vous?
Aprés m'avoir ravy tout ce qui m'a ſçû plaire,
Viennent-elles encor m'arracher ma colere?
Etonner ma vengeance? Et comment déſormais
Me plaindre que l'Ingrate y trouve des attraits;
Si mon cœur au milieu de ſa fureur extrême,
Malgré tous mes efforts en eſt frappé luy-même?
Vous gagnez tout enſemble, & Maîtreſſe, & Rival.
Ah! tous deux pour la gloire épris d'un zele égal,
Comment nous trouvons-nous ennemis l'un de l'autre?
Quel funeſte ſuccés ſuit ma flâme & la vôtre?
Vous aimé, moy trahy, dans quel abîme affreux
Une beauté fatale a plongé tous les deux?
Qui de nous deux enfin eſt le plus miſerable?
Vous allez en mourant perdre un objet aimable,
Qui des mêmes ardeurs fut pour vous enflammé;
Et moy qui n'eut jamais le bonheur d'être aimé,
Trop touché des vertus d'un Rival qui m'offenſe,
Je perds juſqu'au plaiſir qui flattoit ma vengeance.

AGENOR.

Votre eſtime, Seigneur, me flatte en mon projet;
Mais le ſalut commun en veut un prompt effet.
Partez, allez au Temple où vous devez m'attendre;
Lorſque tout ſera prêt, j'auray ſoin de m'y rendre;

## SCENE III.

CORESUS *seul.*

DAns ſon ſort malgré moy j'admire ſon grand
cœur:
Ciel ! Faut-il un tel ſang pour calmer ta rigueur ?
Ne peut-on ? .. Mais on vient. Callirhoé s'avance.
Qui la peut obliger à chercher ma préſence ?

## SCENE IV.

CALLIRHOE', CORESUS.

CALLIRHOE'.

SEigneur, ſouffrez ma veuë, & m'ôtez de ſoucy
Agenor avec vous s'entretenoit icy,
Dequoy vous parloit-il ? pouvez-vous m'en inſtruire?

CORESUS.

Doutez-vous du ſujet qui pouvoit l'y conduire?
Il veut par ſon trépas appaiſer aujourd'huy
Les Dieux que votre amour avoit bravez pour luy.

CALLIRHOE'.

Quelle eſt votre réponſe à cette offre ſecrette,
Que ſans me conſulter, Seigneur, il vous a faite ?

CORESUS.

Pouvois-je en ce projet condamner ſon amour?
C'eſt l'unique moyen de vous ſauver le jour.

CALLIRHOE'.

Hé bien, je viens, Seigneur, à mon ſort réſoluë,
Vous dire que ſon offre eſt icy ſuperfluë;
Que je la deſavoüe à la face des Dieux.
C'eſt moy, vous le ſçavez, qui déplus à leurs yeux;
C'eſt moi que leur arreſt demande la premiere;
C'eſt à mon ſang, Seigneur, d'appaiſer leur colere.
Il eſt prêt à repandre, & je viens vous l'offrir,
Ce n'eſt qu'à mon refus qu'un autre peut mourir.
Si mes larmes tantôt, après celle d'un Pere,
Ont imploré pour moi votre appui ſalutaire;
J'eſperois que vos ſoins, par quelque autre ſecours,
Du ſort qui me pourſuit détourneroient le cours.
Il n'eſt pas étonnant que jeune, fortunée,
Aux honneurs les plus hauts par le ſang deſtinée,
On faſſe pour la vie éclatter quelque amour:
Mais enfin ce ſang même à qui je dois le jour,
Sçait m'apprendre, Seigneur, qu'on doit quitter la vie,
Dès qu'on ne la peut plus garder ſans infamie.
Enfin de mon honneur telle eſt la juſte loi,
Je mourrai malgré vous, s'il périt malgré moi.

CORESUS.

Quoi? par cette fierté croyez-vous donc, Madame,
Sur le ſort d'un Rival intimider mon ame?
C'eſt donc peu qu'entre nous rompant tous les liens,
Vous ayez à ſes feux ſacrifié les miens;
Vous oſez à mes yeux, comblant votre injuſtice,
De vos jours, de mes ſoins lui faire un ſacrifice.
Ingrate, où vous emporte un aveugle tranſport?
Sçavez-vous que je ſuis le maiſtre de ſon ſort?

Que vous n'y pouvez rien, & qu'un droit légitime
Ne laiſſe qu'à moi ſeul le choix de ſa victime,
Que, malgré votre appui, vous l'allez voir périr?

## SCENE V.

### ANTINOUS, CALLIRHOE', CORESUS.

CORESUS.

AH, Seigneur! avec moi venez la ſecourir.
Agenor en Amant genereux & ſincere,
Fait de ſon ſang pour elle une offre volontaire.
Elle ſeule y réſiſte, & ſe rend ſon appui,
Toute prête, s'il meurt, à périr avec lui.
Mon eſtime à regret ſouffre ce ſacrifice:
Mais c'eſt lui malgré moi qu'il faut que je choiſiſſe.
Votre fille mourroit, ſans lui ſauver le jour,
C'eſt de quoi vous devez convaincre ſon amour,
Tandis que pour laiſſer agir votre tendreſſe,
J'épargne à ſes regards un objet qui les bleſſe.



## SCENE VI.

### ANTINOUS, CALLIRHOE', DORIS.

ANTINOUS.

QUe me dit-il, ma fille? Avez-vous pû former
Un deſſein?...

CALLIRHOE'.

Quoi, Seigneur! Pouvez-vous le blâmer?
Et lorſque j'ai des Dieux irrité la juſtice,
Eſt-ce à moi de ſouffrir que l'innocent périſſe?

ANTINOUS.

Non, ſi votre trépas peut prolonger ſon ſort:
Mais s'il n'en meurt pas moins, que lui ſert votre mort?
Et ſon Rival pouvant choiſir ou l'un, ou l'autre,
Pour épargner ſon ſang verſera-t-il le vôtre?
Quoi donc, un Amant ſeul occupe-t-il vos ſoins?
Un Pere ne peut-il les partager du moins?
Songez-vous aux douleurs, où votre mort me livre?
Ma fille, ſongez-vous ſi je pourrai ſurvivre
Au deſeſpoir fatal, où vous m'abandonnez?
O Pere malheureux! ô ſoins infortunez!
En vain avec le ſort d'une fille chérie,
La tendreſſe, le ſang, l'habitude nous lie.
Un étranger ſouvent qu'elle ne connoiſt pas,
S'empare de ſon cœur, l'enleve de nos bras,
De tous nos intereſts ſouvent ſi ſéparée,

Que notre mort par elle eſt à peine pleurée.
Vous me devez la vie enfin, & dans ce jour
C'eſt moi qui vous la vient demander à mon tour.
Ma fille, deffendez un miſerable Pere,
D'une mort qui ſans vous lui devient neceſſaire.
Des fruits de mon hymen, helas ! je n'ai que vous.
Que me ſert deſormais qu'à mes vœux les plus doux
On ait veu juſqu'icy la fortune aſſervie,
Combler de ſes faveurs tout le cours de ma vie ;
Si mes honneurs, mes biens, mon nom, un ſang ſi beau,
Tout perit avec vous dans le même tombeau ?

CALLIRHOE'.

O mon Pere ! en ce jour épargnez mes allarmes.
A quel uſage helas, employez-vous vos larmes ?
Voulez-vous qu'inſenſible, ou trop pleine d'effroy,
J'abandonne un Heros qui s'immole pour moy ?
C'eſt de vous, il eſt vrai, que j'ai reçû la vie ;
Sous vos yeux, ſous vos ſoins dès le berceau nourrie,
Mon amour à vos loix ſçut toûjours m'aſſervir :
Mais cette vie enfin on me l'alloit ravir,
Et ſi je vous la dois, l'ayant de vous reçûë,
Je la lui dois auſſi, puiſqu'il me l'a renduë
Parce qu'il va mourir, dois-je oublier ſa foi ?
Et ne m'eſt-il plus rien, quand il fait tout pour moi ?
Vous allez voir en moi votre maiſon s'éteindre.
Hé bien ? moins elle dure, & moins on pourra craindre
D'y voir des criminels, ou bien des malheureux.
Ma naiſſance, Seigneur, ſembla combler vos vœux,
Je faiſois le bonheur de votre deſtinée.
Quel malheur maintenant pour vous, que je ſois née !
Ne valoit-il pas mieux que ſourd à vos ſouhaits,
Le Ciel dans le néant me laiſsât pour jamais,

Et

Et que d'une maiſon de gloire environnée,
Vous euſſiez pû fermer la haute deſtinée ?
Pourquoy ce deſeſpoir qui condamne les Dieux ?

## SCENE VII.

ANAXILE, CALLIRHOE', ANTINOUS.

ANAXILE.

SEigneur, quel eſt le bruit qu'on répand dans ces lieux ?
Eſt-il vray qu'au trépas Agenor ſe devouë ?

ANTINOUS.

Oüy : mais helas, Madame ! elle l'en deſavouë.
Plûtôt que d'y ſouſcrire, elle perdra le jour.

CALLIRHOE'.

Puis-je autrement payer l'excés de ſon amour ?
Des pleurs ſont-ils le prix de ce bienfait inſigne ?
Et pourrois-je en joüir ſans m'en montrer indigne ?

ANAXILE.

Madame, c'eſt montrer un genereux amour :
Mais ſi devant vos yeux je m'explique à mon tour,
Peut-être votre cœur aprés ma confidence,
Au zele d'Agenor devra moins qu'il ne penſe ;
Peut-être écoutant moins un ſentiment ſi beau,
Perdrez-vous le deſſein de le ſuivre au tombeau.

ANTINOUS.

Que ne devray-je point, Madame, à votre zele ?

ANAXILE.

Mais Agenor, Seigneur, ne mourra point pour elle.
Il ne le peut. Helas! que ne puis-je à vos yeux,
Madame, dérober ce ſecret odieux?
Que ne pouvez-vous voir quelle eſt la violence
Que je me fais ici pour rompre le ſilence?
Mais l'état où je ſuis me force à ce diſcours.
Selon l'arrêt des Dieux, on peut ſauver vos jours,
Si l'un de vos Amans pour vous ſe ſacrifie.
Agenor ſous ce nom ne peut offrir ſa vie.
Le dirai-je, Madame, il n'eſt point votre Amant?

CALLIRHOE'.

Luy?

ANAXILE.

Luy-même, malgré tout ſon empreſſement,
Malgré tout votre amour qui triomphe d'un autre,
Enfin malgré ſon ſang offert au lieu du vôtre.
Ce diſcours vous étonne; & qui peut concevoir,
Que ſans amour pour vous, il s'en faſſe un devoir?
Il eſt vrai toutefois. Non que de ſa conduite,
Luy-même cette fois, Madame, il m'ait inſtruite.
J'en atteſte des Dieux le pouvoir reveré:
Mais pour vous en tous lieux ſon deſſein declaré,
A ſon cœur magnanime a ſans doute fait croire,
Qu'un refus mal compris ſoüilleroit ſa memoire.
C'eſt ce motif caché qui le livre au trépas:
Mais le Ciel, qui voit tout, ne s'y tromperoit pas.

CALLIRHOE'.

C'eſt le connoître bien à ce diſcours, Madame,
C'eſt donc vous en ſecret, qui regnez dans ſon ame?

ANAXILE.

Je viens vous l'avoüer, pour luy ſauver le jour.

CALLIRHOE'.

Mais pourquoy, vous aimant, feint-il un autre amour?

ANAXILE.

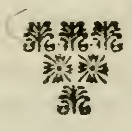
Il trouvoit avec vous tout ce qu'il peut prétendre.
Il ne trouvoit en moi qu'un cœur fidele & tendre.
Ce cœur, quoi qu'à regret, le cédoit à vos vœux:
Mais puisqu'un sort cruel l'enlève à toutes deux,
Permettez que du moins, par un effort facile,
J'empêche son trépas, qui vous est inutile.
Heureuse, si mon sang prêt à couler pour vous,
Pouvoit des Dieux, Madame, appaiser le couroux!

CALLIRHOE'.

Je ne merite pas que dans mon sort funeste,
On se charge pour moi de la haine celeste.
Nul autre, si je puis, ne perira que moy:
Mais quoi qu'à vos discours on doive ajoûter foy,
Madame, souffrez-moi, contre un revers si rude,
La legere douceur d'un peu d'incertitude.
Comme Agenor me trompe, il pourroit vous tromper,
C'est-ce qu'en lui parlant je veux développer.
O justes Dieux! *à part en s'en allant.*

ANTINOUS.

Et moy, je vous dirai, Madame;
Sans vouloir m'informer s'il vous aime dans l'ame;
Que sa feinte par vous dévoilée à nos yeux,
N'élude point pour luy la réponse des Dieux.
Les Dieux n'ont point marqué que pour les satisfaire,
Celui qui s'offriroit brûlât d'un feu sincere.
S'il est faux, c'est en luy ce qu'ils veulent punir,
Et ce qu'aux yeux de tous je m'en vais soûtenir

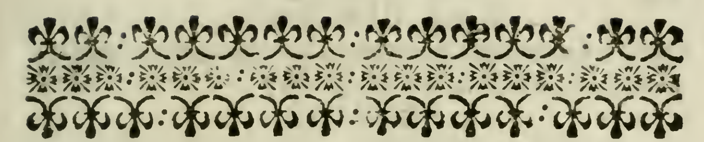


## SCENE VIII.

ANAXILE.

Que dit-il ? O récit ! ô projet inutile !
Qu'as-tu fait ? qu'as-tu dit, malheureuse Anaxile ?
Tu te viens de vanter de la foi d'un Amant
Dont le cœur en secret peut-être te dément.
Tu n'as que ses sermens pour le croire fidelle.
Ta Rivale le voit offrir son sang pour elle.
Elle te croit trompée. Helas ! dans mon effroy
Moi-même j'en ai dit bien plus que je n'en croy,
N'importe ; soit qu'il m'aime, ou bien qu'il m'ait trahie,
Sauvez-le, justes Dieux, ou c'est fait de ma vie.

*Fin du quatriéme Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

### CALLIRHOE', AGENOR, DORIS.

CALLIRHOE'.



UOY tandis que j'entens, Seigneur, de tous côtez
Publier envers moy l'excès de vos bontez ;
Vous semblez avec soin éviter ma presence,
Pour fuir les sentimens de ma reconnoissance ?
Vous importe-t-il peu, Seigneur, de les sçavoir ?
Seroit-ce avec raison qu'on m'a fait concevoir
Que cet effort pour moy si rare, si sublime,
N'est dû qu'au mouvement d'une ame magnanime ?
Que l'amour ne l'a point produit dans votre cœur ?
Qu'un autre en est l'objet ? Vous vous troublez, Seigneur.

AGENOR.

Je suis surpris sans doute ; & qui peut donc, Madame,
Avoir si-tôt jetté ce soupçon dans votre ame ?
Ce que je fais pour vous n'a pû le dissiper ?

CALLIRHOE'.

Quoy ! par un vain mensonge on m'a voulu tromper?
Anaxile m'a fait un recit infidele ?

AGENOR.

Anaxile ? Grands Dieux !

CALLIRHOE'.

Oüy, je sçay tout par elle.
Voulez-vous à ses yeux démentir ce témoin ?

AGENOR.

Non, je prendrois ; Madame, un inutile soin ;
Et je n'ay point un cœur qui puisse à votre vûë
Démentir sans pudeur la verité connuë.
Après ce qu'à vous-même on a pû confier,
Je croirois redoubler mon crime à le nier.
Madame, vous voyez combien il est penible
De disposer d'un cœur pour un autre sensible ;
Par quel revers l'amour en punit le dessein.
Je resolus pour vous d'étouffer dans mon sein,
Un feu depuis long-temps allumé par une autre,
Et vous offrir un cœur qui fut digne du vôtre.
Tous mes soins, tous mes vœux ne m'y servent pas plus,
Qu'à vous tous vos efforts pour aimer Coresus,
Ce que vous ne pouviez, je ne l'ay pû moi-même.
Vous me sacrifiez un Heros qui vous aime :
Mais vous ne l'aimez pas. Et moy, j'osay pour vous
Trahir, quitter l'objet de mes vœux les plus doux,
Me charger à ses yeux du sort qui vous accable.
Je n'en révoque point ma parole immuable.
Car enfin mon secret en tous lieux publié,
Ne rompt point la promesse, où je me suis lié.
J'ay pris de votre Amant le titre & le langage.
L'Oracle n'en a point demandé davantage.

CALLIRHOE'.

Seigneur, ç'en est assez. Brisons cet entretien.

Votre ſort deſormais eſt détaché du mien.
Epargnez votre vûë à mon ame indignée,
Et laiſſez-moy ſans vous regler ma deſtinée.

AGENOR.

Madame, votre choix n'en doit point décider.
Coreſus à l'Autel s'en va nous accorder.

# SCENE II.

## CALLIRHOE', DORIS.

CALLIRHOE'.

LE Perfide s'en va content de ma colere.
Hé bien, en eſt-ce aſſez, fortune trop ſevere?
M'as-tu dans un ſeul jour aſſez livré d'aſſauts?
O honte irréparable! ô comble de mes maux!
L'amour du ſeul mortel pour qui mon cœur s'enflâme;
Cet amour qui remplit tous les vœux de mon ame,
Qui me coûte, Doris, tant de ſoins, tant de pleurs,
Qui devoit de ma mort adoucir les rigueurs,
N'étoit qu'un ſonge vain, dont mon ame occupée,
N'a goûté de bonheur qu'autant qu'il l'a trompée.
Un abîme au réveil ſe preſente à mes yeux;
J'y ſuis précipitée.... Et par qui? Juſtes Dieux!
Par un perfide Amant, par une lâche amie,
Deux Ingrats, qui faiſoient le bonheur de ma vie.

DORIS.

Madame, je conçois que des maux ſi preſſans....

CALLIRHOE'.

Tu les conçois, Doris, & moy je les ressens.
Le Cruel ! de quel front, & sincere, & paisible,
Il osoit m'avoüer un secret si terrible,
Sans songer de quel coup il alloit me frapper !
Je ne mérite plus qu'il daigne me tromper.
Plus que je ne voulois ses soins m'ont éclaircie.
Que dis-je ? Il se dévouë, il renonce à la vie,
Moins pour montrer un cœur incapable d'effroy,
Que parce que la mort le délivre de moy.
Ses superbes mépris soûtiennent son courage,
Et ma Rivale heureuse achevant cet outrage.....
Quelle effroyable idée ! Allons, il faut, Doris,
Il faut changer en pleurs leurs indignes mépris.
Vangeons-nous ? Je serois la seule infortunée ?
Pour un Amant trahi les Dieux m'ont condamnée.
Il faut, en perissant, il faut à notre tour,
Nous vanger d'un Ingrat, qui trahit tant d'amour.

DORIS.

Oüy, d'un juste courroux votre ame est embrasée ;
Madame, saisissez une vangeance aisée.
A l'offre d'Agenor pourquoy vous opposer ?
Laissez perir l'Ingrat, qui vous peut mépriser.
Aussi-bien que pour vous, qu'il soit perdu pour elle.
Mais vivez, joüissez de la douleur mortelle ;
Des regrets éternels d'une Rivalle en pleurs.
Faites de votre vie un comble à ses malheurs.
Pourquoy par votre mort vouloir offrir vous-même
Un remede si doux à sa douleur extrême ?

CALLIRHOE'.

Malheureuse ! où m'emporte un lâche desespoir ?
Quels injustes desseins ose-je concevoir ?
Pourquoy laisser perir un Heros magnanime ?
Il ne sçauroit m'aimer, & voilà tout son crime ;
Mais en est-il moins prêt à s'immoler pour moy ?

Quel Amant aujourd'hui me pronve mieux sa foy ?
contre Anaxile enfin qu'elle fureur me presse ?
Sa flâme a dès long-temps prévenu ma tendresse.
Elle ignoroit mes feux, elle ne m'ôtoit rien ;
Et c'est moi qui voulois me saisir de son bien.
Non, non, n'écoutons point un aveugle caprice ;
Mon cœur n'a que trop loin poussé son injustice.
Il faut la réparer, ou du moins empêcher
Que l'avenir jamais me l'ose reprocher.



# SCENE III.

## ANTINOUS, CALLIRHOE', DORIS.

CALLIRHOE'.

Seigneur, j'ay tout appris. Il nous est inutile
De douter desormais du récit d'Anaxile.
Il n'est pour mon malheur que trop digne de foy,
Agenor ne l'a pû démentir devant moy.
Luy-même... Mais souffrez que ma retraite prompte
A Coresus qui vient, cache du moins ma honte.

# SCENE IV.

## CORESUS, ANTINOUS.

CORESUS.

SEigneur, qu'ay-je entendu ? quel étrange récit
D'un juste étonnement a frappé mon esprit ?
Est-il vrai qu'Agenor à ses sermens fidelle,
Sans aimer votre fille, offre son sang pour elle ?

ANTINOUS.

Oüy, Seigneur, ce secret n'est que trop éclairci,
Et c'est sur quoi je veux vous consulter ici.

CORESUS.

Qu'entens-je ? Quoy l'Ingrate à son tour est trahie ?
Voila comme il falloit punir sa perfidie,
Voila ce que vouloit mon amour offensé,
Et non l'arrêt sanglant contre elle prononcé.
Cependant, pour parer un destin si funeste,
Quel secours desormais, quel asile luy reste ?
Car enfin quelque espoir qui vous ait pû flatter,
Sur Agenor, Seigneur, il ne faut plus compter.
Son secret découvert ne sçauroit plus sans crime
Nous laisser accepter son offre magnanime ;
Et nous ne devons point, par une lâcheté,
Reconoître un excès de generosité.
Par ce trépas fameux que son courage affronte,
Ce seroit consacrer sa gloire & notre honte,
Sans être assez certains qu'un sang si glorieux,
Fût en effet le sang que demandent les Dieux.

ANTINOUS.

Et comment donc, Seigneur, pourrons-nous la défendre ?

CORESUS.

Qu'elle marche à l'Autel, ou je la vais attendre.

ANTINOUS.

A l'Autel ?

CORESUS.

Oüy, Seigneur : ou le peuple à vos yeux
La viendra, malgré vous, arracher de ces lieux.
N'allez point vainement irriter sa furie.
Obéïssez aux Dieux, pour sauver la Patrie.

## SCENE V.

ANTINOUS *seul.*

QUi ? moi ? que je l'envoye à l'Autel sur sa foy,
Aux mains d'un peuple émeu contre elle & contre moy ?
Je le vois, son ardeur des obstacles se lasse,
Il ne veut plus porter le poids de sa disgrace,
Effrayé par le peuple, il la livre au trépas,
Et veut par-là sans bruit la tirer de mes bras.
Hé bien venez, cruels ; que votre main barbare
La ravisse aux efforts que mon bras vous prépare ;
Venez, que votre sang dans le mien confondu .....
Mais ô foibles projets d'un esprit éperdu !
Quel fruit peut esperer ma fureur enflammée,
Contre tous les efforts d'un peuple, d'une armée ?

Allons. Il faut ceder aux cruautez du ſort,
Et mourir de douleur dans ce barbare effort.
Conſommons en ce jour le ſort de ma famille.
Hola, Gardes.

## SCENE VI.

### LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

Seigneur?

ANTINOUS.

Qu'on appelle ma fille.
Je l'attens ſeule ici. Que luy dirai-je? ô Dieux.

LYDUS.

Votre fille, Seigneur? Elle eſt loin de ces lieux.

ANTINOUS.

Que dis-tu?

LYDUS.

Je l'ai veu ſortir ſeule & ſans ſuite.
Elle m'a commandé de bien cacher ſa fuite,
M'a dit que par vôtre ordre elle alloit, loin de nous,
En un autre climat chercher un ſort plus doux.

ANTINOUS.

O Ciel!

LYDUS.

Doris alors accourant éperduë,
Vient s'informer à moy ſi je ne l'ay point vûë,
Je l'inſtruis de ſa fuite. O trop funeſte ſort,
Dit-elle,

Dit-elle ! elle vous trompe, elle court à la mort.
Pour rendre ſon deſſein plus ſeur & plus facile,
Elle a ſçu m'éloigner par un ordre inutile.
Je vais ſuivre ſes pas. Et ſoudain elle fuit.
Vers le Temple à grands pas ſon zele la conduit;
Et moi deſeſperé d'être trompé comme elle,
Je n'ay d'abord oſé vous conter la nouvelle
D'un malheur que vos ſoins ne peuvent réparer,
Et que vous devriez à jamais ignorer.
Toutefois eſperons que le Ciel moins ſevere. . .

ANTINOUS.

Ah ! du Ciel déſormais que veux-tu que j'eſpere ?
Il s'attache, il ſe plaiſt à me perſecuter.
Helas ! ma fille eſt morte, il n'en faut point douter,
Et je n'en attens plus que la triſte nouvelle,
Pour aller au tombeau me rejoindre avec elle.

## SCENE DERNIERE.

### ANTINOUS, ARBAS, LYDUS.

ARBAS.

Seigneur, ſéchez vos pleurs, les Dieux ſont ſatisfaits,
Les maux de Calydon ſont finis pour jamais.

ANTINOUS.

Et ma fille ?

ARBAS.

Les Dieux l'ont renduë à vos larmes:
Elle eſt ſauvée.

ANTINOUS.

O Ciel! ô ſort trop plein de charmes!
En es-tu bien certain?

ARBAS.

Ouy, j'ay tout vû, Seigneur.

ANTINOUS.

Et comment? A quel Dieu dois-je un ſi grand bonheur?

ARBAS.

Si ce n'eſt pas un Dieu, c'eſt un Heros peut-être,
Qui, parce qu'il a fait, a mérité de l'être.
Ecoutez, admirez un effort le plus beau,
Qui puiſſe triompher de l'oubli du tombeau,
Un effort genereux qui n'eut jamais d'exemple.
Coreſus vous quittant a couru vers le Temple.
Un deſir curieux m'a fait ſuivre ſes pas.
Il y trouve Agenor qui, s'offrant au trépas,
Tout haut à votre fille en diſputoit la gloire,
Comme le prix fameux d'une grande victoire.
Coreſus le rejette, & lui dit hautement,
Qu'il ne peut la ſauver, n'étant point ſon Amant,
Qu'il périroit en vain. On s'étonne, on murmure
De voir que Coreſus, pour vanger ſon injure,
Interprétant l'Oracle en faveur d'un Rival,
Laiſſe ſur elle ainſi tomber ſon choix fatal.
Veut-il donc de ſa main immoler tant de charmes?
Votre fille le voit ſans en montrer d'allarmes,
Et prête par ſon ſang à calmer ſon courroux,
Se préſente à l'Autel, & fléchit les genoux.
Levant les yeux au Ciel, ſoumiſe à ſa vengeance,
Elle attendoit le coup dans un profond ſilence.
Tout la plaint, tout gémit. On croit en ce moment,
le ſalut du Pays payé trop chérement.
Coreſus la regarde, & de ſon ame émuë,
Jette un profond ſoûpir levant au Ciel la veuë,

La rabaiſſe ſur elle, & prend le fer ſacré.
Le Peuple en jette un cry de frayeur pénetré,
Chacun pâle d'effroy ſemble être la victime.
  A votre fille enfin ce Heros magnanime
Adreſſe ce diſcours pour la derniere fois.
Tout ſe tait à l'inſtant pour écouter ſa voix.
*Madame, votre cœur à mes ſoins invincible,*
*Eut l'affront, comme moi, d'aimer un inſenſible.*
*C'eſt-là votre ſupplice, il me vange aſſez bien,*
*Et pour vanger les Dieux, voicy quel eſt le mien.*
Il ſe frappe a ces mots.

ANTINOUS.

O cœur trop magnanime!

ARBAS.

Aux pieds de ſa Maîtreſſe il tombe ſa victime.
La ſurpriſe la rend immobile, & ſans voix:
Mais bien-tôt à nos yeux tranſportée à la fois
De pitié, de remors, d'horreur des injuſtices
Qu'un cœur ſi peu commun reçut de ſes caprices:
Que faites-vous, dit-elle, Amant trop génereux?
Vous aimiez une Ingrate, indigne de vos feux,
Et vous oſez encor vous immoler pour elle:
Mais ſi je payai mal un amour ſi fidelle,
Je vais dans les Enfers fléchir votre courroux,
Et mes derniers ſoupirs ſeront du moins pour vous.
  Sa fureur à ces mots alloit trancher ſa vie,
Avec le fer ſacré, dont elle s'eſt ſaiſie.
Ce fer que Coreſus; en ſe perçant le ſein,
Avoit laiſſé près d'elle échapper de ſa main.
Doris l'arrache en l'air des mains de ſa Maiſtreſſe;
  Ces mots, cette action, ce tranſport de tendreſſe,
De Coreſus mourant ranime la langueur.
Le courroux meurt enfin dans ce ſuperbe cœur.
Attachant ſur ſes yeux les ſiens qu'il ouvre à peine;
Il lui tend une main qu'elle ſerre en la ſienne,

Et tout baigné des pleurs qu'elle verſe en ſes bras,
Le tranſport de ſa joye acheve ſon trépas.
La mort n'a rien d'affreux ſur ſon pâle viſage,
Et d'un ſommeil paiſible elle y ſemble l'image.
Votre fille ne peut ſoûtenir ſa douleur.
Elle tombe ſans voix, ſans force, & ſans couleur.
Du haut du Temple alors ſort une voix qui crie,
Que du Ciel offenſé la colere eſt fléchie,
Et le ſoleil plus clair, formant le plus beau jour,
De la ſanté publique annonce le retour.
Cependant par nos ſoins rappellée à la vie,
Votre fille en mes bras ſort du peuple ſuivie,
Et pour ſe repoſer nous fait guider ſes pas
Vers le Temple voiſin, où préſide Pallas.
A peine elle eſt livrée aux ſoins de la Prêtreſſe,
Que voüant pour jamais ſes jours à la Déeſſe,
Pour aſile éternel elle choiſit ces lieux,
Et me chargeant pour vous des plus tendres adieux,
Vous prie en ce malheur de ſouffrir qu'Anaxile,
En ſoit à votre amour la reſſource facile,
Et vous faſſe trouver par un deſtin plus doux
Une autre fille en elle, un fils dans ſon Epoux.

ANTINOUS.

Ah! puſſent mes efforts rendre auſſi-bien la vie
Au Heros généreux dont elle fut chérie!
O Dieux! dois je me plaindre, ou me louer du ſort?
Du moins dans ſa retraite elle évite la mort.
Mais avant toute choſe il faut que je m'acquitte
Des funebres devoirs que ſon Amant mérite;
Et qu'un tombeau pompeux laiſſe à tout l'avenir
D'un courage ſi grand l'immortel ſouvenir.

FIN.



